

Delly

Le roi de Kidji



BeQ

Delly

Le roi de Kidji

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 228 : version 1.0

Delly est le nom de plume conjoint d'un frère et d'une sœur, Jeanne-Marie Petitjean de La Rosière, née à Avignon en 1875, et Frédéric Petitjean de La Rosière, né à Vannes en 1876, auteurs de romans d'amour populaires.

Les romans de Delly, peu connus des lecteurs actuels et ignorés par le monde universitaire, furent extrêmement populaires entre 1910 et 1950, et comptèrent parmi les plus grands succès de l'édition mondiale à cette époque.

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes
Esclave... ou reine ?
L'étincelle
L'exilée
Le rubis de l'émir
La biche au bois
Aélys aux cheveux d'or
L'orgueil dompté
La maison des Rossignols
Le sphinx d'émeraude
Béregère, fille de roi

Le roi de Kidji

Numérisation :

Romance en ebook.

Relecture :

Jean-Yves Dupuis.

Première partie

1

– Maudite petite fille !

L'exclamation s'échappait des lèvres d'un jeune cavalier d'une quinzaine d'années, monté sur un joli petit cheval camarguais. Dans le sentier où il venait de s'engager, un énorme paquet de fleurs était tombé tout à coup sur les naseaux de l'animal qui, effrayé, se cabrait furieusement. Et son maître, tout en le contenant d'une main déjà ferme, apercevait au-dessus de lui, dans l'ouverture d'une tonnelle couverte de jasmins et de roses, un blanc visage d'enfant encadré d'une masse de cheveux blonds, soyeux et argentés – un visage délicat, et charmant, où brûlaient d'admirables yeux noirs, en ce moment éclairés de gaieté moqueuse.

Un léger éclat de rire répondit au cri de colère du jeune garçon.

– Vous êtes toujours aimable, monsieur

Raymond de Faligny !

– Aimable pour une petite sotte qui cherche à me faire casser la tête ! Ah ! bien, par exemple !

Le teint blanc se couvrit soudainement de rougeur, les yeux devinrent sombres... Et la petite fille, se redressant, dit avec un accent de dédain singulier dans cette bouche d'enfant :

– Je savais bien qu'il n'y avait pas de danger pour vous, car vous êtes bon cavalier. Mais je voulais vous faire mettre en colère, parce que vous détestez papa et moi !

Elle se tenait debout dans l'ouverture, en attachant sur Raymond un regard lourd de rancune. C'était une petite créature très fine, âgée d'une dizaine d'années. Son teint avait la blancheur froide des neiges immaculées. Mais quand une émotion agitait l'enfant, comme en ce moment, il devenait d'un rose délicat de fleur vivante. Les yeux et les cils noirs, les cheveux aux reflets d'argent achevaient de donner un charme étrange à cette physionomie, qu'il devait être difficile d'oublier, ne l'eût-on vue qu'une fois.

Raymond, qui venait de mater définitivement son cheval, leva de nouveau vers la tonnelle un regard chargé d'orage.

– Ah ! c'est ce que vous vouliez ? Eh bien ! il n'y a pas besoin, pour cela, de lancer des fleurs à la tête de mon cheval... car, en colère contre le docteur Norsten, je le suis tous les jours, puisqu'il est l'héritier, le descendant de Luc d'Anfrannes, le voleur... et qu'il détient lui-même ce qui m'appartient.

– menteur ! menteur !

En lançant ces mots d'une voix frémissante, la petite fille se penchait davantage... Elle perdit tout à coup l'équilibre, passa par-dessus la balustrade de la tonnelle, essaya de se retenir aux plantes qui garnissaient le mur, et tomba enfin sur le sol, aux pieds du cheval qui, de nouveau, se cabra.

Raymond jeta un cri sourd. Maîtrisant sa monture, il sauta à terre et se précipita vers l'enfant.

Elle était inanimée. Sa tête aux longs cheveux

soyeux reposait sur son bras, et ses blanches paupières demeuraient closes. Ainsi, dans sa robe de mousseline, elle avait l'apparence d'une petite morte.

Raymond, en dépit de son jeune âge, avait une nature portée aux décisions promptes. Remontant sur son cheval, il le mit au galop pour gagner la demeure du père de l'enfant, et y demander le secours nécessaire.

Longeant le mur fleuri, il atteignit une barrière de bois, ouverte sur une allée de magnifiques eucalyptus. À ce moment, un homme s'apprêtait à la franchir. Raymond, à sa vue, arrêta son cheval et s'écria :

– Docteur, venez vite. Votre fille a eu un accident !

Deux yeux noirs se levèrent sur lui, deux yeux soudainement pleins d'angoisse, dans la blancheur marmoréenne du visage qui frémissait tout à coup.

– Un accident ? Où ? Comment ?

La voix tremblait d'émotion ; Raymond

expliqua brièvement :

– Elle s’est trop penchée, en me parlant... et elle est tombée de la tonnelle.

– Ciel !

Le docteur Norsten s’élançait, le long du mur garni de cactus et de roses... Il était grand, très mince, très souple. Sa physionomie présentait le même caractère étrange que celle de la petite fille, par le contraste du teint très blanc, des cheveux argentés, et des yeux noirs, superbes, veloutés comme ceux d’un Oriental.

Raymond le suivit. Bien qu’il n’eût qu’antipathie pour le docteur et, par ricochet, pour la petite Elfrida, il n’était pas d’une nature à laisser même des ennemis dans l’embarras, dès qu’il se croyait susceptible de leur apporter une aide.

L’enfant était toujours immobile. Mais quand son père la souleva doucement entre ses bras, elle ouvrit les yeux et murmura :

– Papa !...

– Oui, chérie... Ce ne sera rien, va.

Il la palpait avec précaution. Assuré qu'elle n'avait aucun membre de cassé, il se tourna vers Raymond qui, descendu de cheval, se tenait debout près de lui.

– J'espère qu'il n'y a que la commotion... Je vais la porter chez moi.

– Voulez-vous que je vous aide ?... ou puis-je vous être utile en autre chose ? proposa le jeune garçon.

– Non, merci, mon enfant. Elle n'est pas lourde, ma petite Elfrida. Veuillez seulement prévenir M^{me} Serdal qu'il me sera impossible de l'aller voir ce matin.

Sur ces mots, le docteur enleva sa fille entre ses bras et l'emporta sans effort apparent, après avoir adressé à Raymond un signe de tête amical auquel il ne répondit que par un salut gourmé.

Le jeune garçon demeura un moment immobile, suivant du regard la haute silhouette vêtue de clair. Une lueur de colère passait dans les yeux d'un bleu foncé, presque noirs en ce moment, qui renfermaient tant de vie ardente et

concentrée à la fois, qui donnaient tant de charme à ce fin visage ambré. Puis ils s'abaissèrent vers le sol et considérèrent un moment le paquet de fleurs qui avait effrayé le cheval. Il y avait là d'admirables spécimens de la flore méditerranéenne et, entre autres, des roses d'une beauté incomparable.

Un rire moqueur entrouvrit les lèvres de Raymond.

« Je devrais être flatté ! Elle a pillé les serres de la Sarrasine en mon honneur. Le méchant petit démon ! »

Il envoya un coup de botte parmi les fleurs qui, déjà, se flétrissaient. Puis il se remit en selle et lança au galop son cheval dans le sentier.

Il passa sans ralentir devant la barrière où, tout à l'heure, il avait rencontré le docteur Norsten. Celui-ci, avec son précieux fardeau, s'engageait à ce moment dans l'avenue d'eucalyptus. Raymond continua de faire galoper sa monture dans le sentier qui, maintenant, longeait une haie de fleurs, très haute ; derrière, s'étendait un petit parc inculte, sauvage, qui faisait partie du

domaine de la Sarrasine, propriété du docteur. Puis le terrain s'abaissa brusquement. Le petit cheval, bien tenu en main par son cavalier, dévala une descente raide, caillouteuse, et, au bas de la pente, s'arrêta devant une élégante grille dorée encastrée entre deux piliers de marbre sur lesquels retombaient de magnifiques géraniums.

Raymond appela :

– Piérousse !

Un homme sortit d'un petit chalet à demi caché sous les fleurs et, accourant, ouvrit vivement la grille.

– Quelle idée as-tu de fermer, aujourd'hui ? dit le jeune garçon, d'un ton mécontent.

– C'est Madame qui l'a voulu, monsieur Raymond, parce qu'elle a entendu dire qu'il y avait des bohémiens dans le pays.

Le jeune cavalier franchit la grille, traversa un petit bois de pins, passa entre de ravissants parterres fleuris, et atteignit un pavillon de marbre blanc, charmante construction du XV^e siècle. On l'appelait dans le pays le pavillon du

roi René, ce prince l'ayant, dit-on, habité quelques mois, au temps où il régnait sur la Provence. Il s'élevait au bord de la falaise rouge qui, sur ce point de la côte, plongeait dans la mer de profondes assises. Composé d'un rez-de-chaussée que surmontait un élégant lanternon de marbre sculpté, cet ancien logis renfermait peu de pièces, mais celles-ci conservaient la décoration d'autrefois, pieusement entretenue par les différents propriétaires de cette demeure.

Raymond fit entendre un léger sifflement. Aussitôt, d'une porte entrouverte, surgit un petit bonhomme jaune, aux yeux bridés, aux cheveux plats, qui vint saisir la bride du cheval.

Raymond sauta à terre et ordonna :

– Tiens prête la charrette anglaise pour cet après-midi, Dôm. Tu m'accompagneras.

– Bien, monsieur.

Les petits yeux noirs de l'Annamite brillèrent de joie, en s'attachant avec une sorte d'adoration sur Raymond. C'était un jeune garçon d'une douzaine d'années, que le comte Bernard de

Faligny, grand voyageur, avait ramené d'Indochine, cinq ans auparavant, et donné à son fils pour qu'il en fît son serviteur. L'enfant s'était attaché passionnément à ce jeune maître, fort autoritaire pourtant, pas toujours très patient, mais bon, au fond, et singulièrement charmeur.

Au-delà d'un degré de marbre, Raymond poussa une porte vitrée, traversa la salle à manger et entra dans un salon garni de boiseries sculptées. Un tapis ancien couvrait une partie du pavé de marbre noir et blanc, qui formait de petits losanges. Un vieux lustre flamand, garni de bougies, descendait du plafond à caissons peints et jadis dorés, au-dessus d'une table d'ébène dont les pieds avaient la forme de chimères. Dans un angle, sur un socle, près d'un précieux cabinet incrusté d'écaille et d'ivoire, se dressait une petite statue, une Diane mutilée, découverte dans le sol de la propriété.

La pièce était presque obscure, car, devant les fenêtres qui donnaient au midi, on avait fait retomber les lourds rideaux de damas jaune. Raymond alla tirer l'un d'eux d'une main

impatiente. Le soleil, alors, pénétra dans la pièce fraîche, que parfumaient des roses groupées en un vase d'albâtre.

À ce moment, une porte s'ouvrit doucement. Une tête de femme, brune, au visage encore jeune, aux yeux sombres, un peu durs, se montra dans l'entrebâillement.

– Ah ! c'est monsieur Raymond !

La femme parlait à voix basse, avec un accent méridional très prononcé.

– Oui, Mion ; je donnais un peu de jour, car tu t'obstines toujours à cacher le soleil... Comment va ma sœur ?

Le jeune garçon, lui aussi, baissait le ton. Mion hocha la tête en murmurant :

– Pas mieux... non, pas mieux, vraiment.

Raymond eut un mouvement de colère.

– Quand donc la déciderons-nous à ne plus se confier en ce Norsten ?

– Ah ! cela !... J'ai bien peur que nous n'y arrivions jamais ! Car cet homme maudit l'a

ensorcelée, monsieur Raymond !... mais là, pour tout de bon ! Il n'y a pas moyen de dire un mot contre lui sans qu'elle s'emporte aussitôt, comme si on touchait au plus cher d'elle-même.

Et plus bas encore, avec un regard de désespoir tragique, la servante chuchota :

– Elle est folle de lui !... folle, folle !

Une lueur de colère passa dans le regard de Raymond.

À ce moment, de la pièce voisine, une voix faible demanda :

– Qui est là, Mion ?

La servante se détourna pour répondre :

– C'est M. Raymond qui arrive de promenade, madame.

– Qu'il vienne me dire bonjour, ce cher petit frère !

Mion ouvrit toute grande la porte, et Raymond entra dans une chambre tendue de perse bleu pâle, garnie d'élégants meubles clairs. Sur un lit bas, reposait une jeune femme dont la

ressemblance avec Raymond était frappante. Même coupe de visage, même teint ambré, mêmes cheveux noirs, doux et satinés, mêmes yeux foncés, d'une rare beauté. Mais l'expression de physionomie apparaissait toute différente ; douce, langoureuse chez la jeune femme, elle était, au contraire, chez son frère, singulièrement ferme, volontaire, altière parfois.

Deux bras blancs, très maigres, se tendirent vers Raymond.

– Bonjour, mon chéri ! As-tu fait une bonne promenade ?

Le jeune garçon se pencha et mit un affectueux baiser sur la joue émaciée.

– Très bonne, chère Aurore... sauf un incident... Je devrais même dire un accident.

Aurore eut un mouvement d'inquiétude.

– Un accident ?... à toi ?

– Non, pas à moi, mais à la fille de ton ami, le docteur Norsten.

À ces derniers mots, l'accent de Raymond s'était fait un peu sec, nuancé d'ironie.

La jeune femme s'exclama :

– À Elfrida ?... Quoi donc ? Est-ce grave ?

Une vive émotion se discernait dans son regard.

– Je pense que non. Voilà ce qui en est...

Brièvement, mais sans omettre rien des propos échangés, Raymond raconta la scène qui venait de se passer entre lui et la fille du docteur.

– Quels enfants !... quels vilains enfants ! A-t-on idée de se détester ainsi !... et pour une sottise !

Raymond sursauta. Le sang tout à coup affluait à son visage, l'indignation mettait des éclairs dans ses yeux ardents.

– Une sottise !... Tu oses dire cela, une Faligny !... à quelques pas de cette Sarrasine qui est à nous, à moi, et que ces gens-là nous volent ! La Sarrasine, qui est depuis des siècles la demeure patrimoniale des Faligny et que Luc d'Anfrannes a acquise frauduleusement en profitant de la maladie, de l'affaiblissement dans lequel se trouvait alors mon arrière-grand-père !

Ah ! vraiment, tu es bien peu de notre race, Aurore !... et tu as beaucoup trop de sympathie pour ces Norsten !

Ce fut au tour de la jeune femme de rougir. Ses lèvres tremblèrent, tandis qu'elle ripostait :

– Je ne vois aucune raison pour éterniser cette querelle. En admettant que Luc d'Anfrannes ait commis cette faute, son petit-fils, parfait honnête homme, est certainement de bonne foi.

Raymond dit violemment :

– Et moi, je suis loin d'en être aussi sûr que toi. D'ailleurs, cet homme, je le déteste, instinctivement. Oui, il m'est odieux et je déplore de voir ta santé entre ses mains...

– Raymond !

La jeune femme, en balbutiant ce nom d'une voix suppliante, laissa retomber contre l'oreiller son visage pâli.

Mion, qui était demeurée un peu à l'écart, s'avança vivement et chuchota à l'oreille de son jeune maître :

– Laissez-la, monsieur Raymond. Ce n'est pas

que vous ayez tort... oh ! non !... mais vous voyez, ça ne sert à rien, et elle est trop faible pour qu'on discute avec elle.

Raymond jeta sur sa sœur un regard où se mélangeaient la pitié et une sorte de colère. Il se pencha, mit un baiser sur les cheveux soyeux, et dit à mi-voix :

– Méchante Aurore, je devrais t'en vouloir beaucoup. Mais je t'aime quand même, tu le sais bien.

Les paupières mi-closes de la jeune femme se soulevèrent, les yeux bleus sourirent à l'adolescent.

– Ah ! Faligny ! Faligny !... oui, que tu es bien de la race, toi ! soupira Aurore.

2

Une demi-heure plus tard, comme Raymond, quittant sa chambre où il venait de revêtir une tenue d'intérieur, sortait sur la terrasse, il croisa Mion qui lui dit au passage :

– Madame m'a recommandé d'envoyer Piérouse prendre des nouvelles de la petite de là-haut. Comme si ça pressait tant ! Avec ça que son sorcier de père ne saura pas la remettre vite sur pied !

Raymond leva légèrement les épaules en répliquant avec dédain :

– Oui, là où d'autres se seraient peut-être tués, celle-là s'en tirera sans grand mal, probablement.

Il continua de longer la terrasse de marbre, étroite, bordée d'une balustrade fleurie, qui s'étendait devant la façade méridionale du pavillon. À son extrémité, sous une tente de toile

rayée, un couvert était dressé sur une table recouverte d'une élégante nappe brodée. Raymond prenait là chaque jour ses repas tant que la chaleur était supportable, de préférence à la salle à manger, un peu sombre, qui donnait au nord. Sous ses yeux, s'étendait la mer aux brûlants tons d'azur, l'onde aux vagues nonchalantes sur lesquelles dansaient des étoiles d'or... En ce moment, accoudé à la balustrade couverte de roses, il la contemplait encore, la charmeuse, qu'il connaissait depuis l'enfance. Mais un pli creusait son front, une lueur de colère passait dans son regard. Et tout à coup, se détournant à demi, les bras croisés, la tête redressée en un mouvement de défi, il leva des yeux sombres, des yeux farouches...

La côte, après le pavillon, commençait à s'incurver en même temps qu'elle s'élevait en pente assez rapide. Elle formait ainsi une courbe fort prononcée à l'extrémité de laquelle se dressait une construction de teinte brunâtre, massive, percée d'étroites fenêtres, et que dominait une tour sarrasine assez bien conservée. Des jardins en terrasses rejoignaient le petit parc

sauvage qui, de son côté, touchait à la propriété habitée par Aurore et son frère.

La tradition assurait que cette demeure avait été bâtie par un chef sarrasin, dont un petit-fils, demeuré dans la contrée après le départ des envahisseurs, s'était converti à la religion chrétienne, et avait épousé la fille d'un seigneur du pays. Ses descendants furent les puissants sires de Faligny, grands guerroyeurs, grands jouteurs, courant volontiers les aventures sur terre et sur mer, et ne dédaignant pas, durant leurs séjours dans leur château fort de la Sarrasine, d'écouter les ménestrels qui s'empressaient d'accourir dès qu'ils apprenaient le retour de ces seigneurs généreux qui savaient user de leur opulence pour le plaisir d'autrui autant que pour le leur.

À chacune des croisades, il y eut un Faligny parmi ceux qui s'embarquèrent pour la lointaine aventure. Et l'un de ceux-là, Hugues, ramena une jeune Sarrasine, fille d'un puissant émir, qui avait consenti à le suivre, et qu'il épousa, après l'avoir fait baptiser.

Dans le courant du XVIII^e siècle, la fortune des Faligny jusqu'alors sans éclipse, commença de décroître. Le chef de la famille était alors le comte Jean de Faligny, homme violent et autoritaire, comme presque tous ceux de sa race, généreux aussi, jusqu'à la prodigalité. La belle fortune qu'il avait reçue de son père fondait entre ses doigts, si bien qu'un jour il se trouva avec son seul domaine de la Sarrasine pour tout patrimoine.

C'est alors que se passèrent des faits qui restèrent toujours enveloppés de quelque mystère. Jean avait un cousin germain, Luc d'Anfrannes, fils d'une sœur de son père. Ils étaient brouillés depuis plusieurs années, et l'on chuchotait que cette brouille avait pour cause la cour trop empressée que faisait M. d'Anfrannes à la comtesse de Faligny, fort jolie femme, des plus coquettes. Cependant, Luc se présenta un jour à la Sarrasine, où son cousin se trouvait à ce moment très malade. Il y passa quarante-huit heures et en partit, emportant un acte de vente, dûment dressé par devant notaire, qui lui assurait la propriété de la Sarrasine, berceau de la famille.

Le lendemain, dans la nuit, Jean de Faligny mourut presque subitement. Son corps était couvert de taches noires, et son visage complètement tuméfié. Quelques heures plus tard, Trophime, son fidèle serviteur, succombait au même mal. Il ne fit pas de doute pour personne qu'ils étaient morts d'une peste noire, et bien vite on les enterra, sans autres constatations.

La veuve quitta aussitôt la Sarrasine et alla s'installer en Avignon, dans sa famille. Un an plus tard, elle épousait le baron Luc d'Anfrannes.

Cela fit un petit scandale dans le pays. On trouva qu'elle allait un peu vite dans l'oubli du défunt qui avait été un bon mari et s'était ruiné en partie pour subvenir à ses goûts de luxe. Puis encore un bruit se répandit. Une femme de chambre de la comtesse avait prétendu, à son lit de mort, qu'elle avait surpris quelques mots échangés entre la comtesse et Luc d'Anfrannes, d'après lesquels il ressortait que celui-ci aurait obligé son cousin, par un moyen mystérieux, à lui vendre la Sarrasine pour un prix dérisoire. Encore, de cette somme même qui avait été

versée au comte devant le notaire, on ne retrouvait pas trace.

Philippe, le fils de Jean, se trouvait ainsi complètement dépouillé. Il fut élevé par une tante, la chanoinesse de Vandreuil, dans l'horreur de ce qui portait le nom d'Anfrannes, de ce qui touchait de près ou de loin à cette famille. Délaissé par sa mère, il s'embarqua à dix-sept ans pour l'Amérique du Sud, et en revint, douze ans plus tard, avec une belle fortune. Il se maria, eut trois fils, dont un seul, Bernard, survécut. Ce fut lui qui acheta à un parent de sa femme le pavillon du roi René. Il s'y installa, ayant ainsi sous les yeux cette Sarrasine dont il se jugeait le légitime propriétaire. Un fils de Luc d'Anfrannes y habitait, mais les deux hommes, quand ils se rencontraient, ne se saluaient point et se lançaient des regards de haine.

Bernard de Faligny, brillant officier de marine, démissionna, jeune encore, pour s'adonner aux voyages lointains, aux explorations périlleuses. Il avait épousé, pendant un séjour à Brest, une jeune fille de vieille race bretonne, qui lui donna

d'abord une fille, Aurore, et, dix ans plus tard, un fils, qui coûta la vie à la mère. Élevée par sa grand-mère maternelle, Aurore, vers dix-huit ans, devint la femme d'un sculpteur de talent, Marc Serdal, qui la laissa veuve quelques années plus tard. Son frère, Raymond, après la mort de l'aïeule, était venu vivre chez elle. M. de Faligny, dans les intervalles de ses voyages, retrouvait avec joie ses enfants, qu'il aimait beaucoup. Puis éclata la guerre franco-allemande de 1870. Le comte s'engagea dès les premiers revers, et fut tué à la bataille de Loigny.

Il y avait maintenant trois ans de cela. Et, bien que Raymond ne fût encore qu'un enfant à la mort de son père, il était déjà profondément pénétré de ces sentiments, devenus héréditaires chez les Faligny à l'égard des d'Anfrannes.

— Nous avons cela désormais dans le sang, disait fréquemment Bernard.

Et il fronçait les sourcils quand Aurore, plus conciliante, osait émettre un doute sur la légitimité de ces griefs. C'était la seule occasion où il parlât avec colère à sa fille, qu'il gâtait

volontiers.

La Sarrasine se trouvait alors inhabitée depuis une vingtaine d'années. La dernière descendante des d'Anfrannes, Luce avait épousé un Suédois et n'était jamais revenue dans le vieux château. Mais, à l'époque de la guerre, son fils unique, Valdemar Norsten, vint s'engager pour combattre dans les rangs français. Puis, huit mois après la conclusion de la paix, il s'installa à la Sarrasine, avec sa fille, Elfrida, et deux serviteurs de race Scandinave.

Là, il vécut en solitaire, s'occupant beaucoup de la culture des fleurs, pour lesquelles il semblait avoir une véritable passion. En Suède, il avait exercé la profession de médecin ; mais, ici, il ne cherchait en aucune façon à concurrencer les praticiens du pays. Aussi ne semblait-il devoir porter ombrage à personne. Et cependant, une sorte d'hostilité existait contre lui, chez les gens de la contrée. Les d'Anfrannes y avaient toujours été vus de mauvais œil, et l'on avait pris carrément parti pour Philippe de Faligny et ses héritiers. Ceux-ci demeuraient en réalité les vrais

seigneurs du pays. Raymond était ici une sorte de petit roi que tous saluaient avec un mélange de déférence et de familiarité, et que l'on éprouvait une fierté à servir, comme autrefois ses ancêtres, les seigneurs de la Sarrasine.

Il n'était pas jusqu'à la physionomie un peu étrange que donnait à Valdemar Norsten son teint marmoréen et ses cheveux blonds aux reflets d'argent, alliés à ses yeux d'Oriental, hérités de la race maternelle, qui n'inspirât aux paysans et pêcheurs des alentours une sorte de méfiance superstitieuse. En outre, la solitude dans laquelle vivait le maître de la Sarrasine, son air de froideur un peu altière, la réserve inviolable que gardaient ses serviteurs, achevaient d'indisposer contre lui tout son voisinage.

Un incident vint augmenter encore cette disposition d'esprit. Il arriva qu'un pêcheur, du nom de Paroulède, fut trouvé assassiné au fond d'une grotte. Ce fut le docteur Norsten qui le découvrit au cours d'une promenade. On soupçonnait le beau-frère du défunt, Pietro Artini ; mais il n'existait aucune preuve formelle

contre lui. Or, tandis que les magistrats interrogeaient cet homme, Valdemar Norsten, qui se trouvait là comme témoin, se prit à le regarder fixement. Pietro, qui, jusqu'alors gardait une contenance impassible, commença de trembler, de s'agiter, pâlit, se raidit comme s'il résistait, et dit enfin d'une voix nette :

– Oui, c'est moi qui ai tué Paroulède.

Cet aveu fit grand bruit dans le pays, où Artini passait pour une forte tête. Mais, peu après, on apprit que l'assassin avait raconté à son gardien qu'il s'était trouvé « obligé » de dire la vérité par le docteur Norsten, dont le regard, déclarait-il, lui avait pris sa volonté.

De là à qualifier Valdemar de sorcier, il n'y avait qu'un pas, non seulement dans le peuple, mais encore chez des gens plus cultivés, les phénomènes de la suggestion étant encore, à cette époque, relativement peu étudiés. La méfiance augmenta, se mua même en peur chez certains, si bien qu'il arriva plus d'une fois que des enfants, des jeunes filles, apercevant de loin le Suédois, lui tournèrent le dos en s'enfuyant à toutes

jambes.

Peu après cet événement, il s'en produisit un autre qui allait amener quelque discorde entre M^{me} Serdal et son frère.

Au cours d'une promenade à cheval, la jeune femme tomba si malheureusement qu'elle se fractura le genou. À cet instant passait le docteur Norsten. Il s'empressa de lui porter secours, la transporta chez elle avec l'aide d'un paysan. Or, à ce moment, son médecin était gravement malade. Valdemar, la voyant beaucoup souffrir, offrit de réduire la fracture, ce qu'il fit avec une grande habileté. Sur la demande d'Aurore, il revint le lendemain et les jours suivants. La jeune femme souffrait depuis quelques mois d'une anémie que rien ne parvenait à enrayer. Norsten, consulté, prescrivit quelques remèdes qui produisirent bon effet. M^{me} Serdal était ravie de son nouveau médecin, et le vieux docteur Miroulas, ayant, sur ces entrefaites, passé de vie à trépas, elle demanda à Valdemar de lui continuer ses soins. Il refusa d'abord, mais comme elle insistait, il finit par céder – car on résistait difficilement à Aurore

quand elle prenait un certain air de câline prière.

Raymond, et avec lui les fidèles serviteurs Mion et Piérouse qui épousaient les ressentiments de leurs maîtres, avaient vu avec le plus grand déplaisir le petit-fils de Luc d'Anfrannes ainsi introduit au pavillon. Mais quand le jeune garçon apprit que sa sœur faisait de Norsten le successeur du docteur Miroulas, quand il vit, sur la demande d'Aurore, Valdemar amener sa fille à la jeune femme, sa stupéfaction et sa colère éclatèrent. Quoi ! elle, une Faligny, elle était assez inconsciente pour oublier ainsi l'abîme qui la séparait de cet homme ? Mais, de leurs tombes, son père, son aïeul, allaient la maudire !

Aurore, sous une apparence douce, un peu molle, avait une nature obstinée, opiniâtre, qui se révéla nettement pour la première fois à son frère, en cette circonstance. Elle déclara catégoriquement qu'étant enchantée des soins du docteur Norsten, elle ne voyait pas du tout pourquoi elle s'en priverait à propos de vieilles histoires dont cet homme très distingué, d'une

rare intelligence, était tout à fait innocent.

Alors, Raymond s'emporta. La violence héréditaire, rompant les digues élevées par une éducation qui avait habitué cette jeune âme à la maîtrise de soi, éclata en phrases véhémentes, en reproches passionnés... Mais, tout à coup, le jeune garçon se tut, effrayé. Aurore pâlisait, perdait connaissance. Mion, appelée par son maître, la fit bientôt revenir à elle. Mais, sur l'ordre de la jeune femme, il fallut aller chercher le docteur Norsten, qui prescrivit du calme, beaucoup de calme. Et Raymond, depuis lors, n'osa plus contrecarrer ouvertement les sympathies de sa sœur pour le père et la fille ; en contenant sa colère, il vit, plusieurs fois par semaine, le Suédois franchir le seuil du pavillon, parfois en compagnie d'Elfrida, pour qui M^{me} Serdal s'était prise d'une vive affection. Le plus souvent, il évitait de le rencontrer ; mais, quand le fait se produisait, il se montrait strictement poli et d'une froideur telle, que Valdemar ne pouvait faire autrement que de la remarquer.

Aurore, n'espérant pas changer les idées de son frère, avait cru devoir expliquer au docteur les raisons de cette attitude assez désobligeante. Il n'avait point paru s'en froisser, et même avait souri en disant avec indulgence :

– J'espère que cette grande rancune finira par disparaître quelque jour.

Mais la petite Elfrida, qui se trouvait présente le jour de cette explication, en éprouva une vive colère. Sous des apparences un peu froides, un peu secrètes, c'était une enfant à l'âme ardente, réfléchie, orgueilleuse. L'idée qu'on pouvait accuser Luc d'Anfrannes, son aïeul, d'un tel acte, la révolta et lui fit détester dès cet instant Raymond de Faligny.

Un autre motif encore venait peu après augmenter l'aversion qu'éprouvait le jeune garçon à l'égard du docteur Norsten. Même sans l'avertissement que lui en donna Mion, il était d'intelligence assez précoce, et déjà trop bon observateur pour ne pas s'apercevoir que l'engouement d'Aurore pour son médecin se transformait très vite en un sentiment plus tendre.

Or, à cette découverte, ce ne fut pas contre sa sœur qu'il se sentit le plus fortement irrité, mais bien contre le Suédois qui, déclarait Mion, s'était emparé du cerveau de la jeune femme, affaiblie par la maladie, et, la sachant riche, s'arrangeait pour se faire épouser par elle.

Telle, à ce jour, était la situation : un état de guerre sourde entre Raymond et Elfrida, une indifférence totale de Valdemar à l'égard des sentiments qu'il inspirait au jeune Faligny et aux serviteurs du pavillon, des rapports un peu nerveux entre le frère et la sœur... Et, la santé d'Aurore demeurant précaire, le docteur Norsten continuait de venir fréquemment, sur la demande de la malade, car il n'avait cessé de montrer une grande discrétion, et plusieurs fois avait engagé M^{me} Serdal à demander les soins d'un médecin du pays.

– Parce qu'il sait trop bien que la chère petite madame ne peut plus se passer de lui, le brigand ! disait Mion à son jeune maître.

Et Raymond approuvait l'opinion de la servante, plus montée encore que lui-même

contre « le petit-fils du voleur, de l'empoisonneur ».

Car, peu à peu, dans les années qui avaient suivi la mort de Jean Faligny, la conviction s'était répandue que le maître et le serviteur n'avaient point péri de la peste noire, mais bien d'un poison administré par Luc d'Anfrannes, avec la complicité de M^{me} de Faligny. Et, de cela encore, Valdemar avait souri quand Aurore le lui avait raconté en disant avec ironie :

– Ah ! que les cervelles populaires sont imaginatives !... et comme il leur faut mettre du drame partout !...

3

La petite Elfrida, le lendemain, ne ressentait de sa chute qu'une grande courbature. Son père l'avait étendue dans un fauteuil, près d'une fenêtre qui donnait sur la mer. Puis il était parti pour le pavillon du roi René, en disant :

– Je ne serai pas longtemps, ma chérie.

Cependant, il tardait beaucoup. Deux fois déjà, Elfrida avait agité la petite sonnette d'argent placée à côté d'elle, pour demander à Katarina, la servante, s'il n'était pas rentré. Avec un peu d'impatience, l'enfant songeait :

« M^{me} Serdal devrait le renvoyer bien vite, puisqu'elle sait que je suis souffrante. »

Par une porte ouverte sur la pièce voisine entrait le parfum des roses qui couvraient la façade du manoir donnant sur le jardin. La salle où se trouvait Elfrida était vaste, un peu sombre,

car les fenêtres ouvrant sur la mer conservaient les étroites dimensions que leur avait données l'architecte sarrasin, lointain bâtisseur de ce logis. Des peintures anciennes, formant des entrelacs et des arabesques aux nuances éteintes, décoraient le plafond et les murs. Sur les dalles usées, noirâtres, étaient jetés plusieurs petits tapis persans. Une grande armoire de chêne, une table carrée où se trouvaient épars quelques livres, des chaises au dossier raide en forme de lyre constituaient le mobilier de cette pièce où ne se discernait aucune recherche d'élégance, ni même de confort.

Dans le silence de la maison, que rompaient seuls de temps à autre des pépiements d'oiseaux, Elfrida perçut le bruit d'une porte qui s'ouvrait dans la pièce voisine. Elle pensa :

« Voilà enfin papa ! »

Mais le pas léger qui glissait sur les dalles n'était pas celui du docteur Norsten. Et ce fut une forme féminine qui parut au seuil de la salle, une forme souple et mince vêtue d'un manteau de drap gris argent. Sous une petite toque de soie

bleue moussaient des cheveux blond vénitien que laissait voir la voilette légère tendue sur un fin visage aux yeux très bleus, câlinement doux.

Elfrida eut une exclamation étouffée :

– Maman !

Mais aucune joie ne se discernait dans son accent. Bien au contraire, c'était de l'angoisse, de la colère qui apparaissaient dans les beaux yeux noirs de l'enfant.

– Oui, ta maman, qui ne pouvait plus vivre sans te voir, mon amour !

En parlant ainsi, d'une voix au timbre chantant et doucereux, la jeune femme s'avavançait, les bras tendus. Mais Elfrida se rejeta en arrière et dit d'une voix étouffée :

– Pourquoi êtes-vous venue ? Comment Katarina vous a-t-elle laissée entrer ?... Si papa vous voyait !

L'arrivante eut un geste pathétique, un geste de théâtre :

– Que m'importe ! Il fallait que j'embrasse mon enfant, ma petite Elfrida bien-aimée... On ne

peut pas m'enlever ce droit !

Elle se pencha vers la petite fille et essaya d'entourer son cou de ses bras. Mais Elfrida la repoussa en disant avec un accent de douleur farouche :

– Non, non ! Vous avez trop fait souffrir papa ! Je dis tous les jours une prière pour vous... mais c'est tout ce que je peux faire... c'est tout, c'est tout, parce que...

– Parce que ?

Une lueur mauvaise passait dans le regard de la jeune femme, tandis que, penchée vers Elfrida, elle l'interrogeait ainsi.

Mais l'enfant détourna les yeux en répondant :

– Je ne peux pas vous le dire.

La mère eut un rire bref.

– Allons ! je vois que l'on a bien travaillé l'esprit de ma fille à l'égard de sa pauvre mère ! Je m'y attendais, d'ailleurs, et...

Une porte, s'ouvrant tout à coup, livra passage à une grande femme, osseuse et blonde, qui

s'arrêta un moment, figée par la stupéfaction, en bégayant :

– Vous !... vous !

La jeune femme lui jeta un regard où se mélangeaient la haine et la moquerie.

– Eh bien ! oui, dame Katarina !... c'est moi, Loïsa Norsten... ou plutôt Loïsa d'Argelles, puisque mon mari m'a interdit de porter son nom. Je viens voir ma fille, comme c'est mon droit.

La servante eut un haut-le-corps.

– Votre droit !... votre droit ! bégaya-t-elle. Est-ce que vous en avez maintenant, des droits ? Comment osez-vous ?...

– J'ose si bien que je vais attendre le docteur, car j'ai à lui parler.

Katarina s'exclama énergiquement :

– Ah ! ça, non, non !... Pour lui rappeler tout ce qu'il a souffert par vous ! Non, Ole et moi vous mettrons dehors plutôt que de permettre ça !

La jeune femme ricana légèrement, et, tournant le dos à la servante, effleura les cheveux

d'Elfrida de sa main gantée.

– Au revoir, enfant méchante et injuste. Mais je ne t'en veux pas, car tu suis les inspirations d'autrui. Nous nous reverrons quelque jour, et je t'apprendrai à m'aimer.

Elle sortit de la salle en faisant claquer sur les dallers usées les petits talons Louis XV de ses souliers élégants. Un parfum pénétrant demeurait derrière elle, dans les pièces qu'elle traversait avant d'atteindre le vestibule large, voûté, aux murs de pierre brute.

Katarina la suivait en la couvrant de farouches regards. Comme Loïsa se détournait brusquement, elle s'en aperçut et laissa échapper un rire sarcastique.

– Oui, oui, je sais bien que vous me détestez, bonne Katarina !... et vous avez été la première à introduire la méfiance dans l'esprit de mon mari.

– Plût au Ciel qu'il eût connu plus tôt ce que vous valiez, femme maudite ! Moi, je l'ai su bien vite ! Mais il vous aimait tant, le malheureux ! Ses yeux ont été longs à s'ouvrir... et il a manqué

le payer cher ! Oh ! misérable, misérable !...
Quand je pense !... Et vous osez !... vous osez
venir ici... risquer de le rencontrer !

– Puisque je vous dis que je veux lui parler !...
Tenez, je vais l’attendre ici.

Et Loïsa s’assit sur un des bancs de chêne qui
constituaient le seul ornement du sombre
vestibule.

– Je vous ai dit que non !... Allons, sortez
d’ici... ou j’appelle Ole !

– À votre aise, dame Katarina ! Mais vous ne
pourrez pas m’empêcher d’attendre le docteur sur
la route... Et mieux vaut, à mon avis, que nous
ayons cet entretien ici que sur le grand chemin.

Katarina serra les poings, elle reconnaissait,
hélas ! son impuissance contre cette femme, dont
l’adresse n’avait d’égale que la fourberie.

D’ailleurs, sur les graviers de l’allée
conduisant à l’entrée du manoir se faisait déjà
entendre le pas du docteur. Loïsa, qui ne semblait
pas émue le moins du monde, releva sa voilette,
fit retomber sur son front quelques bouclettes de

cheveux. La servante, jetant un regard furieux sur ce fin visage au teint vraiment éblouissant de fraîcheur, songea avec angoisse :

« Est-ce qu'elle voudrait essayer de le reprendre ? »

La haute taille de Valdemar s'encadra dans l'ouverture de la porte. Venant du dehors ensoleillé, le docteur ne vit rien d'abord dans le vestibule sombre. Mais Loïsa se leva et s'avança d'un pas glissant... Alors, il bégaya, la voix rauque :

– Vous, misérable !... vous, ici !

– Il fallait que j'aie un entretien avec vous, Valdemar.

Elle parlait avec la même douceur chantante que tout à l'heure quand elle s'adressait à Elfrida. Sans embarras, elle attachait sur Valdemar ses yeux bleus au-dessus desquels palpitaient de soyeux et longs cils blonds.

Il étendit le bras, dans un geste qui la repoussait avec horreur.

– Partez d'ici !... à l'instant ! Comment osez-

vous reparaître devant moi ?

– Je voulais revoir mon enfant !

– Ah ! cela, non, non ! N’oubliez pas quelles conditions j’ai mises à mon silence !

– Elles sont trop dures pour une mère ! Valdemar, vous êtes un être impitoyable ! Songez que je n’avais pas vu ma petite Elfrida depuis quatre ans, et que j’avais soif...

Il l’interrompit avec une colère méprisante.

– Allons donc ! Vous n’avez jamais eu l’amour maternel ; vous n’avez jamais aimé que vous-même. Non, certes, non, vous ne verrez pas Elfrida, car vous en êtes profondément indigne !

Loïsa eut un léger ricanement.

– Je l’ai vue, tout à l’heure, et j’ai constaté qu’elle avait bien profité de vos leçons, car elle n’a pas hésité à repousser sa mère.

– Vous l’avez vue ? – Ah !... créature perfide !... Comment l’as-tu laissée entrer, Katarina ?

Valdemar tournait vers la servante des yeux

étincelant de colère. Katarina leva les bras vers la voûte en s'exclamant :

– Elle est bien entrée toute seule, je ne sais comment ! Je l'ai trouvée dans la salle, près de notre petite...

– Près de ma fille, rectifia la jeune femme, qui conservait un calme imperturbable. Vous avez beau faire, elle le demeurera toujours, et je conserverai sur elle certains droits moraux...

– Vous ! Ah ! non, certes, non !... Tenez, sortez d'ici !... car votre vue réveille en moi d'affreux souvenirs et fait bouillonner cette colère qui déjà faillit vous écraser, misérable femme !

– Oui, j'ai cru, ce jour-là, ma dernière heure venue, pendant un instant.. Mais calmez-vous et ayez la patience de m'écouter un instant...

– Non, vous dis-je, sortez !

Elle sourit et, se détournant, entra dans une pièce dont la porte se trouvait ouverte. C'était le cabinet de travail du docteur, austèrement, presque pauvrement meublé.

– Je ne sortirai pas avant de vous avoir parlé, Valdemar !

– Ah ! femme démoniaque ! dit-il sourdement.

Il s’avança et, s’arrêtant au seuil de la pièce, demanda avec un accent de méprisante dureté :

– Qu’avez-vous à me dire ?

– Ceci : je suis à bout de ressources, et je viens vous demander une aide pécuniaire...

– Une aide ?... à vous ?... à vous qui m’avez à demi ruiné !... qui avez comploté ma mort ! Ah ! vous êtes pire encore que je le pensais !

Elle riposta paisiblement :

– Je suis une femme qui a besoin d’argent, voilà tout... Et vous êtes riche, puisque, peu après notre séparation, vous avez hérité de votre oncle Sternberg.

– Mon oncle m’a légué sa fortune à la condition qu’une grande partie des revenus soit employée à des fondations charitables. En tout cas, jamais il n’aurait admis qu’elle servît, si peu que ce fût, à entretenir le luxe, le scandaleux gaspillage de la femme qui a déshonoré le foyer

de son neveu !

Une lueur passa dans le bleu vif des yeux de Loïsa. La jeune femme dit avec un accent de haineux sarcasme :

– Bah ! de ce déshonneur-là, vous êtes déjà consolé, au fond. La belle M^{me} Serdal est là pour vous faire oublier les soucis que je vous ai causés !

D'un geste violent, Valdemar saisit Loïsa à l'épaule.

– Pas un mot sur cette honnête femme !... pas un mot ! Et partez à l'instant... partez !

Il la saisit par le bras et la fit sortir dans le vestibule. Mais elle résistait en le couvrant d'un regard d'audacieux défi.

– Prenez garde, Valdemar ! Si vous refusez ce que je vous demande, je me vengerai terriblement !

Cette menace acheva d'exaspérer Norsten. Cet homme, généralement si maître de lui, ne put se contenir en cet instant. violemment, il poussa Loïsa au-dehors et ferma la porte avec une telle

force que les ferrures gémirent.

La jeune femme vacilla, tomba sur le sol. Elle se releva aussitôt. Son joli visage était défiguré par la fureur et la haine. Tendant le poing vers la porte, elle cria d'une voix étouffée :

– Ah ! oui, je me vengerai !... Je te poursuivrai partout et toujours, n'importe où tu seras !

Dans le vestibule, Valdemar se détournait, faisait quelques pas... Il semblait tout à coup vieilli, avec la grande ride douloureuse qui lui barrait le front et la teinte blafarde que la souffrance morale répandait sur son visage. Katarina joignit les mains en balbutiant :

– Ah ! monsieur... monsieur ! J'aurais dû appeler tout de suite Ole pour qu'il la mette dehors avant votre retour !

– Elle m'aurait attendu ailleurs... Allons, calme-toi, ma pauvre Katarina...

Lui-même, déjà, reprenait sa présence d'esprit un instant en déroute. Il songea un moment, les sourcils froncés, puis ordonna :

– Dis à Ole qu'il la suive et qu'il constate si

elle sort bien de la propriété. Puis qu'il ferme la barrière.

D'un air soucieux, Valdemar ajouta :

– Malheureusement, il est possible de l'escalader sans grande difficulté. Or, je me méfie de ce que peut tenter cette femme pour me forcer la main. Elfrida n'est plus en sûreté ici...

– Notre agneau !... Vous pensez, monsieur, qu'elle songerait à l'enlever ?

– Peut-être. On peut tout supposer de sa part.

– Que faire, alors ? Faudra-t-il que nous partions d'ici ?

– J'y réfléchirai... En tout cas, si, en mon absence, Ole et toi voyez que l'enfant est menacée, conduisez-la à la grotte dont je vous ai fait connaître l'entrée. Mettez-y par avance quelques provisions, des vêtements, pour parer à toute éventualité.

Sur ces mots, Valdemar se dirigea vers la salle où se trouvait sa fille.

Elfrida, à son entrée, tendit vers lui ses bras menus, qui sortaient des manches de mousseline

blanche.

– Père !... père chéri !

Norsten s'avança, saisit l'enfant et la serra contre sa poitrine. Pendant un moment, ils restèrent silencieux. Valdemar appuyait ses lèvres contre la soyeuse chevelure de sa fille, dont il entendait battre le cœur à grands coups... Enfin, il murmura :

– Ma chérie, calme-toi... Oublie, vois-tu... oublie !

– Papa... est-ce que... est-ce que vous l'avez vue ?

– Oui, mon enfant.

Elfrida tressaillit et ses yeux ardents s'attachèrent avec angoisse sur la physionomie frémissante de Valdemar.

– Oh ! j'aurais tant voulu que non !... J'avais tellement peur que... qu'elle vous fasse souffrir encore !

Valdemar tressaillit sans répondre... Ah ! il avait bien deviné depuis longtemps que, par une sorte d'intuition, l'enfant, douée d'une

intelligence précoce, d'un cœur vibrant et passionné sous des dehors froids, n'ignorait pas quel martyre avait enduré son père, par la faute d'une femme dépourvue de cœur et de tous scrupules, avide, uniquement, de luxe et d'hommages – mère indifférente, épouse criminelle – qui avait brisé l'existence de l'homme dont elle était tant aimée. Lui, inspirait à sa fille une tendresse ardente, devenue presque un culte, depuis qu'elle l'avait senti malheureux. Et, chaque jour, il remerciait Dieu en constatant que, ni physiquement ni moralement, Elfrida n'avait rien hérité de sa mère.

« Non, non, rien ! songeait-il une fois de plus en serrant contre lui le petit corps frémissant. Ah ! misérable femme, tu ne peux même pas me laisser jouir en paix de ma seule consolation !... Mais je la garderai bien, ma petite fille chérie ! et, certes, j'aimerais mieux qu'elle fût morte que de la laisser tomber entre tes mains indignes ! »

Sur la demande que lui en avait faite Aurore, le docteur Norsten se rendit le lendemain matin au pavillon du roi René. Sa physionomie était soucieuse, presque sombre ; une préoccupation douloureuse mettait son reflet dans les yeux noirs, où l'énergie, la fermeté un peu hautaine se mêlaient à une certaine douceur pensive fort attirante.

Comme il atteignait le pavillon, Raymond en sortait. Le jeune garçon salua froidement et, après une légère hésitation, s'informa de la santé d'Elfrida.

– Elle va mieux, je vous remercie. Grâce au Ciel, il n'y a rien eu de grave... Comment va M^{me} votre sœur, ce matin ? Hier, elle était très nerveuse, un peu fiévreuse...

– Elle m'a dit avoir assez bien reposé cette nuit... Au revoir, docteur.

Et Raymond s'éloigna presque brusquement. Il ne voulait point parler de la santé de sa sœur avec ce Norsten, qu'il jugeait un intrigant, d'autant plus dangereux que sa personnalité apparaissait plus séduisante. Mais il se sentait de plus en plus inquiet au sujet de l'engouement manifesté par Aurore à l'égard de ce voisin détesté.

Mion, qui avait entendu l'échange de paroles entre son jeune maître et le docteur, introduisit celui-ci dans la chambre de M^{me} Serdal. La jeune femme, vêtue d'une élégante matinée de soie blanche à semis de roses, achevait un de ces petits repas légers que lui prescrivait son médecin. Elle paraissait moins pâle qu'à l'ordinaire, le cerne de ses yeux semblait atténué, le regard avait plus de vivacité. Une fine main blanche, où étincelait un brillant, se tendit vers Valdemar.

– Je me sens mieux, ce matin, docteur. Votre nouveau remède me paraît se décider enfin à faire bon effet.

– Voyez comme j'avais raison de vous prêcher

patience et persévérance !

Il prenait la main d'Aurore, la serrait doucement, puis appuyait son doigt sur le poignet, à la place du pouls, tout en continuant :

– Vraiment, je vous trouve bien meilleure mine, ce matin... Votre frère vient de me dire que vous aviez bien dormi.

– Presque bien. Cela me semble extraordinaire !... Et votre chère petite Elfrida ?

– Je n'ai plus d'inquiétude à son sujet. Elle aussi a passé une bonne nuit et, seule, un peu de courbature rappelle l'accident d'hier.

– Ah ! tant mieux ! Elle est si charmante ! J'ai déjà pour elle la plus grande affection.

– Je vous remercie, madame, de cette appréciation sur ma chère enfant. Elle aussi vous aime, je le sais. Malheureusement, il n'existe pas la même sympathie entre votre frère et elle. Tous deux, paraît-il, se sont dit des choses désagréables, avant-hier... et c'est alors que, dans sa colère, Elfrida s'est trop penchée sur la balustrade de la terrasse... Car elle se met parfois

en colère, ma petite fille... et M. Raymond, de son côté, paraît avoir une nature assez... orageuse.

Valdemar souriait légèrement, avec une nuance d'ironie.

Aurore eut une moue de contrariété.

– L'insupportable garçon ! Le souvenir de Luc d'Anfrannes lui est toujours présent !... C'est ridicule !... absolument ridicule ! Mais je ne puis lui faire entendre raison. Il est un vrai Faligny, tenace, orgueilleux, indomptable !... Cher docteur, je vous demande mille fois pardon pour les paroles froissantes qu'il a pu adresser à cette bonne petite Elfrida !

Les beaux yeux regardaient Valdemar avec un air de prière, tandis que le plus séduisant sourire entrouvrait les lèvres délicates d'un rose pâli.

Norsten eut un léger frémissement. Sa voix n'avait pas toute l'assurance habituelle en répondant :

– Je ne lui en garde pas rancune, croyez-le. C'est une intransigeance de jeunesse qui, je l'espère, s'atténuera un jour.

Puis il questionna la jeune femme sur sa santé, essaya de s'absorber dans son devoir professionnel. Mais le regard d'Aurore n'avait jamais été plus doux, plus charmeur – plus amoureux. Oui, elle l'aimait, il l'avait compris depuis quelque temps déjà... et lui...

Eh bien ! lui, n'était pas resté insensible à cette beauté fine, à cette grâce un peu langoureuse, à cet esprit délicat, cultivé. Il croyait son cœur mort à jamais, après l'atroce désillusion subie du fait de Loïsa d'Argelles ; mais il s'était aperçu depuis peu qu'un nouvel amour commençait d'y fleurir...

Un amour interdit, cependant. Mais M^{me} Serdal l'ignorait. Car elle croyait le docteur Norsten veuf. Il ne parlait jamais de sa femme, ni Elfrida de sa mère. Aurore, dans les premiers temps, avait fait quelques questions discrètes ; mais devant les réponses brèves, évasives, elle n'avait pas insisté, en pensant que probablement ce sujet était trop douloureux pour Valdemar, soit parce qu'il avait éprouvé de cette mort un trop grand déchirement, soit, au contraire, qu'il eût

souffert par la faute de la défunte et ne se souciait pas d'évoquer son souvenir.

Lui n'avait pas cherché à détromper M^{me} Serdal. Loïsa, à ses yeux, était bien véritablement comme morte, et il jugeait sans aucune utilité de faire connaître sa véritable situation. Il n'avait eu jusqu'alors aucune idée de se remarier, et se croyait désormais à l'abri de toutes les surprises de l'amour. Mais, maintenant qu'il voyait son erreur, et sur quelle pente Aurore et lui s'engageaient, cet honnête homme estimait nécessaire d'instruire M^{me} Serdal de l'obstacle dressé entre eux.

Aurore, décidément mieux ce matin, causait avec quelque animation. Elle ne s'apercevait pas de l'air distrait, soucieux de Valdemar. Gaiement, elle projetait d'aller visiter la Sarrasine, dès qu'elle serait mieux. Raymond jetterait feux et flammes, naturellement... mais elle n'en ferait qu'à sa tête.

– ... Depuis longtemps, je désire connaître ce berceau de notre race ! Tant que mon père vivait, il n'y fallait pas penser. Puis elle était close,

inhabitée... Mais maintenant, c'est autre chose !
Vous m'en ferez les honneurs, cher docteur !
Vous me montrerez vos fleurs ?

– Bien volontiers, madame. Mais vous verrez un triste logis, sans confort, sans grâce. La main d'une femme y manque pour donner à ces pièces antiques et sombres un aspect accueillant. Moi, je me contente de peu, et j'ai vu surtout dans cette demeure solitaire, d'aspect un peu farouche, le refuge convenable pour un homme frappé cruellement, qui ne cherchait plus qu'un peu de repos... et d'oubli.

Le regard d'Aurore, ardemment ému, s'attachait au visage un peu frémissant, dont les yeux se voilaient d'une ombre douloureuse.

– Quoi, mon ami, avez-vous donc tant souffert ?

Il tressaillit au son de cette voix tendre, compatissante.

– Oui, dit-il sourdement. J'ai souffert. J'ai souffert d'atroce façon... et je souffre encore, car celle qui a empoisonné ma vie... celle qui est ma

femme vit toujours.

Aurore eut un soubresaut. Elle dit, d'une voix un peu étranglée par la stupéfaction :

– Comment, vous n'êtes... vous n'êtes pas veuf ?

– Non, madame... séparé seulement.

Il détournait légèrement son regard, essayant de ne pas voir ce visage d'où le sang, d'abord monté en subite poussée, se retirait maintenant, ces yeux bleus pleins de détresse, cette petite main tremblante qui, d'un geste inconscient, tourmentait le collier de topazes entourant le cou fin et blanc. Ah ! quel fou il avait été de ne pas prévoir le péril ! Maintenant, il fallait non seulement qu'il souffrît, lui, mais encore qu'il fût souffrir cette jeune femme dont il était aimé, cette Aurore fragile et charmante qu'il eût voulu préserver de toute épreuve !

M^{me} Serdal bégaya :

– Séparé ?... depuis longtemps ?

– Depuis quatre ans.

– Et... vous avez été très malheureux ?

Puis, aussitôt, elle s'écria :

– Pardonnez-moi, je suis indiscreète !... Il est inutile de réveiller ces souvenirs...

Il secoua la tête.

– Puisque nous en parlons aujourd'hui, j'aime mieux vous dire... tout ce qu'il m'est possible de vous dire. Oui, mon existence fut atroce, près d'une femme que j'avais crue bonne, vertueuse, et qui se révélait sans cœur, frivole, vaniteuse... puis, bientôt, pire que cela. Je dus me séparer d'elle, emmener l'enfant qu'elle n'était pas digne d'élever. C'est alors que je quittai la Suède pour m'installer en Angleterre, d'abord ; puis, comme le climat ne convenait pas à Elfrida, je me décidai de venir ici.

Valdemar passa lentement sur son front une main frémissante. De nouveau, comme la veille après son court entretien avec Loïsa, l'évocation de ces souvenirs lui donnait pour un instant une apparence vieillie, accablée.

Aurore demanda d'une voix tremblante, tandis que ses doigts continuaient de tourmenter

fébrilement le collier de topazes :

– Et... elle n'a pas cherché à revoir sa fille ?

– Si, hier. Elle a osé venir chez moi... elle a pénétré près de l'enfant... puis, ensuite, elle m'a attendu. Car le vrai but de sa visite, c'était de me demander de l'argent. Cette femme est un gouffre, où l'homme le plus riche engloutirait son avoir. Comme, naturellement, je lui refusais tout subside, elle m'a adressé des menaces...

– Quelles menaces ? dit anxieusement Aurore.

– Elles étaient imprécises ; mais je dois, néanmoins, ne pas les considérer comme chose tout à fait négligeable. Loïsa est une nature foncièrement mauvaise, qu'aucun scrupule ne peut arrêter, dès qu'il s'agit de son intérêt ou de sa vengeance. Elle essaiera, probablement, de m'atteindre en s'attaquant à ma petite Elfrida, pour ensuite exercer sur moi un chantage... Aussi me vois-je obligé de quitter ce pays, pour essayer de la dépister.

– Quitter la Sarrasine ?... Que dites-vous là ?

Ses yeux cernés, maintenant pleins de larmes,

lissaient voir toute la détresse de son cœur.

Il frémit et détourna un peu son regard en murmurant :

– Il le faut. Je dois faire tout au monde pour soustraire ma fille aux entreprises de sa misérable mère.

Aurore joignit ses mains amaigries.

– Ah ! quelle affreuse nouvelle vous m'apprenez là !... Que vais-je devenir maintenant, sans vous ?... sans vous ?...

Il essaya de sourire, bien que le regard désespéré de la jeune femme lui broyât le cœur.

– Mais si, vous verrez que vous vous habituerez très bien aux soins d'un autre médecin... D'ailleurs, vous êtes déjà mieux. Je vous donnerai quelques prescriptions qui vous permettront de continuer ce nouveau traitement...

Elle secoua la tête, en essuyant de son fin mouchoir brodé une larme qui coulait le long de sa joue.

– Mais vous ne serez plus là pour m'encourager... pour... pour...

Des sanglots lui coupèrent la voix.

Valdemar se leva, fit nerveusement quelques pas dans la pièce. Il songeait douloureusement : « Il est temps, plus que temps de m' éloigner. » Le bruit des sanglots étouffés lui serrait le cœur, jusqu'à l'angoisse... Enfin, il revint à la jeune femme et dit en essayant de raffermir sa voix :

– Ne vous désolez pas ainsi, madame. Il est très probable que nous ferons une simple absence, et que nous reviendrons à la Sarrasine quand tout danger me paraîtra écarté.

Aurore se tamponna les yeux, en balbutiant :

– Ce peut être long !... très long !... Et où comptez-vous aller ?

– En Allemagne, probablement à Heidelberg. J'ai là un ancien ami, un compatriote, qui professe à l'Université. Sa femme et lui me faciliteront mon installation là-bas.

– Vous partirez bientôt ?

– Dans deux ou trois jours ; le temps de faire discrètement nos préparatifs, afin que personne ne soupçonne ce départ. J'ai prévenu ce matin

Elfrida et les domestiques.

Elle répéta avec désolation :

– Dans deux ou trois jours !... C'est affreux !...
Et moi qui étais si contente ce matin... qui... qui...

Elle rougit en jetant un coup d'œil autour d'elle. Et machinalement, Valdemar regarda aussi. Il remarqua alors que la chambre était délicieusement fleurie, que les stores, presque toujours à demi baissés, – Aurore prétendait que la lumière la fatiguait – étaient ce matin entièrement levés, laissant ainsi entrer librement le vibrant soleil, la brise tiède et parfumée, tandis que l'œil se reposait sur les ondes bleues de la mer étincelante.

Et il comprit qu'Aurore, se trouvant mieux aujourd'hui et toute radieuse de l'amour qu'elle sentait en son cœur, avait projeté de l'amener à se déclarer, à lui avouer des sentiments qu'elle avait devinés, avec sa perspicacité de femme.

Il frémit de souffrance en songeant :

« Ainsi, voilà ce que je perds... voilà le bonheur que je suis obligé de fuir. »

Pendant quelques instants, sa force d'âme vacilla, tandis que l'assaillait une tentation terrible... Pourquoi ne le prendrait-il pas ce bonheur, en dehors des lois divines et humaines qui le lui interdisaient ? L'ascendant qu'il possédait sur Aurore était assez puissant, il le sentait, pour entraîner la jeune femme hors du devoir. Près d'elle, il oublierait les souffrances passées, il goûterait un peu de joie.

Ses doigts se crispèrent, ses paupières s'abaissèrent sur les yeux sombres que cherchait le regard d'Aurore, plein de tendresse éperdue... Non, non, jamais !... jamais cela ! Il n'était pas de ceux qui font taire facilement la voix de leur conscience, et il savait à l'avance que celle-ci ne le laisserait pas en repos s'il cédait à la passion qui essayait de le submerger.

Sans regarder M^{me} Serdal, il dit, en essayant de donner à sa voix une nuance de froideur :

– Mon installation à la Sarrasine a toujours eu un caractère provisoire. Je pressentais bien qu'« on » ne m'y laisserait pas en repos. Mais j'aurais dû, dès que je vous ai connue, vous

apprendre la vérité sur ma situation. Si je ne l'ai pas fait, c'est qu'il m'était affreusement pénible de réveiller des souvenirs... et puis...

Il n'acheva pas sa pensée, qui était : « Et puis, je ne supposais pas alors que le silence pût avoir des inconvénients graves, tels qu'ils apparaissent aujourd'hui. »

Aurore murmura :

– Oui, je comprends... je comprends... Oh ! je ne vous fais pas de reproches... non, non, pas du tout ! Et je vous plains tant !

Il frémit de nouveau sous le regard d'amoureuse compassion.

– Je vous remercie, madame... Croyez que je n'oublierai pas la sympathie que j'ai trouvée près de vous... la bonté que vous avez témoignée à ma petite Elfrida...

– Mais vous reviendrez me voir avant... votre départ ?...

– Oui... certainement, oui.

Mais il pensait : « Non, je ne reviendrai pas... Mieux vaut couper court... ne pas renouveler

cette épreuve. »

– ... Vous voudrez bien, n'est-ce pas, dire adieu de ma part à M. Raymond ? Lui ne sera pas fâché de mon départ...

– Si, quand il verra combien je vous regrette !... quand il verra mon chagrin. Il a beaucoup de cœur... et en vous connaissant mieux, il aurait appris à vous aimer.

Valdemar eut un sourire sceptique en répliquant :

– J'en doute un peu.

– Si, si... et surtout, s'il savait que vous avez tant souffert !

– Mais je vous demanderai de ne jamais dire ni à lui, ni à d'autres, ce que je vous ai appris aujourd'hui. Cette femme doit être morte pour tous... et moi-même, je voudrais arriver à me le persuader. En outre, ne parlez pas de mon départ avant que celui-ci soit effectué.

– Soyez sans crainte, je sais être discrète. C'est même une de mes principales qualités. Raymond continuera de vous croire veuf... et

moi, je penserai à vous... souvent, très souvent ;
je prierai pour vous.

Sa voix s'enrouait, ses yeux pleins de larmes
s'attachaient à Valdemar, qui blêmissait
d'émotion douloureuse.

– Oui, priez pour moi... pour ma chère petite...
Au revoir, madame.

Il prit la main qui se tendait vers lui, une main
froide et tremblante qu'il serra entre ses doigts
frémissants. Puis, la jeune femme faisant le geste
de l'élever jusqu'à ses lèvres, il se pencha
davantage, et la baisa rapidement.

Après quoi, se détournant, il quitta la chambre,
suivi par le regard désespéré d'Aurore.

Mion, qui le croisa comme il traversait la salle
à manger, se fit cette remarque : « Il a une drôle
de tête, le docteur ! Vrai, je n'ai jamais vu sa
figure aussi blanche... et il semblait si préoccupé
qu'il n'a même pas eu l'air de me voir. »

Quelques instants après, la servante entra dans
la chambre de sa maîtresse. Aurore était couchée
sur le côté, le dos tourné à la porte. Voyant

qu'elle ne bougeait pas, Mion s'avança et demanda :

– Eh bien ! qu'a dit le médecin, Madame ? A-t-il trouvé Madame un peu mieux ?

Une voix presque indistincte répondit :

– Laisse-moi... qu'on me laisse en repos, surtout !

Mion eut un geste de stupéfaction.

– Eh ! Seigneur, pourquoi ? Est-ce que Madame se sent plus malade ?

Elle ne reçut pas de réponse. Alors, s'avançant, elle se pencha vers la jeune femme.

– Voyons, madame, il faut me le dire...

M^{me} Serdal tourna légèrement la tête, en répliquant, avec une sourde irritation :

– Me laisseras-tu tranquille, comme je le veux ?... Va-t'en et dis à M. Raymond que je ne veux voir personne... pas même lui, jusqu'à ce que je le sonne.

Puis elle se détourna, en enfouissant dans l'oreiller son visage défait, aux yeux rouges de

larmes.

La brave Mion en demeura bouche bée. Elle sortit de la chambre et alla confier à son frère Piérousse que, sûrement, il y avait eu quelque chose entre M^{me} Serdal et le docteur Norsten, parce que la pauvre madame avait une figure toute retournée, et qu'elle semblait dans un état de nervosité extraordinaire.

– Veux-tu que je te dise ce qui s'est passé, moi ? conclut la perspicace servante : le petit-fils de Luc le voleur, croyant qu'il avait assez fait la cour à notre pauvre dame, a cru pouvoir lui adresser une demande en mariage. Madame, bien qu'il lui plaise – ça, on le voit clairement – aura hésité, peut-être refusé, en pensant tout de même que son père, ses grands-pères se lèveraient de leur tombe, si elle épousait cet homme-là. Lui sera devenu plus pressant, il y aura eu scène, colère de la part de Madame, qui aura chassé le docteur... Hein ! qu'en dis-tu, Piérousse ?

– Heu ! heu ! je ne dis pas... Tu es une femme d'expérience, Mion, et tu pourrais bien avoir raison.

– Je le voudrais, car nous serions débarrassés de lui ! Vraiment, il me faisait peur, quand je voyais Madame si entichée de lui !... Et c'est M. Raymond qui va être content si vraiment cet individu a reçu son congé !

Content, certes, Raymond le fut, à la pensée d'une rupture entre sa sœur et le descendant du baron d'Anfrannes. Car, aussitôt, en entendant le récit de Mion il avait conclu comme elle : « Cet homme aura offensé Aurore, et il s'est vu renvoyé... pour toujours, je l'espère. »

– Mais ça lui a fait de l'effet, à cette pauvre madame ! Elle avait un air tout chaviré, monsieur Raymond, dit la servante, en hochant la tête.

– J'irai la voir tout à l'heure, malgré sa défense... Pourvu que cette émotion ne la rende pas plus malade ! Ah ! que ne m'a-t-elle écouté, quand je lui prêchais la défiance à l'égard de cet homme.

Et, tendant le poing dans la direction de la Sarrasine, le jeune garçon dit entre ses dents :

– Odieux individu !

Quand Raymond, peu après, alla frapper chez sa sœur, il ne reçut pas de réponse. Entrouvrant la porte, il vit qu'Aurore semblait dormir. Mion, plus tard, fit la même constatation. Ils pensèrent : « Elle se calme, elle se repose ; ne la dérangeons pas. » Et ce fut seulement après le déjeuner que Raymond, revenant la voir, la trouva assise sur son lit, les yeux tristes et rougis, le visage plus défait qu'elle ne l'avait jamais eu au cours de sa maladie...

Elle se laissa embrasser, en répondant froidement aux questions que lui faisait son frère sur sa santé.

– Je me sens très fatiguée cet après-midi, et je voudrais demeurer tranquille, sans parler.

– Mais il faut pourtant manger quelque chose, chère Aurore ?

– Ah ! non, non, cela m'est impossible !

Sur les instances de Mion, entrée derrière son jeune maître, elle consentit pourtant à prendre un peu de bouillon. Puis elle demanda qu'on baissât complètement les stores, et manifesta le désir de

dormir – prétexte pour éloigner son frère et la servante, comme le comprirent fort bien ceux-ci.

Raymond se retira, fort intrigué au sujet de ce qui avait pu se passer entre Aurore et Valdemar Norsten, soucieux de voir sa sœur visiblement plus souffrante. Pourvu que dans cet état de santé qui la rendait si nerveuse, tellement sensible à toutes les émotions, elle ne ressentît pas de celle-ci un funeste et durable effet !... Et surtout, si elle aimait véritablement cet homme, ne pouvait-on craindre qu'elle l'oubliât difficilement ?

Le jeune garçon passa un après-midi fort désagréable, en essayant vainement d'éloigner ces préoccupations pour s'absorber dans l'étude d'une difficile question de géométrie, puis dans une traduction de Goethe. Naturellement, sa colère contre le docteur Norsten ne faisait que gagner en intensité. Il pensait, en serrant les poings :

« Si j'avais quelques années de plus, j'aurais été le trouver et je lui aurais dit ce que je pense de lui. »

Vers l'heure du dîner seulement, Aurore

sonna. Elle avait la fièvre, et demandait une boisson fraîche. Mion lui fit prendre de la quinine, prépara la chambre pour la nuit. Raymond, assis près du lit, tenait la main brûlante de sa sœur. Aurore lui sourit, d'un petit sourire forcé, douloureux, et dit à mi-voix :

– Ne t'inquiète pas, mon chéri, ce ne sera rien... Je vais tâcher de me reposer cette nuit. Quand Mion aura fini, tu me laisseras... Et surtout, dors bien, sans te tourmenter à mon sujet !

Raymond l'embrassa avec tendresse, redressa adroitement les oreillers sous la jolie tête dolente. Aurore lui sourit de nouveau et, tandis qu'il s'éloignait, le suivit d'un regard où la fierté se mêlait à l'émotion.

– Comme il est charmant, quand il le veut, ce Raymond ! murmura-t-elle.

Peu après, Mion ayant achevé son office près de sa maîtresse, Aurore se trouva seule. Raymond, sur la terrasse, lisait à la lueur d'une lampe que lui avait apportée Dôm, le jeune Annamite. Il demeura là jusqu'à dix heures, puis

se retira dans sa chambre et se mit bientôt au lit.

Il s'endormit assez vite, mais se réveilla vers le milieu de la nuit, avec une sensation d'anxiété. Il lui parut entendre un peu de bruit dans la pièce voisine, – le salon qui, seul, séparait sa chambre de celle d'Aurore. Et il pensa : « Aurore se trouve plus souffrante et elle aura fait venir Mion.

Aussitôt, il sauta à bas de son lit, s'habilla succinctement à la clarté de la lune, qui pénétrait librement par les grandes vitres des portes-fenêtres. Puis il s'élança vers la porte et l'ouvrit avec vivacité.

En face de lui, sur le seuil de la chambre d'Aurore, il vit un homme grand et mince, dont la pâle lumière venue du dehors éclairait le beau visage marmoréen – le visage du docteur Norsten. Le jeune garçon cria :

– Vous !... Qu'y a-t-il ?

Mais voici que, d'un bond, l'homme était sur lui, le jetait à terre, lui donnait sur la tête un grand coup qui l'étourdit. Puis, il s'élança au-dehors par une des portes vitrées du salon, grande

ouverte.

Il se passa plus de cinq minutes avant que Raymond revînt à lui. D'abord, il promena un regard un peu vague autour de la pièce... puis, voyant cette porte ouverte, et celle de la chambre d'Aurore, il se rappela tout. Alors, un grand frisson de terreur le secoua... Chancelant encore, il se leva et courut à cette chambre silencieuse, discrètement éclairée par une veilleuse voilée de rose.

Aurore était dans son lit, couchée sur le dos... Raymond s'approcha... et jeta un grand cri. La jeune femme avait les yeux tout ouverts, pleins d'affolement et d'horreur, et, entre ses lèvres entrouvertes, la langue pendait, violacée.

– Mion !... Mion !... haleta Raymond.

La servante couchait dans un cabinet voisin de la chambre. Elle avait le sommeil profond ; mais l'appel de Raymond était si violent qu'il l'éveilla aussitôt. Elle se jeta à bas du lit, accourut, nue-pieds, après avoir passé hâtivement un jupon.

– Regarde ! bégaya Raymond.

Dans la gorge de Mion, le cri d'horreur s'étrangla. La pauvre femme se mit à trembler convulsivement, les yeux attachés sur sa maîtresse... Mais, déjà, Raymond, énergique en dépit de son âge, se penchait vers sa sœur. Autour du cou était serré un mince foulard de soie rose, que les doigts frémissants du jeune garçon dénouèrent avec difficulté... Hélas ! il était trop tard ! M^{me} Serdal était bien morte – morte étranglée.

– Vite, Mion, que Piérouse aille chercher un médecin !... le plus proche ! ordonna Raymond, d'une voix qui n'avait plus de timbre.

La servante le regarda avec affolement.

– Le plus proche ?... Alors, le docteur Norsten ?

Raymond eut un violent sursaut, en criant d'une voix étranglée :

– Lui, lui !... Mais c'est lui qui vient de la tuer !

Mion recula, en joignant les mains.

– Il... il l'a tuée ?

– Oui, je viens de le voir !... Il sortait de cette chambre... il m'a jeté à terre, m'a frappé et s'est enfui...

– Ah ! Seigneur !... Ah ! Seigneur !...

– Va vite !... Un médecin !... Il faut essayer...

Puis, voyant que la servante avait peine à se tenir sur ses jambes, il ajouta :

– Non, j'y vais moi-même !

Et il courut à la petite pièce où couchait Piérouse, réveilla le domestique, lui donna ses instructions. L'homme, ahuri, se hâta cependant. Il alla seller un cheval, et partit rapidement pour le village de Vignolles.

Quand Raymond rentra dans la chambre de sa sœur, il trouva Mion agenouillée au pied du lit, la figure enfouie dans la couverture de soie claire. Des frissons agitaient les épaules de la servante, qui gémissait :

– Ma pauvre petite !... ma pauvre petite !

Raymond se mit à marcher de long en large dans la pièce. Il lui aurait été impossible de demeurer assis... De temps à autre, il regardait sa

sœur, ce visage défiguré par la strangulation, ces yeux où demeurait le reflet tragique de l'horrible surprise, quand la malheureuse avait reconnu son assassin. Le jeune garçon frissonnait de douleur, d'épouvante, de haine contre cet homme qui venait de lui enlever son unique affection, par le plus lâche, le plus incompréhensible des crimes.

Voulait-il se venger d'avoir été éconduit ? Le risque était grand pour lui, cependant... Mais Raymond, en cherchant, ne trouvait guère que ce motif.

Rien n'était dérangé dans la chambre. Il n'y avait pas eu vol...

À ce moment, Raymond, jetant les yeux sur la morte, songea : « Elle n'a pas son collier de topazes... » Et, se penchant vers Mion, toujours prostrée au pied du lit, il demanda à mi-voix :

– Te rappelles-tu si elle avait son collier, hier soir, quand tu l'as quittée ?

– Oui, oui... Oh ! j'en suis bien sûre ! D'ailleurs, elle ne le quittait jamais, comme vous le savez, monsieur Raymond.

– Eh bien ! elle ne l’a plus... « Il » le lui a pris, sans doute, le monstre... Ma pauvre Aurore... ma sœur chérie !...

Et, à bout de forces, Raymond se jeta sur un fauteuil, le visage enfoui dans les coussins, où demeurait le parfum préféré d’Aurore.

Une demi-heure plus tard, arrivait le docteur Rolland, homme d’un certain âge, quelque peu pontifiant. Il ne put que constater la mort par strangulation et conseilla au jeune garçon de faire prévenir le plus tôt possible le parquet.

– Celui-ci aura la besogne facile, puisque vous dites avoir reconnu l’assassin...

– Oui, je l’ai reconnu !... et il faut, en effet, se hâter pour l’arrêter. Car, ne doutant pas d’être dénoncé par moi, il va essayer de fuir.

– En ce cas, il faudrait avertir dès maintenant la gendarmerie de Vignolles, pour qu’on exerce une surveillance autour de sa demeure... si, toutefois, c’est quelqu’un des environs ?

– Oui, c’est le docteur Norsten.

Le médecin sursauta.

– Le docteur Norsten ?... Comment !... Vous êtes sûr ?

– J'en ferais le serment sur tout ce que j'ai de sacré. Oui, je l'ai bien reconnu !... Sa physionomie est de celles qu'on ne peut confondre avec d'autres.

– En effet, elle a un caractère très particulier... Mais je ne puis croire... C'est épouvantable ! épouvantable !... Oui, ce serait, en vérité, le crime le plus abominable que l'on eût vu depuis longtemps !

– Aussi, faut-il faire tout au monde pour que le misérable n'échappe pas à la justice.

– Je vais être en un instant à la gendarmerie et, dès l'aube, la surveillance sera établie autour de la Sarrasine.

Il s'en alla en répétant d'une voix troublée :

– Incroyable !... Épouvantable !... Qu'est-ce donc que cet homme, pour avoir osé pareil forfait ?

6

Les magistrats, prévenus par télégramme, arrivèrent au pavillon vers la fin de la matinée. Après toutes les constatations et interrogatoires d'usage, il apparut que l'arrestation du docteur Norsten s'imposait.

À ce moment, le commissaire de police, qui examinait les alentours du pavillon, entra dans le salon, tenant un mouchoir de batiste.

– Je l'ai trouvé contre la palissade qui clôt le jardin, du côté de la Sarrasine, expliqua-t-il, à un endroit où les feuillages froissés, arrachés, indiquent une escalade récente. Voyez, monsieur le procureur, il est marqué V. N. En outre, on distingue par là quelques traces de pas, assez peu visibles à la vérité, car le sol est sablonneux de ce côté.

Le procureur dit avec satisfaction, après avoir examiné le mouchoir :

– Bonne pièce à conviction, qui renforce le témoignage de M. de Faligny. L'accusé aura de la peine à se défendre.

Sur ces entrefaites, apparut le brigadier de gendarmerie, venant faire son rapport au sujet de la surveillance exercée sur la Sarrasine. Ses hommes, postés aux alentours, n'avaient pas aperçu le docteur. Seul, le domestique suédois était sorti pour se rendre jusqu'au village.

Le procureur demanda :

– N'y a-t-il pas plusieurs issues à la propriété ?

– Non, monsieur le procureur. Certainement, on peut escalader la clôture, mais quant à gagner la route sans que mes hommes voient le fugitif, ce n'est pas possible. Du côté de la mer, la falaise est à pic ; donc, pas moyen non plus de s'embarquer secrètement par là.

– Bien. Il y a lieu d'espérer qu'il n'échappera pas... à moins que, se voyant reconnu par le frère de la victime, il ait jugé plus prudent de ne pas rentrer chez lui. Allez vous en assurer au plus vite, monsieur le commissaire de police.

Déjà, la nouvelle de l'assassinat s'était répandue aux alentours. Des groupes se formaient près de la grille du jardin qui précédait le pavillon, et l'on se demandait avec horreur : « Qui donc a pu tuer la pauvre jeune dame, si belle et si admirable ? » Car, sur les ordres de leur jeune maître, Mion et Piérousse n'avaient pas dit mot encore de la personnalité de l'assassin.

Quand le commissaire de police et le brigadier de gendarmerie sortirent, se dirigeant vers la Sarrasine, ils furent suivis à quelque distance par les curieux rassemblés là, qui, les voyant s'engager dans l'allée d'eucalyptus conduisant au manoir, se dirent avec stupéfaction les uns aux autres :

– Qu'est-ce qu'ils vont faire chez le docteur ? Serait-ce lui qui aurait assassiné la jeune dame ?

Et, chez aucun de ceux qui étaient là, il ne s'éleva une parole de protestation ou d'incrédulité. Bien au contraire, plusieurs déclarèrent :

– Ça ne nous étonnerait pas de cet homme-là !

Il n'est pas pour rien l'arrière-petit-fils d'un empoisonneur et d'un voleur... Et puis, son air n'a jamais dit rien qui vaille à personne ici, sauf à la pauvre M^{me} Serval, qui en était peut-être bien amoureuse, à ce qu'on prétend.

À l'extrémité de l'allée d'eucalyptus, le jardin de la Sarrasine apparut aux yeux du commissaire de police et du brigadier, dans toute sa féerie de couleurs et de parfums. Les fleurs, les arbustes rares y abondaient ; c'était la seule forte dépense, le seul luxe que se permît Valdemar Norsten qui, d'ailleurs, était son propre jardinier, aidé par Ole, son fidèle serviteur.

La sombre façade du manoir se montrait couverte d'une admirable floraison de roses et de jasmins, qui répandaient leur senteur aux alentours, dans la brise fraîche venue de la mer. Le son d'un violon parvint aux oreilles des deux hommes, s'échappant d'une des fenêtres qui donnaient sur le jardin.

— Bien vrai, si c'est lui qui joue, il en a un tempérament ! murmura le brigadier, avec indignation.

Le commissaire de police s'approcha du vantail qui fermait la porte en ogive, et y fit retomber le heurtoir, qui représentait une tête de biche, surmontée d'un croissant, telle qu'on la trouvait dans les armoiries de Faligny. Presque aussitôt, un battant fut ouvert par un homme court, trapu, dont les yeux clairs et froids dévisagèrent avec surprise les arrivants.

– Veuillez avertir M. Norsten que j'ai à lui parler, dit le commissaire de police avec autorité.

Le domestique le toisa d'un air de surprise méfiante. Évidemment, ce ton lui paraissait insolite et déplaisant.

– Qui dois-je annoncer à M. le docteur ? demanda-t-il sèchement en un excellent français.

– Le commissaire de police.

Sans manifester plus d'étonnement, Ole dit brièvement : « Bien », et se dirigea vers une des portes donnant sur le vestibule.

Le commissaire le suivit. Il entendit le domestique annoncer : « Monsieur le docteur, il y a là M. le commissaire de police qui voudrait

vous parler », puis, une voix surprise, mais qui ne semblait aucunement émue, répondre : « Le commissaire de police ?... Eh bien, fais-le entrer, Ole. »

« Saprستي ! Il m'a l'air d'avoir de l'estomac, le gaillard ! » pensa le magistrat.

Valdemar, posant son violon sur une table, s'était levé et s'avancait vers la porte. Il demanda, avec cette politesse froide qui lui était habituelle à l'égard des étrangers :

– Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite, monsieur le commissaire ?

– Je crois, monsieur, que vous devez le savoir aussi bien que moi.

De l'étonnement – rien que de l'étonnement – apparut sur la physionomie de Valdemar.

– Qu'entendez-vous par là ?

– M. le procureur de la République vous l'expliquera dans un instant. Veuillez me suivre chez M^{me} Serdal.

Valdemar regardait son interlocuteur avec une stupéfaction qui paraissait tellement sincère que

le commissaire pensa de nouveau : « Est-il fort, cet homme-là ! Si l'on ne possédait pas des preuves formelles, jamais on ne l'aurait ! »

– ... Voyons, que signifie ? Expliquez-vous, monsieur ?

– Suivez-moi, M. le procureur vous répondra lui-même.

– Soit.

En sortant de son cabinet, Valdemar prit dans le vestibule un chapeau, dont il se coiffa. Puis il se tourna vers Ole, et ordonna :

– Dis à M^{lle} Elfrida que je sors, mais que j'espère ne pas trop tarder...

À ce moment, dans le fond du vestibule, surgit une fine silhouette d'enfant. Elfrida s'avança en demandant :

– Vous vous en allez, papa ?

– Oui, chérie. Ce monsieur a besoin de moi...
Qu'est-ce que cela ?

Sa main s'étendait vers un collier de topazes, attaché autour du frêle petit cou, et tombant sur le

corsage de mousseline blanche.

– Oh ! papa, figurez-vous qu'en rangeant dans mon armoire, je viens de trouver ce joli collier, sous mon chapeau d'hiver ! il est tout pareil à celui de M^{me} Serdal, que j'aime tant. J'ai pensé que c'était vous qui l'aviez mis là, pour me faire une surprise...

– Moi ? Certes non ! Qui donc a bien pu ?...

Le commissaire, dont les yeux brillaient de satisfaction, fit quelques pas vers l'enfant en disant :

– Donnez-moi ce collier, mademoiselle, précisément, on ne peut retrouver celui de M^{me} Serdal... et il ne serait pas impossible que ce fût celui-ci.

Valdemar se tourna brusquement vers lui, avec un regard tout à fait étincelant.

– Ah ça ! monsieur, m'expliquerez-vous ces énigmes ? M^{me} Serdal a perdu son collier... on le retrouve chez moi... M'accuserait-on de...

Il s'interrompit, en jetant un regard sur l'enfant, qui considérait les deux hommes avec

une surprise mêlée de vague inquiétude.

Sans répondre, le commissaire se pencha vers Elfrida et détacha le collier, qu'il mit dans sa poche. Puis, il se tourna vers Norsten :

– Venez, monsieur.

Dans les yeux noirs, une lueur de révolte passa... Néanmoins, Valdemar n'éleva pas de protestations. Il dit à Elfrida avec un calme apparent :

– À tout à l'heure, ma chérie.

L'enfant se jeta dans ses bras.

– Ne soyez pas trop longtemps, cher papa !

– Non, non...

Il la serra contre lui, baisa le joli petit visage. Une émotion soudaine transformait sa physionomie... Mais celle-ci presque aussitôt, reprit l'impassibilité habituelle... Détachant ses bras de l'enfant, il dit au commissaire de police, qui considérait cette scène d'un œil inquisiteur :

– Je vous suis, monsieur.

Ils sortirent du manoir, ainsi que le brigadier

de gendarmerie, demeuré sur le seuil du vestibule. Le docteur marchait d'un pas ferme, sans que rien chez lui trahît l'anxiété qui, cependant, avait commencé de s'introduire en son âme. Car il comprenait qu'une machination était ourdie contre lui, et que quelqu'un avait caché ce collier chez sa fille pour le faire accuser de vol... Quelqu'un ? Et qui donc serait-ce, hors Loïsa, qui mettait à exécution ses menaces, avec cette habileté diabolique dont elle lui avait déjà donné des preuves ?

Il frissonna d'angoisse, en songeant : « Mais elle, M^{me} Serdal, croit-elle que c'est moi ? »

Puis, avec son énergie accoutumée, il pensa : « Je saurai bien tenir tête à l'accusation, si l'on ose réellement la porter contre moi ! Je saurai me disculper. Car on ignore le chiffre de ma fortune, et quand on le saura, l'idée que j'ai pu dérober ce bijou, quelle que soit sa valeur, apparaîtra invraisemblable. »

Les trois hommes atteignaient la barrière qui terminait l'avenue. Les curieux étaient toujours là attendant avec impatience... À la vue du maître

de la Sarrasine, qui s'avavançait près du commissaire de police, et suivi du brigadier, un sourd murmure s'éleva... Norsten, en portant les yeux sur ces gens groupés là, vit des visages contractés par l'hostilité, par l'indignation, des regards luisants de haine et d'horreur. Comme il passait près d'eux, des voix grondèrent :

– Assassin !... à la guillotine, l'assassin !

– Silence ! ordonna le commissaire.

D'un brusque mouvement, Norsten se tourna vers lui. Un soudain effroi paraissait dans ses yeux, faisait trembler ses lèvres.

– Qu'est-ce qu'ils disent ?... Que s'est-il passé au pavillon ? demanda-t-il d'une voix qui frémissait d'angoisse.

Le commissaire riposta, avec un accent d'ironie froide :

– Ayez quelques instants de patience, et vous l'apprendrez.

Alors, Valdemar se mit à marcher d'un pas si rapide, que ses compagnons avaient peine à suivre son allure...

Oui, savoir !... savoir quel drame avait eu lieu au pavillon !... Aurore ? Était-ce elle ? Pourquoi cet homme avait-il la cruauté de le laisser dans cette affreuse incertitude ?

Il passa avec indifférence devant d'autres groupes postés près de la grille du pavillon. De ceux-là, aucun cri hostile ne s'éleva ; mais les regards disaient éloquemment quelle animosité animait tous ces esprits à l'égard de l'étranger.

Dôm, qui se tenait au seuil du pavillon, introduisit les arrivants dans la salle à manger. Il dit quelques mots à voix basse au commissaire qui, s'adressant à Valdemar, ordonna :

– Suivez-moi.

Le docteur obéit. Une oppression soudaine le saisissait à la gorge, et il lui fallait toute sa rare force d'âme pour rester calme en apparence, devant l'approche d'une révélation qu'un instinct, maintenant, lui disait devoir être terrible.

Dans le salon se tenaient le greffier et Mion. Celle-ci, à la vue de Norsten, se leva d'un bond, fit le geste de se jeter sur lui... Un regard du

commissaire l'arrêta. Mais elle lança au prévenu un coup d'œil qui renfermait toute sa haine, toute sa furieuse douleur.

Traversant le salon, le commissaire ouvrit la porte de la chambre mortuaire, et s'effaça en disant :

– Entrez, monsieur.

Valdemar s'avança... Quand il fut sur le seuil, un cri s'étrangla dans sa gorge.

– Elle !

Sur le lit, Aurore reposait, les mains jointes, les paupières closes sur les yeux qui avaient reflété l'horreur et l'épouvante de son âme, au moment de l'assassinat. Des bougies, dans des candélabres d'argent, répandaient leur jaune et tremblante lumière sur son visage délicat, maintenant paisible, détendu. Ses beaux cheveux noirs, fins et soyeux, tombaient en deux longues nattes sur la robe de satin blanc dont Mion l'avait revêtue. Un chapelet de nacre et d'or s'enroulait autour de ses doigts ; des fleurs jonchaient la couche drapée de blanc et exhalaient une senteur

capiteuse dans la pièce aux stores baissés, aux fenêtres closes.

Valdemar demeurait immobile, comme attaché au sol. Dans son visage blêmi, les yeux apparaissaient dilatés, s'attachant rudement sur la morte... Puis il fit quelques pas, s'approcha... Et sa main, lentement, se posa sur le front glacé d'Aurore.

Alors, un cri s'éleva, un cri de farouche protestation :

– Ne la touchez pas, misérable !

Raymond, surgissant de la pénombre où il se tenait avec les magistrats, bondissait vers le docteur, frémissant, le regard chargé de sauvage colère.

Valdemar se tourna vers lui et le toisa avec hauteur.

– Et pourquoi donc, monsieur ?... Comment osez-vous traiter ainsi le médecin de M^{me} Serdal ?

– Et son assassin !

Valdemar eut un haut-le-corps. D'un geste brusque, il saisit le jeune garçon à l'épaule.

– Elle a été assassinée ?... Comment ?... Et pourquoi m'accusez-vous ?

Violemment, Raymond s'écarta de lui.

– Il ose !... il ose !... Quand il sait pourtant que je l'ai vu !

– Vous m'avez vu ?... Où ?

Raymond lui jeta un regard de farouche mépris et, sans répondre, lui tourna le dos.

À cet instant, le procureur et le juge d'instruction sortirent à leur tour de l'ombre. Le premier ordonna :

– Venez.

Valdemar jeta un dernier regard sur la belle morte et suivit les magistrats dans le salon. Il avait repris son air de calme froideur, et ce fut avec une apparente tranquillité qu'il répondit à l'interrogatoire d'identité. Quand il eut décliné son nom, son âge, sa nationalité, le procureur demanda :

– Vous êtes veuf ?

Sans hésiter, Valdemar répondit :

– Non, monsieur le procureur. La séparation a été prononcée entre ma femme et moi, il y a quatre ans.

– Qui avait les torts ?

– Elle seule. Le tribunal l’a d’ailleurs reconnu dans son jugement, et m’a laissé notre unique enfant.

– Comment s’appelait-elle ?

Ici, Valdemar hésita un instant... Il dit enfin :

– Loïsa d’Argelles.

– Était-elle suédoise ?

– Non, française.

– L’avez-vous revue depuis ?

Un frémissement courut sur le visage de Valdemar.

– Oui, il y a deux jours... Elle venait me demander de l’argent, que je lui ai refusé. Alors, elle est partie en me menaçant de se venger.

Et, après une courte pause, il ajouta :

– Je crois qu’elle a commencé de le faire.

– Que voulez-vous dire ?

– Cette étrange accusation, dont je suis frappé, me révèle qu'une intrigue est formée contre moi, dans le dessein de me perdre, de me déshonorer. Or, qui donc y aurait intérêt, si ce n'est cette femme qui me hait ?

Le procureur eut un demi-sourire sarcastique :

– Évidemment, vous pourriez soutenir cette défense, à la rigueur... si M. de Faligny ne vous avait pas reconnu quand vous êtes sorti de chez sa sœur, votre crime accompli.

Valdemar tourna la tête vers Raymond, qui se tenait debout à quelques pas de là, les bras croisés, son regard sombre attaché sur le prévenu.

– Vous osez, monsieur, affirmer cela ?... ce mensonge ?

– Je fais plus que de l'affirmer !... je le jure sur la mémoire de ma sœur chérie, votre victime !

Et la main de Raymond s'étendait vers la porte entrouverte, par où venait un reflet de la lumière entourant la morte.

– C'est abominable ! dit sourdement

Valdemar.

À ce moment, le commissaire de police s'approcha de la table près de laquelle étaient assis les magistrats et y déposa le collier de topazes.

– Voilà le bijou qui se trouvait hier soir au cou de M^{me} Serdal, d'après l'affirmation de la servante. La fille du prévenu l'a découvert, caché dans son armoire, et, s'en étant parée, venait le montrer à son père au moment où j'allais emmener celui-ci.

– Ah ! ah ! dit le procureur, avec un accent de triomphe, comment allez-vous nous expliquer cela, docteur Norsten ?

– Je ne l'expliquerai point, parce que ce fait demeure pour moi incompréhensible... à moins que l'on admette ce que j'avançais tout à l'heure : une manœuvre destinée à me perdre.

– Et ceci ?

Le procureur présentait à Valdemar le mouchoir portant ses initiales. Après y avoir jeté un rapide coup d'œil, le prévenu déclara :

– Ceci m'appartient. Où l'a-t-on trouvé ?

– Près de la palissade qui sépare ce jardin de votre parc. Des indices nous ont assuré que vous êtes passé par là pour accomplir votre crime.

Par un violent effort de volonté, Norsten se raidit pour contenir son indignation.

– Voudriez-vous m'apprendre, monsieur le procureur, quelles raisons auraient poussé à cet acte épouvantable un homme comme moi, dont tout le passé est inattaquable, dont la fortune est très considérable ?

– Voilà ce que l'enquête nous révélera. Et tout d'abord, que s'est-il passé entre M^{me} Serdal et vous, hier matin, pour qu'elle laissât voir ensuite, au témoignage de son frère et de la servante, la plus pénible émotion, la plus grande nervosité ?

Valdemar tressaillit, et son cœur se serra... Pauvre Aurore !... pauvre chère Aurore ! Elle avait souffert à cause de lui... Et maintenant, ces hommes lui demandaient de dire ce qui s'était passé entre eux... Non, non, il ne leur révélerait pas ce secret d'amour, que la morte emporterait

avec elle dans sa tombe. Au reste, il importait peu qu'il se tût à ce sujet. Les magistrats n'en continueraient pas moins de croire à sa culpabilité, tant que Raymond soutiendrait cette étrange, cette incompréhensible accusation.

Il répondit donc simplement :

– J'avais appris à M^{me} Serdal mon prochain départ. Très souffrante, très nerveuse, elle s'est montrée péniblement impressionnée à l'idée de perdre le médecin qu'elle voulait bien honorer d'une entière confiance.

– Hum ! Il ne me paraît pas qu'il y eut lieu, de ce fait, à se mettre dans l'état que m'ont décrit M. de Faligny et la servante.

– De la part d'une malade, si. La moindre contrariété produit parfois, en ces conditions, des effets tout à fait disproportionnés avec la cause.

– Mademoiselle Piérousse ! appela le procureur.

Mion qui, de la chambre mortuaire, s'était glissée dans le salon, s'avança aussitôt.

– Veuillez répéter ce que vous nous avez dit

tout à l'heure, au sujet de l'impression que vous a produite le docteur Norsten, quand il sortit de chez votre maîtresse.

Mion jeta un noir coup d'œil vers le prévenu.

– J'ai trouvé, monsieur le procureur, qu'il avait un air très drôle ! une figure tout à fait à l'envers... des yeux qui semblaient ne rien voir... enfin, la mine de quelqu'un qui a fait un mauvais coup.

Valdemar se tourna vers elle en disant avec une ironie mêlée d'amertume :

– Vraiment, vous avez trouvé cela ?... Mais vous n'avez toujours eu qu'antipathie pour moi, je m'en suis aperçu, et, naturellement, vous interprétez les faits selon cette tournure de votre esprit. La vérité, c'est que, m'étant attaché à ma malade et voyant la peine que lui causait mon départ, j'étais moi-même fort ému...

Mion eut une sorte de ricanement.

– Oui, oui, vous aviez réussi à la rendre amoureuse de vous, pauvre chère madame ! Ah ! nous, nous avons bien vu votre jeu, allez !... Et

puis, vous avez sans doute voulu aller trop vite, hier... Ça ne lui a pas plu, et elle vous a prié de partir...

Cette fois, la colère emporta Valdemar. Les yeux étincelants, il s'écria d'un ton indigné :

– Alors, c'est sur de simples imaginations dues au cerveau d'une femme malveillante que l'on m'accuse d'un pareil forfait ?... Ah ! c'est trop fort, à la fin !

Le procureur dit sèchement :

– Les hypothèses du témoin ne sont que des accessoires venant renforcer le fond de l'accusation, qui s'appuie, ne l'oubliez pas, sur l'affirmation formelle du frère de la victime.

D'un mouvement violent, Valdemar se tourna vers Raymond.

– Ainsi, vous prétendez m'avoir vu ?... Où ?... Comment ?

Un éclair d'indignation méprisante jaillit des yeux sombres du jeune garçon.

– Vous voulez que je vous rafraîchisse la mémoire, vraiment bien prompte à oublier ?... Je

sortais de ma chambre cette nuit, attiré par un peu de bruit, quand je vous ai vu là...

Il étendait la main vers le seuil de la chambre mortuaire.

– ... Aussitôt, vous avez bondi sur moi, me renversant, m'étourdissant. Quand je revins à moi, vous aviez disparu... Et, courant à la chambre de ma sœur, je la trouvai morte... étranglée.

– Étranglée ! répéta sourdement Valdemar.

Raymond répéta avec violence :

– Oui, étranglée !... misérable !... misérable !

Ses poings se tendaient vers Norsten. Mais celui-ci ne recula pas, ne baissa pas les yeux sous le regard brûlant de douleur et de haine. Il affirma d'une voix nette, tranchante :

– Vous avez tort de maintenir votre affirmation, monsieur, car si vous êtes sincère, comme je veux l'espérer, il n'y a qu'une explication possible : c'est que vous avez été l'objet d'une hallucination qui, dans le meurtrier de M^{me} Serdal, vous a fait voir l'homme que vous

détestez.

– Une hallucination ? Allons donc ! Je vous ai vu bien distinctement dans la pleine lumière de la lune qui entrait par la porte-fenêtre ouverte... Et est-ce une hallucination aussi, le mouchoir à vos initiales, le collier de ma pauvre sœur trouvé chez vous ?

À ce moment, sur un signe du procureur, le greffier s'avança, tenant un foulard de soie rose.

– Connaissez-vous ceci ? demanda le magistrat en s'adressant au prévenu.

Valdemar eut un frémissement. L'hiver précédent, il avait acheté à Toulon un foulard semblable pour Elfrida... Est-ce que ?... mon Dieu, est-ce qu'« on » avait eu l'épouvantable audace de venir chercher jusque chez l'enfant une pièce à conviction de plus ?

Fallait-il dire la vérité ?... Oui, c'était préférable. Les gens du pays pouvaient avoir vu cet objet au cou d'Elfrida, lors de ses promenades... Il reprit donc, avec un calme apparent :

– Ma fille a un foulard comme celui-ci... Mais quel rapport avec l'accusation ?

D'une voix brève, sarcastique, et en tenant Norsten sous son regard inquisiteur, le magistrat riposta :

– Avez-vous donc oublié aussi que ce foulard vous a servi à étrangler M^{me} Serdal ?

Valdemar, cette fois, eut un mouvement de recul, un regard d'horreur vers le léger foulard rose que tenaient les gros doigts courts du greffier.

– À étrangler ?... Elle !... elle ! Ah ! ne répétez pas cette parole, monsieur ! cette horrible injure à un honnête homme !

– Elle vous sera cependant répétée plus d'une fois, car je vous mets en état d'arrestation, docteur Norsten, en vous inculpant d'assassinat contre la personne de M^{me} Serdal.

Valdemar eut un long tressaillement et, dans son regard, passa un éclair de révolte, mais presque aussitôt il reprit son sang-froid habituel et l'on discernait à peine un léger tremblement

dans la voix qui répliquait :

– Vous commettez là une affreuse erreur, monsieur le procureur. Mais je reconnais sans peine que le témoignage de M. de Faligny est accablant pour moi... Avant de quitter cette demeure, m'autorisez-vous à écrire un mot à mon domestique pour lui recommander ma fille et lui rappeler les soins dont il faut entourer sa santé délicate ?

– Soit. Après que j'en aurai pris connaissance, la lettre sera remise par M. le commissaire de police à l'intéressée... Ah ! encore un mot ! Vous avez dit tout à l'heure que votre femme est venue vous trouver il y a deux jours. Peut-être sera-t-il utile de la faire comparaître au cours du procès. Connaissez-vous le lieu de sa résidence ?

– Paris, très probablement. J'ai appris indirectement, il y a quelques mois, qu'elle jouait dans un théâtre – je ne sais lequel, par exemple – sous son nom de Loïsa d'Argelles que je lui avais imposé de reprendre au moment de notre séparation.

– Ah ! elle est actrice ?... Bien, nous la

trouverons... Brigadier, emmenez le prévenu dans la pièce à côté. Demandez à l'un des domestiques ce qu'il faut pour écrire, et, la lettre terminée, apportez-la-moi.

– Bien, monsieur le procureur.

Et le brigadier de gendarmerie, qui se tenait au seuil de la porte conduisant vers la salle à manger, s'avança vers Norsten. Celui-ci fit quelques pas... puis, se tournant vers Raymond, il dit avec un accent d'impressionnante sévérité :

– Votre témoignage va peut-être faire condamner un innocent, monsieur Raymond de Faligny. Réfléchissez-y... Et, si vous persistez dans une affirmation erronée – car je ne veux pas vous faire l'injure de la qualifier de mensongère – souvenez-vous que je pardonne au frère d'Aurore Serdal le nouveau martyre que je vais endurer, cette fois, par sa faute.

Dans les yeux superbes, les longs yeux d'Oriental si noirs dans le visage au teint blanc de marbre, apparaissait une douleur si profonde, une telle sincérité hautaine, que Raymond pâlit, frémit des pieds à la tête... Puis, aussitôt, ressaisi

par sa conviction, par sa souffrance, par la violence de son ressentiment, il s'écria ardemment :

– Et moi, je jure que c'est vous que j'ai vu là, venant de tuer ma sœur ! Je le jurerais devant la mort même, devant Celui qui nous jugera là-haut !

– En ce cas, je ne vois pas d'autre explication que celle-ci : ou vous êtes fou, ou je le suis.

Et, soudainement, son visage frémit, ses paupières s'abaissèrent, tremblantes, sur les yeux où passait un éclair d'horreur. Si quelqu'un, à ce moment, se fût trouvé près de lui, il l'aurait entendu murmurer :

– Ah ! il y en aurait une autre... si je n'étais pas sûr... tellement sûr...

Le procureur avait échangé avec le juge d'instruction un coup d'œil ironique. En suivant du regard le prévenu qui sortait du salon, il dit à mi-voix :

– Oui, oui, la folie... Il va essayer de cette corde-là... Mais quel habile homme, qu'en dites-

vous ?

– Un admirable comédien ! déclara le juge. On n'en viendrait pas à bout facilement s'il n'existait des preuves écrasantes, qui rendront sa défense difficile.

Vers trois heures, le commissaire de police, qu'accompagnait un gendarme, se présentait de nouveau à la Sarrasine. Il dit à Ole, qui vint ouvrir :

– Voici un mot que vous envoie votre maître, avec la permission de M. le procureur. Prenez-en connaissance ; après quoi, vous me remettrez toutes les clefs pour la perquisition que je dois faire.

Le domestique eut un haut-le-corps en regardant son interlocuteur avec stupéfaction.

– La perquisition ?

L'autre crut qu'en sa qualité d'étranger il ne comprenait pas le sens de ce mot. Aussi expliqua-t-il :

– Cela veut dire que je dois tout examiner dans cette demeure, fouiller tous les meubles, parce

que votre maître est accusé d'avoir assassiné M^{me} Serdal.

Ole eut un cri de protestation.

– Lui !... lui ! Ah ! ce n'est pas possible !...

Lui, mon maître !

– Les preuves sont convaincantes... Lisez sa lettre, puis vous m'accompagnerez pour me montrer toutes les pièces de ce logis.

Ole, dont les doigts tremblaient, déplia le feuillet et parcourut les quelques lignes tracées par Norsten :

« M^{me} Serdal a été assassinée cette nuit, et on m'accuse de cet atroce forfait, sur l'affirmation du frère de la morte. J'espère arriver à faire reconnaître mon innocence. Mais en attendant, je vais être emprisonné. Je confie donc à Katarina et à toi ma fille bien-aimée. Veillez sur elle, comme je vous l'ai enseigné. Tenez-la à l'abri de ce que pourrait tenter contre elle son indigne mère. J'ai tout lieu de croire que l'épreuve par laquelle je passe est due à quelque machination de cette

femme. Aussi prends toutes les précautions nécessaires pour préserver Elfrida. Puis, aussi, apprends-lui bien doucement – sans parler du crime – que j’ai des ennuis avec la police, à propos de ce collier volé à M^{me} Serdal, et qu’on me retient prisonnier. Dis-lui que M^{me} Serdal a été trouvée morte au matin de la maladie dont elle souffrait. Fais-lui espérer que je reviendrai bientôt... Enfin, agissez pour le mieux, Katarina et toi, afin que ma chère petite ne soit pas trop affectée, trop inquiète et que sa santé souffre le moins possible de cette émotion.

« Au revoir, mon bon Ole. Que Dieu nous assiste et t’aide à préserver Elfrida de tout ce qu’on pourrait tenter contre elle.

« Ton maître affectionné.

« Docteur NORSTEN. »

La physionomie d’Ole, d’abord contractée par l’émotion, avait repris peu à peu son expression calme, impassible, à mesure que le domestique avançait dans sa lecture. Quand il eut terminé, il

dit froidement :

– Je suis à votre disposition, monsieur...

À ce moment, d'une pièce voisine, surgit la petite Elfrida. Jetant un regard sur le commissaire, qu'elle reconnut aussitôt, l'enfant s'écria :

– Eh bien ! et papa ?... Il n'est pas encore revenu ?

– Non, mademoiselle Elfrida... Il est retenu par ces messieurs de la police...

Tout en parlant, Ole essayait de faire disparaître dans sa main la lettre de son maître.

– Pourquoi faire ?... Et qu'est-ce que tu as là, Ole ? Est-ce une lettre de papa ?

– Mais non, mademoiselle... C'est un mot d'explication que m'a apporté M. le commissaire...

– Si, je suis sûre que c'est de papa !

Et avant que Ole eût pu prévenir son mouvement, elle bondit avec une souplesse féline, saisit la main du serviteur qui, surpris,

laissa échapper le papier. Elfrida s'en empara et s'échappa hors du vestibule, dans l'intérieur du logis.

– Seigneur, la pauvre petite ! s'écria Ole.

Et il courut derrière elle, sans plus s'occuper du commissaire... Celui-ci dit au gendarme :

– Allez me chercher cet homme ; il me faut les clés. En attendant, je vais commencer l'examen de cette pièce-ci.

Ladite pièce était le cabinet de travail de Valdemar. Le mobilier en était fort simple et réduit au plus strict nécessaire. Les tiroirs de la table de chêne servant de bureau demeuraient ouverts, et rien de compromettant pour le docteur ne s'y révéla.

Le commissaire finissait la rapide constatation quand Ole reparut, pâle et soucieux. Il expliqua :

– L'enfant a lu le papier, elle a jeté un grand cri et est tombée sans connaissance. Maintenant, ma femme la soigne... Où faut-il vous conduire, monsieur ?

– Partout, vous dis-je.

– Même dans les pièces qui ne sont pas habitées ?

– Certainement.

Précédé par le domestique, le commissaire commença la visite du vieux manoir. Il put bientôt se convaincre que si le docteur Norsten avait adopté un ameublement presque austère et parfois inconfortable, ce n'était point que les beaux meubles d'autrefois, les tapisseries anciennes, les objets d'art de grand prix manquaient dans sa demeure. Mais ils étaient relégués dans les pièces inhabitées, où les jalousies baissées entretenaient une fraîche pénombre.

Au premier étage, dans la chambre du docteur, l'examen n'apporta aucune découverte. Dans le secrétaire se trouvait une somme de trente mille francs. Le commissaire demanda :

– Il est vraiment très riche, votre maître ?

Ole, qui conservait une physionomie froide et hostile, répondit laconiquement :

– Je le pense, monsieur.

– En ce cas, pourquoi vit-il si simplement ?

– Parce que cela lui convient sans doute.

Le commissaire eut un mouvement d'épaules en songeant : « Un original ou bien peut-être, plutôt, un homme ayant quelque passé louche à cacher. »

Dans la pièce voisine, il tomba en arrêt devant plusieurs malles dont les couvercles levés laissaient voir les casiers pleins de linge et de vêtements.

– Qu'est-ce que ceci ?... M. Norsten songeait-il à s'absenter ?

– Oui, M. le docteur avait décidé de quitter la Sarrasine.

– Quand vous a-t-il fait part de cette décision ?

– Avant-hier.

– Et quelle raison a-t-il donnée ?

Ole répondit sèchement :

– Mon maître n'avait pas à en donner à ses serviteurs.

Le commissaire lui jeta un regard méfiant. Il

pensait : « Peut-être cet homme est-il complice ?... Et voilà des préparatifs de voyage qui coïncident bien singulièrement avec le crime ! Sans doute, s'il n'avait pas été reconnu par le frère de la victime, le docteur aurait filé ce matin avec sa fille et ses serviteurs, et se serait mis en sûreté à l'étranger... »

En quittant cette pièce, après un minutieux examen des malles, le magistrat avisa une porte devant laquelle Ole passait sans s'arrêter.

– Et ici ?

Baissant la voix, le domestique répondit :

– C'est la chambre de M^{lle} Elfrida.

– Eh bien ! il faut que je la voie, comme les autres.

Une lueur de révolte passa dans les yeux clairs du Suédois.

– Ah ! par exemple, non !... Surtout après la secousse que la pauvre petite vient d'avoir !

– Je le dois cependant... Faites-la passer dans une autre pièce ; j'attendrai ici pour que ma présence ne la bouleverse pas davantage.

Au ton de son interlocuteur, Ole comprit qu'il n'y avait qu'à obéir. Il entra dans la chambre où sa femme venait de faire revenir à elle la petite fille. Toute blême, les yeux profondément cernés, Elfrida était étendue sur son petit lit drapé de cretonne blanche à fleurettes bleues. Elle tourna vers Ole un regard de détresse douloureuse et bégaya :

– Ce n'est pas vrai, dis ?... ce n'est pas vrai qu'ils vont le mettre en prison ?

– Mais non, chère petite demoiselle !... Il y a là un malentendu... une erreur de la justice. Dans quelques jours, ce sera reconnu.

Ole s'approchait du lit, posait sa main calleuse sur les cheveux soyeux.

– Il faut être raisonnable, bien patiente pour ne pas vous rendre malade. C'est cela qui ferait de la peine à M. le docteur, quand il reviendra !... Katarina, je vais porter Mademoiselle dans une autre chambre, parce que ce monsieur a affaire ici.

Elfrida se souleva légèrement, les yeux

brillants de colère.

– Ici ?... Pourquoi ?

– Eh ! ces gens de la justice ne nous donnent pas d'explication, mademoiselle ! Ils ont leurs idées... et pour le moment, il faut obéir.

Elfrida se tut, en fermant les paupières, et se laissa emporter dans les bras du fidèle Ole... Un instant après, le commissaire commençait la perquisition dans la petite chambre bien simple, où on ne voyait comme objet de prix qu'un superbe crucifix d'argent d'un travail évidemment ancien. Le résultat, là encore, fut infructueux... et même dans le reste du manoir. Mais il était bien difficile de tout voir, dans cette antique demeure où de sombres petits couloirs, des escaliers dérobés conduisaient à de petites chambres aux fenêtres grillées, à des cabinets obscurs remplis d'objets hétéroclites sur lesquels s'amassait la poussière des siècles.

La visite des caves n'amena de même aucune découverte. Elles avaient été aménagées dans une partie des souterrains qui s'étendaient sous le manoir et qui dataient, comme celui-ci, de la

domination sarrasine. Leur examen fut vite fait, car elles ne contenaient à peu près rien... Quant au reste des souterrains, Ole déclara que si M. le commissaire l'exigeait, il l'y accompagnerait, mais que n'y ayant jamais mis les pieds, il craignait fort de s'égarer dans leurs ramifications assez compliquées, d'après ce que lui en avait dit son maître.

– Il les a donc visités, lui ? demanda le commissaire.

– Il a essayé ; mais craignant aussi de se perdre, il y a renoncé.

Le commissaire jeta un regard perplexe vers l'obscur et mystérieuse profondeur qui s'étendait sous les voûtes abaissées que supportaient de massifs piliers taillés à même la roche rouge sur laquelle était bâtie la Sarrasine. Il n'avait aucune raison d'accorder créance aux dires du domestique... Mais, d'autre part, il était peut-être inutile de pousser plus loin ses recherches. Les preuves contre l'accusé apparaissaient assez accablantes sans qu'il fût besoin d'en chercher aussi obstinément d'autres ;

au risque de se perdre en quelque dédale souterrain, ou de tomber en quelque oubliette que se garderait probablement bien de lui signaler cet homme, au cas où il en connaîtrait l'existence.

Aussi remonta-t-il au jour et quitta-t-il la Sarrasine avec son compagnon, emportant quelques papiers qui avaient trait à la fortune de l'accusé. À Ole, il avait déclaré :

– Ne quittez pas cette demeure avant d'en avoir reçu l'autorisation, afin de vous tenir à la disposition de la justice, qui peut avoir besoin de vous interroger.

À quoi le domestique avait répondu :

– Nous n'avons aucun désir de la quitter. Et où irions-nous ?... Du reste, j'espère bien qu'on nous rendra vite notre maître et que tout cela ne sera qu'un mauvais rêve.

Debout, au seuil de la porte, Ole regardait s'éloigner les deux hommes. Quand ils eurent disparu, il tourna les talons et monta, sans hâte, jusqu'au premier étage... Katarina sortait de la chambre où se trouvait la petite fille. Elle

bégaya :

– Ole, est-ce que c'est possible ?... Est-ce que vraiment ils ont osé... accuser notre maître ?

Ole la saisit à l'épaule et l'entraîna dans une embrasure de la porte. Là, il dit à mi-voix :

– Oui, c'est vrai... Et il nous faut agir sans tarder, pour sauver l'enfant. Car ce malheur qui arrive tout de suite après la visite de cette misérable, c'est « elle » qui en est cause. Le maître le dit, du reste... Et il me fait comprendre qu'il faut cacher sa fille pour qu'« elle » ne puisse s'en emparer, comme elle en a peut-être le projet.

Katarina gronda :

– Qu'elle y vienne !... qu'elle ose !

Ole poursuivit :

– Il faut donc faire ce que nous a ordonné M. le docteur, au cas où l'enfant serait menacée. Prépare tout... et prépare-la, elle aussi, à supporter cet ennui. Comment va-t-elle ?

– Pas bien, pauvre mignonne ! Elle tremble, elle pleure tout bas...

– Eh bien ! dis-lui que, dès qu'elle sera en sûreté, je ferai tout mon possible pour sauver le maître, au cas où ces gens-là continueraient à l'accuser... Oui, oui, je ne laisserai pas condamner mon maître innocent !

Les yeux pâles s'animaient de résolution farouche. Puis, presque aussitôt, ils reprurent leur froideur habituelle. Ole demanda :

– César doit-il venir demain ?

– Oui, il m'a promis du poisson.

– Bien. Je le mettrai dans le secret, comme me l'a recommandé M. le docteur. Ah ! il va être furieux, aussi, celui-là !

– Mais enfin, Ole, qu'est-ce qu'ils ont à accuser notre maître de cette mort ?... Quelles preuves possèdent-ils ?

– Eh bien ! le collier trouvé chez M^{lle} Elfrida... Ça, c'est un coup de la coquine !... Et puis, dans sa lettre, M. le docteur dit qu'on l'accuse sur l'affirmation du frère de M^{me} Serdal.

Katarina eut une exclamation de colère.

– Ah ! le maudit petit serpent ! Il ne lui

suffisait pas d'avoir failli faire tuer notre enfant, l'autre jour !... Maintenant, il voudrait la tête du père ! C'est horrible, cela !... horrible !

Un éclair de fureur passa dans le regard de son mari.

– Oui ! dit-il sourdement. Aussi, qu'il prenne garde à lui !... Si jamais je puis lui faire expier cela, je n'y manquerai pas !

Les obsèques de M^{me} Serdal eurent lieu trois jours plus tard. Toute la population des alentours y assista, à la fois par curiosité et par sympathie pour la défunte, pour ce jeune M. Raymond que l'on disait très profondément frappé par l'événement tragique.

Il conduisait le deuil, entre deux cousins, l'un résidant à Marseille, l'autre propriétaire aux environs de Draguignan. Sa physionomie tendue, son teint pâli, le cerne sous les yeux sombres, témoignaient de la douloureuse émotion qu'il contenait sous ces regards étrangers. Au retour, il présida le repas offert à ses parents, à quelques amis venus d'un peu loin. Son précepteur, l'abbé Vidal, qui se trouvait absent au moment du drame, était accouru bientôt, et, aujourd'hui, l'aidait dans son pénible devoir d'hospitalité.

Après le repas, sur la terrasse où ces messieurs

fumaient en faisant les cent pas, M. de Sarilhe, le propriétaire, dit au prêtre qu'il avait pris à part :

– J'espère, monsieur l'abbé, que vous allez décider Raymond à quitter cette triste maison au plus tôt ? Il prétend y demeurer encore six mois, un an, peut-être plus. Ce serait folie ! Tout, ici, lui rappellerait sans cesse l'affreuse tragédie.

L'abbé Vidal, un petit homme maigre qui cachait sous des dehors vifs et des allures un peu brusques le caractère le plus pondéré, le plus réfléchi qui fût, secoua sa tête coiffée d'épais cheveux gris.

– Je ferai mon possible, car je suis tout à fait de cet avis. Mais vous connaissez comme moi le caractère volontaire de mon élève... un vrai Faligny, avec quelques-uns des défauts, et, heureusement, les meilleures qualités de la race. À mon égard, il est plein d'attentions, affectueux même, à sa manière peu démonstrative ; mais dès qu'il a pris une décision quelconque, il est rare que mes objurgations arrivent à la lui faire abandonner... Peut-être, si vous devenez son tuteur, pourrez-vous essayer d'imposer votre

autorité ?

M. de Sarilhe fit observer, en passant la main sur la longue barbe brune qui ornait son visage large, bienveillant et satisfait d'homme bien portant :

– Mon cher abbé, je n'ai aucune raison pour refuser cette tutelle, car Raymond est un charmant garçon, et son père a été l'un de mes meilleurs camarades. Mais je me doute bien que je n'aurai aucune autorité sur lui... Vous seul et la pauvre chère morte possédiez quelque influence capable d'agir sur cette nature, très volontaire, comme vous le dites... Peut-être, les premiers moments de chagrin passés, arriverez-vous à lui faire entendre la voix de la raison ?

– Peut-être... Mais je doute, en tout cas, qu'il veuille s'éloigner d'ici avant que l'assassin passe en jugement.

– Rien de nouveau, au sujet de ce misérable ?

– Rien. Devant le juge d'instruction, il nie, imperturbablement. D'après lui, Raymond aurait été victime d'une hallucination... Quant aux

pièces à conviction, elles auraient été habilement déposées, pour le compromettre, par sa femme, qui l'avait menacé d'une vengeance. En un mot, il ne trouve aucune défense sérieuse.

– La condamnation apparaît certaine, s'il n'a rien de mieux pour se justifier. Quel monstre !... Une créature délicieuse comme cette pauvre Aurore !... Et cela, pour la voler, comme le plus vulgaire criminel !

– Oui, nous avons acquis la certitude qu'elle venait de recevoir récemment une somme de vingt mille francs, qui n'a pas été retrouvée dans le bureau où elle rangeait toujours son argent, sans prendre la peine de le fermer à clef, puisqu'elle ne quittait guère sa chambre, et que sa confiance en ses domestiques était absolue... D'autre part, ce Norsten se dit riche, et l'on a trouvé chez lui une trentaine de mille francs...

– Eh bien ! l'argent d'Aurore figurait peut-être dans cette somme ?... On pourra le savoir, si le numéro des billets a été noté par celui dont elle les a reçus.

– Oui... mais comme cette utile précaution est

rarement prise, il nous faut peu compter sur ce supplément de preuves.

– L'affirmation de Raymond suffirait déjà à le faire condamner... Mon jeune cousin est connu dans tout le pays comme un garçon sérieux, réfléchi, doué d'un discernement au-dessus de son âge, et d'une parfaite, d'une intransigeante loyauté. Nul doute que sa déposition ait une grande influence sur l'esprit des juges.

– Incontestablement... Et cet homme l'a aussitôt compris, d'après ce que m'en a dit Raymond. Il a essayé de troubler celui-ci par la crainte d'une erreur, si angoissante pour toute âme loyale... Mais Raymond est trop sûr de ce qu'il a vu pour que le doute puisse exister en lui.

– Ce Norsten est fort mal vu dans la contrée, m'a-t-on dit ?

– En effet... Les paysans, les pêcheurs, l'accusaient quelque peu de sorcellerie. Aussi imaginez leur fureur depuis le crime ! Les gendarmes ont dû le protéger contre eux, quand ils l'ont amené ici... Et son domestique, voulant aller aux provisions, a dû rebrousser chemin,

blessé par les pierres qu'on lui lançait.

– Ah ! c'est qu'ils sont aimés, les Faligny, et il ne fait pas bon toucher à l'un d'eux !

Pendant quelques instants, les deux hommes restèrent silencieux... M. de Sarilhe, son cigare entre les lèvres, considérait les flots étincelants, un peu houleux, sur lesquels dansait une barque de pêche. Celle-ci était assez proche pour qu'on pût distinguer son unique occupant, un jeune homme au rude visage hâlé, aux cheveux noirs broussailleux.

L'abbé Vidal étendit la main dans cette direction en disant :

– Tenez, voilà le seul être qui ait de la sympathie pour le docteur Norsten.

– Qui est-ce ?... un pêcheur ?

– Oui, un pêcheur, César Bartel... Le docteur l'a guéri, paraît-il, d'une maladie noire. Depuis ce moment, il ne permet plus qu'on parle mal de lui en sa présence... C'est un garçon de caractère sombre, renfermé, vivant solitaire dans une petite cahute sur la côte. Pendant quelques années, il a

habité en Algérie, et certaines gens prétendent que, de cette partie de son existence, il a rapporté le remords de quelque crime... En tout cas, il s'est toujours montré ici absolument irréprochable.

– Que dit-il de l'accusation dont on charge Norsten ?

– Il affirme énergiquement que c'est une erreur, une monstruosité... Hier, il a failli en venir aux mains avec un autre pêcheur, à ce propos. Le curé, qui passait par là, a pu heureusement les séparer. Mais César se trouvait, paraît-il, dans un état d'exaspération d'autant plus terrible qu'elle était concentrée, à sa manière... Je crains fort qu'il ait maintes fois l'occasion de se disputer, car il est très probablement par ici le seul qui croie à l'innocence de cet homme.

– Il faut, en effet, avoir la partialité chevillée au corps pour nier pareille évidence...

À cet instant, Raymond, sortant du salon, s'avança vers les deux causeurs. Depuis le matin, il avait pris sur lui pour contenir son émotion ; mais en ce moment, elle apparaissait dans le regard las, douloureux, dans le frémissement du

visage pâli.

M. de Sarilhe dit affectueusement :

– Mon cher Raymond, il faut que vous veniez passer quelques jours aux Arcs. Ma femme le désire comme moi, et elle vous le répétera tout à l’heure...

Raymond répliqua vivement :

– Non, pas maintenant !... Plus tard, peut-être... Mais, maintenant, je veux rester ici.

– Nous disions précisément, tout à l’heure, l’abbé et moi, combien cette résolution était déraisonnable. Vous allez vous trouver dans ce logis en continuel contact avec le douloureux souvenir.

– Eh bien ! c’est ce que je désire ! dit ardemment le jeune garçon. Je veux penser constamment à ma pauvre Aurore et non pas chercher à l’oublier, tout au moins quelque peu, en m’éloignant des lieux où s’accomplit l’horrible crime. Puis, d’ici, je vois la demeure du misérable...

Son regard, soudainement farouche et sombre,

se levait vers la Sarrasine dont les murs roux se dressaient dans la lumière, en haut de la falaise rougeâtre.

– Son aïeul, Luc d’Anfrannes, fut un voleur et très probablement un criminel. Lui, marche sur ses traces... Mais au moins, cette fois, justice sera faite !

Trois jours plus tard, le gendarme qui allait porter à Ole et à Katarina Jonsig une convocation à paraître devant le juge d’instruction, eut la surprise de trouver portes closes. En vain frappa-t-il, appela-t-il... Personne ne parut.

Le commissaire de police, prévenu, vint avec un serrurier. Il put constater que les deux serviteurs et la petite fille avaient disparu, emportant une partie de leurs vêtements et la somme renfermée dans le secrétaire.

Cependant, personne ne les avait vus dans le pays. De quelle façon avaient-ils pu s’enfuir ? La voiture était dans la remise, le cheval à l’écurie, devant une mangeoire où sa nourriture semblait avoir été renouvelée récemment. L’enquête permit d’établir qu’aucun voyageur répondant au

signalement des Suédois et de l'enfant n'avait été remarqué aux différentes gares de la région... Restait la voie de la mer. De la Sarrasine même, il n'y avait aucune possibilité de s'embarquer. Mais, à la nuit, il était facile de gagner une des petites criques assez nombreuses le long de la côte... En ce cas, il fallait une complicité parmi les pêcheurs, car le docteur Norsten ne possédait pas de bateau. Les soupçons se portèrent naturellement aussitôt sur César Bartel, qui avait plus d'une fois promené dans sa barque le maître de la Sarrasine et la petite Elfrida. À la faveur de la nuit, il pouvait fort bien avoir conduit les fugitifs jusqu'à la côte italienne. Interrogé, il nia avec tranquillité, sans se laisser intimider. Il n'existait aucune preuve contre lui, personne ne pouvant affirmer l'avoir vu... Mais, pour la plupart des gens, les présomptions se transformèrent en certitudes, et César, dès lors, se vit l'objet d'une hostilité qui parut le laisser fort indifférent.

Une nouvelle perquisition dans le manoir n'amena la découverte d'aucun indice susceptible de mettre sur la trace des fugitifs. Cette fois, les

souterrains furent visités. Mais, sous leurs voûtes basses, on ne trouva que la solitude et le silence.

Valdemar, quand le juge d'instruction lui apprit le départ de sa fille et de ses serviteurs, ne témoigna d'aucune surprise et dit avec calme :

– Ils auront compris qu'un danger menaçait l'enfant, de la part de la mère, et jugé prudent de l'en préserver en quittant sans bruit le pays... C'est, d'ailleurs, ce que j'avais l'intention de faire moi-même, comme le prouvent les préparatifs de départ constatés à la Sarrasine.

– Malheureusement pour vous, ces préparatifs peuvent aussi prouver autre chose : la pensée de fuir, aussitôt votre crime accompli... Car, enfin, entourée de son père et de serviteurs dévoués, votre fille, me paraît-il, ne pouvait guère avoir à redouter les entreprises de sa mère ?

– C'est que vous ignorez, monsieur le juge d'instruction, l'adresse, la subtilité de cette femme, la fertilité de son imagination servie par la plus complète absence de scrupules.

« Mais, moi, qui connais tout cela par

expérience, je sais qu'on ne peut prendre trop de précautions pour déjouer ses intrigues. Voilà pourquoi j'approuve entièrement l'initiative de mes fidèles serviteurs.

– Fort bien... mais la justice pourra peut-être voir dans cette fuite un aveu de culpabilité.

Norsten eut un léger mouvement d'épaules en répliquant avec amertume :

– Je ne puis empêcher ni la justice, ni l'opinion public de s'enfoncer dans l'erreur, au sujet de ce crime.

– Sans doute savez-vous où vos domestiques se sont rendus avec l'enfant ?

– Je l'ignore, monsieur le juge d'instruction. Mais je ne m'en inquiète pas, sachant qu'ils feront tout au monde pour préserver ma fille.

– Peu importe alors qu'ils aient emporté la somme renfermée dans votre secrétaire ?

– Ils ont bien fait, car ils en ont besoin pour faire vivre ma fille.

– Avec l'argent du crime ?

Norsten sursauta en attachant sur le magistrat un regard indigné.

– L'argent du crime... Que signifie ?

– Oui, les vingt mille francs qui ont disparu du bureau de M^{me} Serdal.

Par un violent effort de volonté, Valdemar parvint à dominer la colère qui bouillonnait en lui.

– Ah ! l'on m'accuse aussi de vol ?... J'ai cependant eu déjà l'honneur de vous dire que ma fortune se montait à quatre millions. Je ne vois donc pas trop comment, en une telle occurrence, un homme aurait eu intérêt à risquer sa liberté, sa vie, pour une somme de vingt mille francs.

– L'enquête nous apprendra si vos dires sont exacts au sujet de votre fortune... Mais du moment où il sera prouvé que vous êtes bien l'assassin de M^{me} Serdal, il apparaîtra difficile de ne pas admettre que vous êtes également l'auteur de cette disparition... Il se peut, d'ailleurs, que vous ayez pris cette somme dans le seul dessein de faire croire au crime banal ayant le vol pour

unique mobile...

– Mais certainement, monsieur le juge. On peut même imaginer bien autre chose, si l'on se lance dans le champ des hypothèses.

L'accusé avait parlé sur un ton de calme ironie qui déplut au juge, homme assez vaniteux. Celui-ci, déjà, se sentait dépité devant un sang-froid que rien ne démontait. Toutes les subtilités, toutes les ruses échouaient devant la présence d'esprit de Norsten, et sa tranquille sincérité, que le magistrat qualifiait d'habileté cynique... Mais, fort heureusement, pensait-il, toute cette habileté-là ne servirait à rien au criminel, contre lequel existait cette preuve accablante : le témoignage de Raymond de Faligny, renforcé par les trois pièces à conviction...

Valdemar, lui aussi, devait se dire que sa cause était perdue à l'avance. Sans doute y songeait-il, quand, rentré dans sa cellule après l'interrogatoire, il demeurerait étendu sur son lit, le visage tendu, les yeux pleins de pensées ardentes et douloureuses.

Quant à Raymond, il avait appris avec

indifférence la disparition d'Elfrida et des deux serviteurs. Il n'éprouvait d'antipathie pour l'enfant que parce qu'elle était la descendante de Luc d'Anfrannes, et ne lui en voulait pas pour le crime de son père. Mais il ressentit quelque satisfaction à l'idée que la Sarrasine était débarrassée des usurpateurs, et pensa :

« Qu'il demeure loin d'ici, ce rejeton d'odieux criminels !... et que je ne le revoie jamais ! »

L'instruction de l'affaire Norsten continua, sans révélations nouvelles, pendant les mois qui suivirent.

Une enquête, faite en Suède, avait permis de constater la véracité des dires de l'accusé, au sujet de sa fortune. En outre, à Stockholm, où il avait généralement vécu avant son mariage, et quelques années après, aux alentours de la propriété d'Ebsal, où il passait l'été, à l'Université où il avait fait ses études de médecine, on le tenait pour le plus parfait honnête homme du monde, et l'accusation dont il était l'objet ne rencontrait que des incrédules.

Onze ans auparavant, il avait épousé, pendant un séjour en France, une orpheline d'excellente famille, Loïsa d'Argelles, fort jolie, sans fortune, et dont il paraissait fort épris... Pendant quelque temps, M^{me} Norsten eut l'apparence d'une jeune

femme sérieuse, de mise élégante mais correcte. Puis, bientôt, on la vit davantage dans le monde, et ses toilettes prirent une note d'excentricité, ses manières devinrent plus libres. Elle avait de nombreux flirts et l'on commença de jaser à son sujet – non sans motifs, d'ailleurs.

Valdemar, très occupé de ses travaux scientifiques – il étudiait particulièrement les phénomènes psychiques – accompagnait rarement sa femme dans les réunions, dans les fêtes où de plus en plus elle passait ses journées... Quand ses yeux commencèrent-ils de s'ouvrir ? On l'ignorait, car il n'en fit confidence à personne. Mais un jour d'hiver, après un entretien orageux dont les domestiques entendirent quelques échos, il emmena la jeune femme dans son domaine d'Ebsal. Auparavant, il avait payé de nombreuses dettes contractées par elle pour sa toilette et ses réceptions.

L'année suivante, on les revit à Stockholm. Loïsa paraissait assagie, s'occupait de sa petite fille qu'elle délaissait auparavant... Mais, bientôt, des gens bien informés chuchotèrent que tout cela

n'était qu'apparence, et que M^{me} Norsten, avec la plus hypocrite habileté, répondait par de nouvelles et plus graves trahisons au pardon que son mari lui avait accordé.

Un été, à Ebsal, où le docteur passait les vacances avec sa femme et sa fille, Valdemar dut découvrir des preuves de cette criminelle conduite, car on le vit sombre, taciturne, n'adressant plus la parole à Loïsa, qui, elle, prenait des airs de défi, d'indifférence dédaigneuse... Puis, une nuit, le docteur fut saisi d'un mal subit. Au matin, il était mieux, grâce aux soins donnés par Ole, son domestique, d'après ses indications. Dans l'après-midi de ce même jour, Loïsa quittait Ebsal comme une coupable, dirent les domestiques, car elle n'emportait rien que les vêtements dont elle était couverte, et sa mine défaite témoignait d'un profond bouleversement.

Peu de temps après, des personnes de sa connaissance la virent à Paris en compagnie d'un cousin de son mari, Frund Erlich. Celui-ci avait une propriété proche d'Ebsal. Il y revint à la fin

de l'été pour régler quelques affaires, dit-il à ses serviteurs. Et, s'étant absenté un soir, on ne le revit jamais.

À l'automne, Valdemar regagna Stockholm avec sa petite fille et demanda la séparation d'avec sa femme. Il gardait une physionomie impénétrable, ne parlant jamais de Loïsa, ayant banni de chez lui tout ce qui avait appartenu à la coupable... Son existence devint très simple, presque austère. D'ailleurs, sa fortune, peu considérable, avait été fort obérée par les dépenses de Loïsa. Mais l'héritage de son oncle ne changea rien à sa manière de vivre, en dehors de quelques voyages presque tous ayant la science pour but.

Puis au début de la guerre franco-allemande, il gagna Paris et s'engagea pour défendre la France, patrie de sa mère. Après la conclusion de la paix il vécut quelque temps en Angleterre, puis à Paris, et vint ensuite s'installer à la Sarrasine.

Tels furent les détails recueillis par l'enquête au nom de la justice française. Ils étaient absolument favorables à l'accusé, mais, par

contre, montraient M^{me} Norsten sous un jour peu honorable.

La jeune femme, que l'on avait facilement retrouvée à Paris, avait été convoquée par le juge d'instruction. Elle déclara sans détour qu'elle était, en effet, venue à la Sarrasine pour voir sa fille « dont l'éloignement lui était si douloureux ». En même temps, elle avait demandé quelques subsides au docteur Norsten pour lui permettre de traverser une passe difficile. Mais elle nia catégoriquement avoir prononcé le moindre mot de menace.

Elle reconnut, d'ailleurs, avoir eu « quelques torts » à l'égard de son mari, fit l'éloge de son caractère ferme, de sa bonté, « que malheureusement gâtait quelque peu une froideur extrême, sous laquelle, parfois, couvaient des fureurs brèves, mais terribles ». En outre, d'après elle, Norsten était une nature renfermée, un peu mystérieuse, dont il paraissait difficile d'avoir la clef... Toutefois, elle ne l'aurait jamais imaginé capable de commettre un tel crime, et elle refuserait énergiquement de le croire, si

M. de Faligny n'avait reconnu catégoriquement l'assassin.

Cette déposition d'apparence modérée, où Loïsa ne laissait paraître aucun ressentiment, était plus défavorable pour Norsten qu'un réquisitoire haineux... Comme la jeune femme allait se retirer, le juge demanda :

– Un mot encore... Savez-vous ce qu'est devenu le cousin de M. Norsten, ce Frund Erlich, dont on n'a plus de nouvelles depuis quatre ans ?

La physionomie de la jeune femme prit une expression attristée.

– Hélas ! non... Je l'avais rencontré à Paris, peu après que j'eus quitté la Suède à la suite de mes démêlés avec mon mari. Puis il partit pour traiter quelques affaires dans la propriété qu'il possédait près de celle du docteur Norsten... et depuis, ni moi ni personne n'avons plus entendu parler de lui.

– Quelle sorte d'homme était-ce ?

– Un homme fort intelligent, aimable, très serviable... Je sais qu'on a incriminé notre

sympathie mutuelle, qu'on a voulu y voir autre chose qu'une simple amitié. Il est impossible, malheureusement, de faire taire la calomnie... mais j'ai pour moi ma conscience qui ne me reproche rien.

– Quels rapports le docteur avait-il avec son cousin ?

– Ils se voyaient peu, car mon mari avait pour Frund une très vive antipathie.

– Ah !... Pourquoi cela ?

– Il lui reprochait son existence un peu dissipée, ses goûts de bohème... Quand ils se rencontraient, c'est à peine si, malgré les avances de Frund, mon mari lui adressait la parole.

– Et à la suite de cette disparition, personne n'a pensé que le docteur Norsten pût en être l'auteur ?

Loïsa ouvrit de grands yeux stupéfaits.

– Lui ?... Et pourquoi ?

– Mais pour se venger de son cousin, s'il croyait aux bruits dont vous parliez tout à l'heure.

– Ah ! par exemple, je n'avais jamais pensé à cela !... Non, réellement, il me semble que Valdemar aurait été incapable... Il est vrai qu'on l'accuse bien maintenant d'une chose pire encore... et il y a des preuves, cette fois...

– Ce M. Erlich était-il riche ? marié ?

– Il était veuf, avec une petite fille, et avait perdu à peu près toute sa fortune, soit au jeu, soit dans de mauvais placements.

– Qu'est devenue l'enfant ?

– Elle vivait chez une tante, qui, paraît-il, la rendait fort malheureuse. Et, tout récemment, j'ai appris qu'elle était morte, noyée.

En faisant comparaître le lendemain le docteur Norsten, le juge lui adressa cette question à brûle-pourpoint :

– Savez-vous ce qu'est devenu votre cousin, Frund Erlich ?

Valdemar eut un tressaillement ; mais sa physionomie ne perdit pas son calme, tandis qu'il répondait :

– Je l'ignore, comme tout le monde, je crois.

– Cependant, cet homme qui vit dans une propriété voisine de la vôtre et qui disparaît mystérieusement... Il a dû se trouver des gens pour penser que, peut-être, quelqu'un s'était cru des motifs de vengeance à son égard ?

Valdemar, en regardant en face le magistrat, répliqua d'une voix ferme :

– J'entends ce que vous voulez dire, monsieur le juge... Mais je ne suis pas de ceux qui se vengent dans des guets-apens. Ce qu'est devenu Frund, Dieu seul le sait. Quant à moi, je ne puis rien vous apprendre à son sujet, sinon qu'il avait l'âme d'un aventurier sans foi ni loi, et qu'il fit mourir de douleur la femme charmante dont il était l'époux. Je n'ai connu chez lui qu'un seul bon sentiment : son amour paternel. Encore se trouvait-il incapable de l'arrêter sur la pente du mal, que descendait à grands pas cette nature dévoyée.

Le juge fit observer :

– Vous ne manquez pas d'animosité contre lui.

– Non, je dis avec sincérité ce que tout autre

personne ayant bien connu Frund vous apprendrait... Mais il est certain que je n'ai jamais pu avoir d'affection pour mon cousin, et que lui m'a toujours secrètement détesté.

– Les circonstances n'ont-elles pas augmenté cette antipathie mutuelle, au point d'amener un conflit entre vous ?

Les paupières de Valdemar battirent légèrement... Mais la voix restait calme, mesurée, en répondant :

– Si nous avons eu un différend d'ordre intime, je l'ai réglé par le départ de ma femme, car je ne voulais pas de scandale, à cause de ma fille. Pour ce motif, je n'ai jamais eu l'intention de m'en prendre directement à Frund, quelque misérable qu'il fût.

Quelques jours après cet interrogatoire, le facteur apporta une lettre à César Bartel... Le jeune pêcheur la tourna entre ses mains, regarda le timbre sur lequel se détachait le mot à Draguignan, puis déchira lentement l'enveloppe. Il en sortit une feuille de papier quadrillé, qui portait cette inscription :

Pour remettre à Ole.

César eut une sorte de sourire, qui adoucit un instant sa physionomie rude, songeuse, un peu sombre. Puis il enfouit la feuille dans une de ses poches, sans même avoir eu la tentation de prendre connaissance du message envoyé par le docteur Norsten à son serviteur.

Le procès Norsten fut jugé à la première session des assises qui suivit la rentrée des vacances. Comme le crime avait eu un certain retentissement, la petite ville, à cette occasion, reçut d'assez nombreux hôtes. Parmi eux se trouvaient des amis de Valdemar, venus pour déposer en sa faveur, et entre autres, un banquier parisien, M. Charlier, fort honorablement connu et immensément riche.

Quand l'accusé parut dans la salle des assises, il y eut un vif mouvement de curiosité parmi la foule entassée là. Sa distinction, la beauté un peu étrange de sa physionomie, le sang-froid, la calme fierté qui ne l'abandonna pas pendant toute l'audience, firent une grande impression... Eh quoi ! c'était là ce criminel odieux ? À beaucoup il parut sympathique et les femmes surtout le jugèrent fort intéressant. Volontiers, elles

s'associèrent au plaidoyer chaleureux que fit M. Charlier en faveur de son ami, et, comme lui, conclurent en leur for intérieur :

« Un tel homme, pour qui le devoir fut toujours le mobile essentiel de ses actes, est incapable d'avoir commis l'abominable forfait dont on l'accuse. »

Telle fut, également, l'opinion émise par les autres amis de Norsten. D'un regard, Valdemar les en remercia... Mais celui qu'il échangea avec le banquier fut plus long et chargé d'éloquente signification.

Après la déposition de Piérousse, insignifiante, vint celle de Mion. La femme de charge raconta comment, réveillée par l'appel de son jeune maître, elle était accourue et avait vu M^{me} Serdal, morte, étranglée, ayant encore autour du cou le foulard qui, par la suite, avait été reconnu comme ayant appartenu à la fille de l'accusé... Et sur une question du président, elle dit à nouveau l'impression fâcheuse que lui avait faite le docteur Norsten quand, la veille du crime, il était sorti de la chambre de M^{me} Serdal.

L'avocat de Valdemar, M^e Berfils, du barreau de Paris, intervint à cet instant :

– Je vous ferai remarquer, monsieur le président, qu'il existe dans la famille de Faligny une vieille rancune contre le docteur Norsten, descendant d'un certain Luc d'Anfrannes que les Faligny accusent de leur avoir soustrait, par des manœuvres frauduleuses, leur domaine patrimonial de la Sarrasine. Les serviteurs eux-mêmes ont pris fait et cause pour leurs maîtres, et, tout particulièrement, M^{lle} Mion Piérousse a témoigné en plusieurs occasions, dès avant le crime, d'une animosité particulière à l'égard du docteur Norsten. Que cela soit dit pour que les appréciations du témoin au sujet de l'accusé ne prennent pas plus d'importance que n'en doivent avoir de simples hypothèses basées sur des sentiments d'antipathie.

– Nous en prenons acte, maître, dit le président.

– Je voudrais aussi demander au témoin si, jamais, il a entendu M^{me} Serdal prononcer quelque parole donnant à supposer que le docteur

Norsten cherchait à la courtiser ?

– Non, jamais, déclara Mion.

– Et, pas davantage, elle n’a laissé entendre, après son dernier entretien avec lui, qu’elle eût quelque sujet de plainte à son égard ?

– Non... mais elle avait un air si bouleversé... elle semblait si abattue et en même temps irritable.

– Cela est normal chez une malade, fort désagréablement impressionnée par la nouvelle que le médecin en qui elle mettait sa confiance allait la quitter. Là encore, je ferai remarquer que les appréciations du témoin tombent dans le champ des hypothèses.

– Évidemment, convint le président. Mais corroborant les faits précis, elles peuvent tout au moins faire figure d’indications utiles.

Après quelques interrogations relatives au collier de topazes qu’elle affirma de nouveau avoir vu au cou de sa maîtresse le soir qui précéda le crime, Mion se retira, et Raymond de Faligny prit place à la barre des témoins.

Le jeune garçon était pâle, mais très maître de lui, dominant son émotion avec une force d'âme rare à son âge. Au contraire de Mion, qui, volontiers, avait laissé paraître dans sa déposition l'animosité que lui inspirait l'accusé, il s'efforça d'écarter de la sienne tout ce qui avait apparence de parti pris, de passer légèrement sur ce qui n'était que présomption... Mais de nouveau, très catégoriquement, il affirma avoir reconnu le docteur Norsten dans l'homme qui lui était apparu au seuil de la chambre où venait d'être assassinée Aurore.

Valdemar, les bras croisés, gardait une mine impassible. Aux questions que lui adressa le président, il répondit avec calme, expliquant ce qui pouvait l'être, mais se heurtant toujours à ce problème : Raymond de Faligny l'avait reconnu, le collier de la morte avait été retrouvé chez lui, un mouchoir à ses initiales s'était trouvé près de la haie séparant son domaine de celui de Faligny, et, enfin, l'instrument du meurtre, le foulard rose, avait été reconnu comme appartenant à sa fille.

– Je suis impuissant devant ce concours de

preuves très habilement groupées, trop habilement, si l'on y réfléchit bien. Est-il admissible, par exemple, que, pour assassiner M^{me} Serdal, j'aie choisi ce foulard que les gens des alentours, et les domestiques du pavillon, ont pu voir cet hiver au cou de ma fille ! Est-il croyable que j'ai eu l'idée de voler à la victime ce bijou qui vaut quelques milliers de francs, de le cacher parmi les effets de mon enfant, de telle sorte que celle-ci le découvre très vite, et, innocemment, risque de causer ma perte ! Vraiment, monsieur le président, j'aurais été un criminel bien maladroit pour un homme qu'on prétend intelligent.

L'argument parut porter sur les juges et les jurés. De même, celui qui démontrait l'invraisemblance du vol des vingt mille francs contenus dans le bureau de M^{me} Serdal, par un homme qui disposait d'une fortune de quatre millions.

Mais le réquisitoire de l'avocat général détruisit en partie cette impression. Il s'appliqua, en effet, à démontrer que cette disparition de

ladite somme était au contraire une habileté de la part de l'accusé, pour faire croire au crime banal, ayant pour seul but le vol. De même, l'enlèvement du collier. Celui-ci, par une maladresse de Norsten, s'était trouvé constituer une preuve contre lui. Oubli ou maladresse encore – l'accusé était probablement novice dans le crime – ce foulard demeuré au cou de la morte... Tout à l'heure, Norsten ayant fait observer que, coupable, il aurait dû, se voyant reconnu, fuir aussitôt le pays. Mais alors il risquait d'être arrêté et, par cette fuite qui eût été un aveu, il perdait tout moyen d'essayer une défense, de soutenir son innocence comme il le faisait avec opiniâtreté depuis le commencement de l'audience.

– ... Tâche difficile ! ajouta l'avocat général, dans un ample mouvement oratoire. Que peut l'accusé contre l'affirmation catégorique du frère de la victime, appuyée par les pièces à conviction ?... D'après lui sa femme séparée, M^{me} Loïsa d'Argelles, aurait ourdi une machination pour le perdre. Mais, en admettant qu'elle eût trouvé un complice susceptible

d'accomplir le crime, aurait-elle pu lui donner la physionomie si caractéristique du docteur Norsten à tel point que M. Raymond de Faligny n'a jamais hésité à déclarer : « Je suis sûr que c'est lui ! »

À ce moment, Valdemar tourna la tête vers Raymond, et deux regards s'échangèrent : regard de sombre, de pathétique protestation chez l'homme, regard ferme, résolu, chez le jeune garçon.

L'avocat général termina son réquisitoire en réclamant la peine de mort contre Valdemar Norsten, « coupable d'un crime sans excuses, lui l'homme intelligent, cultivé, de bonne éducation, et qui, en outre, jouissait d'une grande confiance de la part de la victime ».

M^e Berfils, avocat parisien en renom, était bon orateur et juriste de talent. Mais il n'avait pas le don d'émouvoir et sa plaidoirie, visiblement, fit peu d'impression sur les juges, les jurés et l'auditoire. Il s'essaya principalement à démontrer que Norsten n'avait à ce crime aucun intérêt, ce qui, en effet, était un des points faibles

de l'accusation. Et à ce sujet, il soutint la thèse de son client, qui voyait dans cette affaire une intrigue montée contre lui, par vengeance. Puis il s'étendit sur « l'hallucination » qu'avait eue Raymond de Faligny, en croyant reconnaître dans le meurtrier de sa sœur les traits du docteur Norsten, l'homme détesté dont l'image hantait sa pensée.

Tandis que les jurés délibéraient, l'auditoire échangeait ses impressions. Les partisans de l'innocence du docteur étaient presque aussi nombreux que ceux qui croyaient au bien-fondé de l'accusation. Parmi ces derniers se trouvaient, naturellement, les gens de Vignolles et autres alentours de la Sarrasine, venus nombreux pour assister à ce jugement qui les intéressait fort.

– Si on ne lui coupe pas la tête à celui-là, c'est qu'il n'y a pas de justice ! marmottait un vieux paysan maigre et basané, en branlant sa tête chauve.

Ce ne fut cependant pas une condamnation à mort qui, peu après, fut notifiée à Valdemar. Les jurés avaient prononcé un verdict de culpabilité,

mais quelques doutes subsistant peut-être chez eux, ils avaient admis les circonstances atténuantes. En conséquence, Valdemar Norsten était condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Il entendit l'arrêt avec ce même calme, cette impassibilité dont il ne s'était pas départi pendant toute l'audience. Puis, dans l'auditoire, son regard alla chercher celui de M. Charlier, le banquier, et tous deux, cette fois encore, échangèrent une muette communication.

Tandis que les gendarmes emmenaient le condamné, la salle se vida lentement. Raymond s'en alla avec son cousin de Sarilhe, l'abbé Vidal et quelques amis de la famille. Il était grave et triste ; mais son âme était satisfaite, à la pensée qu'un juste châtiment frappait l'auteur de l'horrible forfait... Car, lui ne doutait pas, n'avait jamais douté : il était « sûr » d'avoir vu Valdemar Norsten sortant de la chambre où venait d'être accompli le crime.

En dépit des instances de son cousin, le jeune garçon ne voulut pas demeurer plus de trois jours aux Arcs, propriété des Sarilhe. La société de ses

jeunes cousins lui était pénible en ce moment. Il partit avec son précepteur et regagna le pavillon du roi René, où l'avaient précédé Mion et son frère.

Le lendemain, dans la matinée, comme Raymond s'habillait pour faire une promenade à cheval, on frappa à sa porte, et la servante entra, la mine bouleversée, tenant un journal à la main.

– Ah ! monsieur !... monsieur !...

– Eh bien ! quoi donc, Mion ?

– Il s'est sauvé, le monstre !

Une exclamation s'étouffa dans la gorge de Raymond.

– Il s'est sauvé ?... Qui ?... Norsten ?...

– Oui, monsieur ! oui ! C'est écrit là !

Raymond saisit le journal et parcourut avidement les lignes annonçant que le docteur Norsten venait de s'évader de la prison de Draguignan. On ignorait encore de quelle manière il avait pu y parvenir. Le gardien affirmait n'avoir rien vu, rien entendu d'anormal. Toutes les portes étaient verrouillées comme à

l'ordinaire. À la cellule où était enfermé le prisonnier, les barreaux n'avaient pas été touchés... Une enquête était ordonnée pour éclaircir cette affaire. Raymond serra les poings, murmura :

– Évadé ! Évadé ! Le misérable !

Mion s'écria, en joignant les mains :

– Oh ! monsieur, pourvu qu'on le reprenne ! Ça serait trop dur de penser qu'il ne serait pas puni !

– Dis à Dôm de préparer la voiture pour me conduire au train de midi. Je vais partir pour Draguignan, afin de savoir plus vite ce qu'il en est réellement.

Quelques jours plus tard, Raymond rentrait au pavillon. Il était sombre et furieux. Le docteur Norsten restait introuvable, et son évasion demeurait entourée de quelque mystère... La complicité du gardien pouvait seule expliquer le fait. Bien que cet homme s'en défendît énergiquement, l'opinion générale était que le condamné l'avait acheté pour obtenir qu'il lui

ouvrit les portes de la prison.

Révoqué, il s'en alla à Toulon avec sa famille et y chercha un emploi. Un jour, il se présenta chez lui un inconnu qui remit entre ses mains une enveloppe gonflée en disant :

– Voici ce qu'on vous envoie.

Puis il s'éloigna rapidement. L'ancien geôlier ouvrit alors l'enveloppe et y trouva dix billets de mille francs, accompagnés de ce mot :

« Je vous ai fait un tort involontaire. Prenez cette somme comme un dédommagement que je suis heureux de vous donner, car, tout en accomplissant consciencieusement vos fonctions, vous avez toujours été pour moi serviable et bon. »

Il n'y avait pas de signature, mais l'homme ne pouvait avoir de doute au sujet de l'auteur de cet envoi.

Il n'en dit mot à personne, craignant qu'on ne vît là une confirmation des soupçons qui avaient pesé sur lui, et, quelques semaines plus tard, sous prétexte qu'il ne trouvait pas de travail à Toulon,

il quitta le pays avec sa famille pour s'installer en Auvergne.

Un autre départ s'effectua peu après : celui de César Bartel. Un beau jour, le jeune pêcheur vendit sa barque, ferma sa mesure et s'en alla en disant qu'il voulait s'embarquer sur un bâtiment marchand, pour voir du pays.

Au commencement de l'hiver, Raymond, cédant enfin aux conseils de son voisin et de l'abbé Vidal, quitta le pavillon et alla s'établir à Paris, avec ses trois fidèles serviteurs. On n'avait plus entendu parler ni du docteur Norsten, ni de sa fille et de ses domestiques, et ces disparitions mystérieuses ne contribuèrent pas peu à augmenter parmi les gens du pays le renom de sorcellerie de celui qu'on appelait souvent, avec un mélange de mépris et de terreur, « l'étrangleur ».

Deuxième partie

1

– Martellier !... Quelle surprise !

– Eh ! oui, mon bon !... retour d'Océanie. Ma première visite est pour toi.

L'arrivant, un grand garçon dégingandé, au teint basané par l'air et le soleil ardent, tendait ses deux fortes mains brunes vers celles de Raymond – fines mains d'artiste et de patricien.

– ... Toujours au travail ?... Toujours à la recherche du chef-d'œuvre ?

Et Martellier, l'explorateur, désignait le bloc de glaise où s'ébauchait une svelte forme de femme.

– Oui, j'ai commencé une Diane. Mais je n'ai pas trouvé le modèle désiré. Aussi est-il possible que j'abandonne cela... Mais, assieds-toi, mon cher. Parlons de toi, ce sera plus intéressant.

– Bah ! Moi non plus, je n'ai pas réalisé ce

que je souhaite, faute d'argent, tout simplement, ce qui est très vexant.

Martellier, tout en parlant, prenait place sur un divan de vieux brocart, près de son ami.. Raymond, d'un geste affectueux, mit sa main sur l'épaule de l'explorateur, en disant :

– Tu sais, mon cher André, que je suis à ta disposition. Ne te gêne pas pour me demander ce qui te sera utile.

Le regard de Martellier s'embua d'émotion, en s'attachant sur le visage aux traits fins, au teint ambré, qu'animaient d'une vie ardente et virile les yeux foncés, volontaires et altiers, souvent, mais qui pouvaient s'adoucir singulièrement et, toujours, conservaient une séduction profonde, quelque peu dominatrice.

– Oui, je sais que tu es un véritable ami, Raymond !... Écoute, si je peux encore me faire donner une mission pour la Nouvelle-Guinée, je te demanderai un prêt... Figure-toi que, là-bas, j'ai entendu parler par les indigènes d'une certaine contrée de l'intérieur, défendue par les montagnes, et où vit une peuplade au teint plus

clair, gouvernée par un Blanc. L'or y abonde, paraît-il, si bien qu'on emploie ce métal pour les usages courants. Les habitants de ce pays restent mystérieux, sans contact avec leurs voisins. D'après ce que j'en ai entendu dire, ils paraîtraient avoir atteint un certain degré de civilisation. Enfin, ma curiosité se trouvait fort piquée, et j'avais la plus grande envie de pénétrer dans cette contrée inconnue – ou de tenter, du moins, car on m'affirmait que je n'y réussirais pas. Mais j'étais au bout de mes subsides, et je dus y renoncer, pour cette fois.

– Je comprends ton regret ! Ce doit être passionnant, ces recherches, ces tentatives dont la difficulté double l'attrait !

– Passionnant, oui, mon cher ! Ah ! pourquoi n'as-tu pas suivi l'exemple de ton père ? Avec ta fortune, quels beaux voyages tu aurais pu faire !

Raymond secoua la tête.

– J'ai hésité un moment... puis mon goût pour la sculpture l'a emporté... Mais qui sait ? Peut-être l'attrait des aventures, quelque peu héréditaire dans ma famille, triomphera-t-il un

jour ! Alors, je deviendrai ton compagnon de voyage, mon bon André !

– Ah ! si cela pouvait être ! Quelle bonne besogne nous ferions à nous deux !

À ce moment, la tenture de damas qui tombait devant l'une des portes de l'atelier fut soulevée, pour livrer passage à un jeune homme blond, de petite taille, vêtu avec la plus irréprochable élégance.

– Bonjour, Faligny !... Tiens, Martellier ! Tu te décides enfin à quitter les sauvages pour nous honorer de ta présence ?

– Oui, mon vieux... Et des sauvages, j'en trouve ici, tout comme en Papouasie. À la surface, ils ont l'air un peu plus civilisés... Mais il faudrait peu de choses pour que reparût l'être primitif, avec ses instincts de cruauté, de violence...

– Mais pas de cannibalisme, j'espère ?

– Hum ! sait-on !... Mais dis donc, Nardel, la vie de fête ne t'a pas rajeuni. Vrai, il serait temps d'enrayer, mon petit.

Le mince visage fatigué eut un plissement de contrariété. Mais Roger de Nardel était, au fond, un bon garçon, et la franchise parfois rude de Martellier avait toujours été acceptée par lui assez facilement. Il riposta en riant :

– Merci du compliment et du conseil. Si ma famille t’entendait, elle serait dans le ravissement... Nous restes-tu quelque temps, au moins ?

Tout en parlant, il s’asseyait en face de Raymond, qui venait de sonner pour donner l’ordre à Dôm, son domestique annamite, d’apporter des rafraîchissements.

– Cela dépend. Si une occasion se présente de repartir pour quelque voyage intéressant, je ne la laisserai pas échapper.

– Au moins, profite ferme de la vie parisienne, pendant le temps que tu daignes consacrer à notre pauvre civilisation... Tiens, fais donc la cour à Louisa Barnett. Elle déclarait l’autre jour que rien ne l’intéressait autant que les explorateurs.

– Qui ça, Louisa Barnett ?

– Une actrice américaine – ou pseudo-américaine. Quelqu'un, l'autre jour, m'assurait l'avoir connue ici, il y a une dizaine d'années, sous un autre nom... Mais peu importe. C'est une jolie femme qui ne paraît pas plus de trente-deux à trente-cinq ans. Elle a quelque esprit, beaucoup d'élégance, pas de préjugés. Sa maison garde une certaine tenue qui permet à des gens fort bien de la fréquenter. Elle-même joue à la respectabilité, avec un art suprême. Le mari, Nathaniel Barnett est une sorte de courtier en marchandises, je crois. Il n'est pas mal, cet homme, distingué même, intelligent. Mais on le voit peu. Il voyage pour affaires, très souvent. Et depuis peu de temps, il y a leur fille, miss Dinah... C'est à ce propos que je venais te voir, Faligny.

Raymond demanda, tout en tendant à son ami une boîte d'ébène garnie de cigares :

– En quoi peut m'intéresser miss Dinah Barnett ?

– Oh ! pas pour lui faire la cour, puisque tu détestes les blondes !... Tiens, Martellier, tu vois cette tête ?

Il désignait un buste de femme, un profil net et ferme, au front altier, à la bouche légèrement dédaigneuse.

– Elle a des cheveux aile de corbeau, des yeux noirs comme la nuit, un teint brun de femme du Midi. Fort belle, d’ailleurs, mais pétrie d’orgueil, de hauteur, enivrée par les hommages que lui vaut son talent. C’est Georgina Lauris, la cantatrice. Voilà l’objet des attentions du comte de Faligny, ici présent, dont la superbe et inaccessible Georgina est follement éprise, assure-t-on.

Raymond leva légèrement les épaules, en ripostant avec une impatience mêlée d’ironie :

– Avec Nardel, tu seras vite au courant de la chronique parisienne, mon cher Martellier... Voyons, que voulais-tu me dire, au sujet de cette miss Barnett ?

– Ceci : la jeune personne qui est fort jolie, quoique très blonde – trop blonde même – m’a paru réaliser le type que tu cherchais pour ta statue de Diane. Viens donc chez M^{me} Barnett un de ces jours ; tu verras et tu jugeras si miss Dinah

fait ton affaire.

Les sourcils de Raymond se rapprochèrent, donnant à sa physionomie une expression presque dure.

– Cette femme me déplaît. Il y a en elle quelque chose de faux, de pervers... Puis, en admettant que je trouve la jeune fille à mon goût, professionnellement parlant, rien ne prouve qu'elle accepte de poser.

Nardel eut un petit rire narquois.

– Mon bon, je ne doute pas un instant de l'acceptation – et celle-ci enthousiaste, encore ! La petite sera conquise, dès qu'elle t'aura vu... Un joli type, vraiment !... un très jolie type de fille du Nord ! Et elle paraît bien élevée, pas effrontée, douce, gracieuse...

Martellier l'interrompt :

– D'après ce que tu disais tout à l'heure, la mère serait presque une jeune femme. Quel âge aurait donc la fille ?

– J'ai dit que M^{me} Barnett « paraissait » de trente-deux à trente-cinq ans. Il est possible

qu'elle ait davantage. D'ailleurs, miss Dinah est née d'un premier mariage de Nathaniel Barnett.

– Ah ! fort bien !... Mais si la belle-mère est encore jolie et coquette, cela ne marchera peut-être pas très parfaitement avec la jeune fille ?

– C'est bien possible !... Alors, Faligny, tu réfléchiras ? M^{me} Barnett reçoit tous les jeudis, à partir de huit heures. En outre, elle donne une soirée dansante, la semaine prochaine...

Raymond répondit, nonchalamment :

– Oui, j'y songerai... Au fond, une apparition chez elle n'engage à rien, et si le modèle me convient, il serait regrettable de n'en pas profiter.

Dôm, à ce moment, entra, portant sur un plateau une aiguière ancienne, précieusement ciselée, des verres de cristal de Bohême, une coupe d'argent niellé garnie de pâtisseries. Tous ces objets, qui venaient des ancêtres de Raymond, s'harmonisaient avec le décor à la fois sobre et somptueux de l'atelier, dont les murs disparaissaient sous d'admirables tapisseries de Beauvais. Et Raymond lui-même se trouvait dans

le cadre qui convenait à son type de gentilhomme de grande race, élégant et quelque peu altier, profondément épris de l'art sous toutes ses formes, et conservant une âme aux nobles pensées, mais orgueilleuse et fermée, un cœur que l'amour n'avait jamais fait battre sérieusement encore, mais qui se plaisait à être aimé, à se sentir l'objet d'une passion exclusive. Tel était autrefois l'adolescent, ardent et concentré à la fois, tel, à peu près, demeurerait le jeune homme, avec plus d'énergie, plus de maîtrise de soi, et une volonté orgueilleuse développée par les succès de tous genres qui accueillait le comte de Faligny, comme homme et comme artiste, en quelque lieu qu'il se trouvât.

Mrs Barnett habitait, rue du Helder, un assez vaste appartement, meublé avec goût, sans fausse recherche d'élégance. D'ailleurs, sa toilette, ses manières, semblaient dénoter une bonne éducation. Elle était instruite, intelligente, elle savait recevoir avec grâce et mettant tant de feinte réserve dans sa coquetterie que celle-ci, aux yeux de bien des gens, passait pour de la simple amabilité.

En ce jour de janvier 1884, l'actrice donnait une soirée dansante. Elle se tenait debout, dans le grand salon, recevant ses hôtes, parmi lesquels dominait l'élément masculin : artistes, auteurs de théâtre, hommes du monde. Les femmes étaient des actrices et des étrangères, toutes fort élégantes et choisies parmi celles qui gardaient le décorum, la façade respectable à laquelle semblait tenir la maîtresse de maison.

M. Nathaniel Barnett se trouvait là, ce soir, et aidait sa femme à faire les honneurs de leur demeure. Cet homme, d'une cinquantaine d'années, très grand, mince, avait un beau visage d'une pâleur marmoréenne, aux yeux bleus, froids, indifférents. Les cheveux, blond pâle, se clairsemaient. Sur son plastron tombait une longue barbe soyeuse, très soignée, qu'il caressait fréquemment en parlant. Sa tenue était d'une correction parfaite et, comme le disait Roger de Nardel, il avait toute l'apparence d'un homme distingué.

Louisa, tout à coup, réprima un léger tressaillement. Elle se rapprocha de son mari, en disant à mi-voix :

– M. de Faligny !

Une lueur passa dans le regard de Barnett, qui se dirigeait vers le jeune homme dont la souple et fière silhouette venait d'apparaître au seuil du salon.

Martellier suivait son ami. Celui-ci, tandis qu'ils dînaient tous deux dans un restaurant du boulevard, lui avait dit : « Viens donc, cela te

distraira. » Et l'explorateur avait été passer son habit, tout en songeant au moyen d'esquiver les récits de voyage que ne manqueraient pas de lui demander M^{me} Barnett et ses hôtes, corvée inévitable pour lui chaque fois qu'il mettait le pied dans un salon.

Comme Raymond approchait des maîtres de maison, son regard tomba sur M. Barnett, qu'il n'avait jamais vu encore... Un saisissement l'arrêta presque, pendant un moment... Ce visage... comme il lui en rappelait un autre, dont le souvenir maudit demeurait gravé dans son esprit !

Mais les paupières que Barnett tenait à cet instant un peu baissées se relevèrent, et la ressemblance s'effaça, car ces yeux clairs, sans douceur, n'avaient rien de commun avec les magnifiques prunelles d'Oriental qui donnaient tant de vie et de chaleur à la physionomie de Valdemar Norsten.

« Le mari ne me plaît pas plus que la femme », pensa Raymond, en dépit de l'affabilité discrète que lui témoignait l'Américain.

Son regard détaillait sans bienveillance M^{me} Barnett, fort jolie encore, avec sa chevelure blond vénitien, ses yeux bleus doux et câlins, son fin visage dont l'apparence de fraîcheur était habilement entretenue. Elle avait, ce soir, une toilette de jeune femme, gaze de soie et satin bleu pâle, garnie de touffes de roses blanches.

Des diamants étincelaient à ses oreilles, autour de son cou. Oui, elle était encore séduisante... et pourtant Raymond ne pouvait la souffrir. Car il détestait une chose au-dessus de tout : la fausseté. Et son coup d'œil observateur l'avait aussitôt perçue chez Louisa Barnett, dès la première fois qu'il s'était trouvé en sa présence.

Échappant à l'amabilité empressée de leur hôtesse, Raymond et Martellier gagnèrent le salon voisin, plus petit, où s'étaient formés quelques groupes. Tout en saluant des personnes de connaissance, Raymond cherchait des yeux cette jeune fille que Nardel prétendait apte à poser pour sa Diane. Il songeait :

« Que je la voie vite, et puis je ne m'attarderai pas chez ces gens-là... d'autant plus que je suis

persuadé à l'avance qu'elle ne pourra me convenir. »

Mais il n'y avait dans le salon que des jeunes femmes qui s'empressèrent de faire les yeux doux à ce charmant comte de Faligny que toutes les fées semblaient avoir comblé de leurs dons. Le jeune homme dominait sa contrariété très vive, et se promettait en son for intérieur de secouer Nardel, qui lui avait fait accepter cette inutile et ennuyeuse corvée... Enfin, comme la pianiste attaquait une mazurka, des doigts légers soulevèrent une portière de velours, et une blanche apparition se glissa dans le salon.

Blanche, oui, elle l'était réellement, des pieds à la tête. Car son fin visage avait la teinte de la neige la plus pure, et ses cheveux eux-mêmes semblaient faits d'une soie argentée. De taille moyenne, souple, mince, elle était vêtue d'une robe de crêpe blanc qui affectait la forme d'une tunique, contrairement à la mode, toute à la disgracieuse « tournure » et aux draperies compliquées. La coiffure à la grecque achevait de lui donner l'apparence d'une statue antique, ce

qui fit aussitôt penser à Raymond :

« Cet imbécile de Nardel a parlé. On a préparé la mise en scène... Mais trop d'habileté pourrait bien lui nuire, car je n'aime pas toutes ces petites comédies. »

– Ah ! voici la délicieuse miss Dinah ! s'écria un dramaturge en renom, qui venait chercher dans le salon de Louisa Barnett des types de cosmopolites.

À cet instant, la maîtresse de maison parut au seuil de la pièce. En s'avançant vers Raymond, elle dit, avec son plus aimable sourire :

– Venez que je vous présente à ma belle-fille... Elle a beaucoup entendu parler de votre si beau talent et désirait ardemment vous connaître.

Dinah s'était arrêtée contre la portière de velours foncé. Elle tenait les paupières à demi baissées, en appuyant contre sa poitrine un éventail de dentelle blanche entrouvert. Lentement, elle les releva, quand Raymond fut devant elle, et il vit des yeux bleus comme un beau lac clair, des yeux caressants et doux sur

lesquels tremblaient de grands cils pâles.

– Dinah, le comte de Faligny nous fait le grand plaisir de nous donner quelques instants, ce soir... Monsieur, cette petite fille danse admirablement. Si vous voulez avoir la charité de l'appriivoiser un peu, je vous en saurai grand gré, car elle est encore effarouchée, la chère enfant, dès qu'elle se trouve dans une réunion mondaine.

– Mais, certes, je serai très heureux, mademoiselle...

Raymond offrait son bras à la jeune fille, qui y posa une petite main gantée de blanc. Il l'entraîna au rythme de la mazurka et, tout aussitôt, put se convaincre que M^{me} Barnett avait dit la vérité. Dinah dansait avec une souplesse, une grâce inimitables... Comme Raymond, la mazurka terminée, lui en faisait compliment, elle répliqua de sa voix lente, aux intonations caressantes :

– Et moi, je n'ai jamais eu un danseur comme vous !

Elle le regardait avec une douceur ingénue, où déjà s'éveillait l'admiration. Pendant qu'elle

dansait, il avait vu cette expression dans ses yeux... Et il la revit encore plus tard, tandis qu'elle valsait avec lui, la tête légèrement penchée, un sourire léger, câlin, au coin de ses lèvres d'un rose délicat.

Après cette danse, Raymond et son ami prirent congé de leurs hôtes. Dans le coupé qui les emportait vers leur demeure, Martellier demanda :

– Eh bien ! ce joli marbre fera-t-il ton affaire, mon vieux ?

– Je le crois. Nardel n'a rien exagéré ; elle est charmante... Mais c'est un marbre très vivant, très émotif, mon cher André.

– Ah ! ah !... Gare à toi, alors ! Elle va s'amouracher de son beau sculpteur... et lui, peut-être, se laissera-t-il conquérir !...

Raymond l'interrompit avec un sourire dans lequel entraît quelque dédain.

– Non, non ! Je la trouve à mon goût, au point de vue artistique mais, autrement, c'est un type de femme qui me plaît peu... Puis elle me

rappelle une antipathique figure d'autrefois...

Sa pensée, tout à coup, s'en allait vers le passé, vers le pays de Provence, où était morte sa sœur, victime d'un criminel. Il revoyait la blanche figure de la petite Elfrida, ses blonds cheveux argentés... Oui, Dinah Barnett avait, dans les traits, une ressemblance avec la fille du docteur Norsten... et, dans ceux du père, Raymond retrouvait quelque chose d'une figure bien plus odieuse encore, dès que Barnett voilait son regard, qui anéantissait complètement la ressemblance avec Valdemar Norsten.

Le jeune homme eut un frémissement de colère, au souvenir de l'homme qui avait tué Aurore, et dont le forfait demeurait impuni... Car jamais on n'avait pu retrouver sa trace, ni celle de sa fille et de ses serviteurs. Cependant, Raymond, en ces dernières années, avait fait faire de nouvelles recherches et d'habiles détectives les continuaient encore aujourd'hui, sans qu'elles eussent jusqu'alors donné le plus léger résultat.

... Quand leurs derniers hôtes, cette nuit-là, eurent pris congé d'eux, M. et M^{me} Barnett se

regardèrent d'un air satisfait... Louisa dit à mi-voix :

– « Il » a dansé deux fois avec elle, tu as vu, Nat ?

M. Barnett fit de la tête un signe affirmatif... Son regard allait chercher à l'autre bout du salon Dinah, qui s'avançait d'un pas souple et glissant... Et les yeux froids, tout à coup, s'adoucissaient, devenaient presque tendres, comme la voix qui demandait :

– T'es-tu bien amusée, chérie ?

– Mais oui, papa... J'ai seulement regretté que M. de Faligny parte si tôt. Il danse tellement bien !

– Il est charmant, hein ?... Tout à fait différent des autres jeunes gens que tu as vus ici ce soir ?

– Oh ! oui.

L'exclamation jaillit spontanément des lèvres de Dinah, tandis qu'un peu de rose montait au teint neigeux. Barnett eut un demi-sourire en donnant une tape légère sur la joue de sa fille.

– Alors, si ce beau jeune homme demande que

tu poses pour sa statue de Diane, il ne faudra pas lui refuser !

D'un geste câlin, Dinah entoura de son bras le cou de son père et mit un baiser sur le front strié de quelques rides.

– Non, cher père ! Je serais si heureuse !... On dit qu'il a beaucoup de talent...

– Oui, oui ! Il fera certainement un chef-d'œuvre, avec un si joli modèle.. Allons, bonsoir, petite fille.

Dinah s'éloigna, après que sa belle-mère l'eut embrassée avec une apparente tendresse. Louisa la suivit des yeux. Puis elle se retourna vers son mari et dit avec un sourire :

– De son côté, la chose ira toute seule. Elle est déjà amoureuse, cette petite.

– Et lui le sera aussi, dans peu de temps.

– Eh ! tu t'avances peut-être beaucoup, Nat !... J'ai ouï-dire que le jeune homme est fort difficile et que les beautés blondes ne lui plaisent guère. Avec cela, c'est un orgueilleux, qui ne se souciera probablement guère de faire comtesse de

Faligny la fille d'un simple courtier et d'une actrice.

– Bien, bien, nous verrons, dit froidement Barnett. Il faudra pourtant qu'il y arrive... Dussé-je prendre, pour l'y amener, des moyens un peu incorrects. Mais je veux que ma fille soit riche, heureuse... et que nous-mêmes ayons enfin la sécurité, la vie facile que peut nous procurer la grande fortune de M. de Faligny.

Louisa murmura :

– La sécurité, oui... Ce serait une assurance.

Leurs yeux se rencontrèrent, chargés d'une même pensée qui les couvrait d'une ombre sinistre... Et Barnett dit entre ses dents :

– Quand il sera mon gendre, je serai plus sûr qu'il n'écouterà rien, au cas où « l'autre » reparaitrait.

Une quinzaine de jours plus tard, Dinah Barnett commençait les séances de pose chez M. de Faligny.

Les deux premières fois, sa mère l'accompagnait. Puis, sous prétexte d'occupations, Mrs Barnett donna comme mentor à sa fille une vieille demoiselle d'origine américaine, miss Boyton, qui, régulièrement, s'endormait au bout d'un quart d'heure et ne s'éveillait que lorsque Dinah appelait :

– Allons, miss Boyton, nous partons !

Dans sa tunique grecque aux plis souples et harmonieux, miss Barnett était une Diane délicieuse. Elle comprenait, en outre, très vite ce que souhaitait l'artiste et souvent, d'elle-même, prenait la pose ou l'expression de physionomie désirée par Raymond. Celui-ci, à chaque séance, se félicitait d'avoir passé outre à l'antipathie

inspirée par les parents pour se procurer un modèle aussi parfait. Dinah, en outre, était gracieuse et douce, d'intelligence moyenne, mais cultivée, assez gaie, un peu coquette. Elle ne déplaisait pas à Raymond, et, après la froide courtoisie des premiers jours, il introduisit dans ses rapports avec elle plus d'amabilité, tout en conservant la réserve nécessaire à l'égard d'une jeune personne qu'il jugeait honnête et même encore sincèrement ingénue.

Un après-midi, tandis que Dinah, la séance de pose terminée, se rhabillait dans un petit salon voisin de l'atelier, Dôm introduisit M. de Sarilhe, arrivé le matin même pour faire un petit séjour à Paris. Sa fille cadette, Adeline, qui l'accompagnait, était restée à l'hôtel pour se reposer du voyage. Mais lui venait aussitôt savoir des nouvelles de Raymond, si nonchalant pour écrire.

— Je suis bien heureux de vous voir ! dit cordialement le jeune homme. Si Adeline n'est pas trop fatiguée ce soir, je voudrais vous avoir à dîner, ma voiture ira vous chercher et vous

reconduira... Mais pourquoi êtes-vous descendus à l'hôtel au lieu de venir me demander l'hospitalité, comme vous le faites d'habitude ?

M. de Sarilhe prit un air un peu embarrassé.

– Mon cher enfant, j'étais seul, à mes autres voyages... Et j'ai craint que la présence de ta cousine fût gênante pour toi, jeune célibataire, et, de plus, artiste... recevant de ce fait des personnes que tu n'aimerais pas mettre en contact avec Adeline.

– Croyez, mon cousin, que si j'offre l'hospitalité de mon logis à une parente que je respecte comme elle a le droit de l'être, c'est qu'elle n'aurait à craindre rien de ce genre. Hors mon atelier et le salon des modèles, cet appartement n'a jamais vu d'autre présence féminine que celle de ma bonne Mion.

Avec un sourire nuancé d'ironie, et un éclair de fierté hautaine dans le regard, Raymond ajouta :

– Je suis d'un caractère trop indépendant pour permettre à une femme de s'introduire ainsi dans

mon existence... Et, parfois, je me demande même si je supporterais la servitude du mariage.

– Bah ! si tu trouvais quelqu'un à ton goût, cette servitude te paraîtrait douce !... Au fond, je suis du même avis que l'abbé Vidal, qui assure trouver en toi toutes les qualités d'un bon époux et d'un bon père.

Raymond se mit à rire, avec un peu d'émotion.

– Ce cher abbé ! Toujours indulgent, toujours optimiste !... Pour le moment, je n'ai aucune velléité d'enchaîner ma liberté. Vous regardez ma Diane ?... Le visage est indistinct encore... mais vous allez voir le modèle en personne, une jeune fille charmante et très correcte, bien qu'elle ait pour mère une femme assez équivoque.

– Une jeune fille correcte, qui vient poser chez toi ?... seule ?

– Mais non, elle a un chaperon...

À ce moment, la porte du salon s'ouvrit, livrant passage à miss Boyton, que suivait Dinah... La jeune fille était vêtue d'une longue jaquette de velours vert, ornée de fourrure gris

pâle. Une toque semblable coiffait ses cheveux blonds. Elle apparaissait toute souriante, les yeux brillants d'une joie secrète... À la vue de l'étranger, elle eut un mouvement de surprise et le sourire s'effaça de ses lèvres.

Raymond fit les présentations, puis sonna pour demander le goûter qu'il offrait chaque fois à miss Barnett, au grand mécontentement de Mion. La fidèle servante voyait d'un fort mauvais œil les femmes, que ce fussent des femmes du monde ou des modèles de profession, qui venaient pour poser dans l'atelier de son maître. Elle craignait que celui-ci, un beau jour, se laissât aller à quelque folie, à quelque mariage incompatible avec son rang ou son caractère... Et plus que toutes, voici que cette petite miss Barnett l'inquiétait maintenant.

– Elle a des yeux câlins, vois-tu ! confiait-elle à son frère Piérousse. Et elle a une manière si amoureuse de regarder M. Raymond !... Eh ! je ne me ferais pas plus que ça à ses airs innocents ! Au fond, cette petite mijaurée-là est peut-être plus à craindre qu'une femme dans le

genre de la belle M^{me} Lauris, par qui Monsieur se laisse aimer sans en être bien toqué, lui.

L'opinion énoncée par Mion, au sujet de Dinah, se trouvait précisément être celle dont M. de Sarilhe, écrivant quelques jours après à l'abbé Vidal, faisait part à l'ancien précepteur de Raymond, devenu aumônier d'une communauté religieuse près de Saint-Tropez.

« J'ai pris des renseignements au sujet de cette Georgina Lauris, mon cher abbé, et je me suis bien convaincu qu'elle n'occupe dans la vie de Raymond qu'une place très accessoire, en dépit d'une beauté incontestable, d'un grand talent et d'une passion très vive pour ce jeune charmeur.

« Plus dangereuse, peut-être m'apparaît une jeune fille qui pose en ce moment pour une statue de Diane... jolie, très jolie, avec les yeux les plus doux, les plus câlins, et qui laissent paraître sans voile son admiration pour Raymond. D'après celui-ci, miss Barnett est une honnête fille, mais la mère est une ancienne actrice dont on connaît peu le passé. Quels conseils donnera-t-elle à sa fille?... Il serait tentant de l'inciter à conquérir

une riche proie comme celle-là. C'est à quoi je pensais hier, alors qu'étant entré dans l'atelier j'ai trouvé la jolie Dinah en train de poser, tandis que le chaperon dormait paisiblement... Il se trouverait bien des gens pour juger que ces séances en tête à tête sont passablement compromettantes pour la jeune personne. Mais c'est peut-être ce que cherche la mère ?

« Raymond paraît trouver miss Dinah fort agréable, et j'ai remarqué plus d'une fois qu'il la considérait avec complaisance. Mais il est difficile, avec une nature comme la sienne, de savoir s'il en est épris.

« En tout cas, il ne témoigne pas à ma pauvre Adeline autre chose qu'une bonne affection de cousin. Je crois qu'il faut renoncer à notre rêve... Et je regrette maintenant d'avoir amené ma fille, surtout d'avoir accepté l'hospitalité de Raymond... À le voir chaque jour, elle devient de plus en plus amoureuse de cet être séduisant qui jouit d'un si grand prestige partout où il paraît. Aussi, très probablement allons-nous reprendre, dans quelques jours, la route de la Provence. »

M. de Sarilhe fut interrompu à cet endroit de sa lettre par l'entrée d'une jeune fille, petite et brune, dont le fin visage mat ne manquait pas d'agrément... Elle vint jusqu'à lui et se pencha pour l'embrasser.

– Cher papa, Raymond voudrait nous emmener à l'Opéra, ce soir.

– Hum !... je ne sais... Mieux vaudrait nous coucher tranquillement...

– Oh ! papa !...

Il hocha la tête, partagé entre le désir de complaire à sa fille et le souci qui le tourmentait à son sujet... Puis il songea, en jetant un coup d'œil sur le visage un peu pâli, un peu amaigri depuis quelques jours :

« Allons, ce soir encore !... Et, demain, je parlerai du départ. »

Or, il arriva qu'en sortant de l'Opéra Adeline tomba sur le trottoir rendu glissant par un peu de verglas et se foula la cheville... Il fallait compter une quinzaine de jours avant qu'elle pût faire le voyage. M. de Sarilhe se résigna en soupirant,

tandis que Mion qui, elle aussi, avait ses vues sur la cousine de son maître, songeait avec satisfaction :

« Allons, Monsieur s'avisera peut-être tout de même, en la voyant un peu plus longtemps, qu'elle vaut mieux que toutes ces coquettes et ces péronnelles qui lui font des mines. »

Mais Raymond, s'il témoignait à sa cousine une affectueuse sollicitude, continuait de rester indifférent à son charme vif et brillant de fille du Midi... Il travaillait ferme à sa Diane et, sur sa demande, Dinah venait poser chaque jour. Il attendait ce moment avec quelque impatience, et accueillait la jeune fille avec une sorte d'élan assez rare chez lui... Elle, les yeux brillants de joie, laissait voir en toute sa physionomie l'allégresse amoureuse qui la dominait. Ils échangeaient quelques propos à bâtons rompus, pendant la pose ; mais, ensuite, ils causaient plus longuement, tandis que Dinah faisait honneur aux pâtisseries et au vin de frontignan qui absorbaient toute l'attention de miss Boyton, dès qu'elle se trouvait éveillée.

Un après-midi, Martellier, qui était venu voir son ami, dit, en considérant la Diane pour laquelle Raymond lui demandait son avis :

– Elle me paraît très bien... Ce sera, je crois, une œuvre digne de ton talent... Cette petite Dinah est vraiment bien jolie ! Ne t'a-t-elle pas fait revenir sur ta prévention contre les blondes, Faligny ?

Raymond eut un léger mouvement d'épaules.

– Je n'ai pas de prévention, mon cher. Il y a de fort jolies brunes, dont je ne puis supporter le type... Oui, miss Barnett est charmante... et je ne fais aucune difficulté pour reconnaître qu'elle me plaît assez.

– Ah ! ah !... Et elle, la belle petite, est plus que férue de toi. À cette soirée d'Opéra où tu étais avec ta cousine, il y a une dizaine de jours, elle ne te quittait pas des yeux, au point de s'afficher, vraiment !

Raymond riposta, avec quelque contrariété :

– Tu exagères, mon ami !...

– Non pas, non pas !... Enfin, si elle a la

chance de te plaire !... Mais, c'est égal, à ta place, je me méfierais de la belle-mère, qui m'a paru être une fine mouche. Vois-tu qu'elle vienne te faire des histoires au sujet de cette jeune personne, qu'elle-même aurait machiavéliquement jetée entre tes bras ?

– Ne crains rien, je saurais lui répondre. D'ailleurs, je n'ai pas pour miss Dinah les sentiments que tu me prêtes, mon cher ami... Mais, dis-moi, que m'as-tu raconté, l'autre jour ? Songerais-tu, vraiment, à retourner en Nouvelle-Guinée ?

Martellier soupira.

– Mon bon, ce royaume de Kidji est pour moi une hantise ! Tant que je n'aurai pas fait tous mes efforts pour le découvrir, je serai tel qu'un malheureux poisson hors de l'eau... C'est plus fort que moi, vois-tu ! Je suis explorateur dans l'âme... jusqu'à la folie, presque !

Raymond se mit à rire en lui frappant amicalement sur l'épaule.

– Une folie qui a rendu grand service à ton

pays... Et alors, te donnerait-on une mission ?

– Non pas. Il me faudrait faire ce voyage avec mes propres moyens. Or, comme ceux-ci se réduisent à bien peu de chose, je viens te rappeler l’offre que tu m’as faite...

– Et que je maintiens toujours. Dis-moi quelle somme t’est nécessaire ; je préviendrai mon banquier qui te la remettra.

Martellier lui saisit les mains et les serra chaleureusement.

– Merci, merci mille fois ! Tu es le meilleur des amis !... Ah ! si tu voulais m’accompagner, ma félicité serait complète !

– Eh ! j’en serais assez tenté !... Peut-être, si je n’avais pas mis en train cette Diane...

– Laisse-la en plan, parbleu ! Tu la reprendras au retour.

– Ce serait peu poli pour miss Barnett.

– Alors, si tu veux, je t’attendrai... Voyons, dans deux mois, seras-tu libre ?

– Oui, très probablement.

– En ce cas, la chose est convenue... Il me faut bien, d'ailleurs, ce temps pour organiser notre voyage. Sur ce, je m'esquive, car je suis attendu au ministère des Colonies. On veut me demander des précisions sur mon rapport. Au fond, mon ami, si cela ne te gêne pas trop de déboursier une assez grosse somme, j'aime bien mieux être quitte pour l'instant de mission officielle et me trouver libre comme l'air – surtout en ta compagnie !

– Cela ne me gêne pas du tout, rassure-toi. Je suis très heureux de pouvoir te rendre ce service, mon bon Martellier.

Quand son ami eut disparu, Raymond alluma une cigarette et s'assit machinalement sur le divan de vieux brocart. Il regardait le visage de Diane, déjà achevé, et songeait :

« Oui, elle est bien, cette petite Dinah... fine, gracieuse, pas banale... Un peu chatte, parfois... Mais je la crois d'une nature sincère et très sensible, très vibrante... Comme le dit Martellier, elle est amoureuse de moi, je ne puis faire autrement que de m'en apercevoir. Mais les

séances de pose vont finir... et elle aura ensuite peu d'occasions de me rencontrer... d'autant plus que je ne les ferai pas naître, car il ne me conviendrait pas d'encourager des illusions chez cette jeune fille qui, après tout, me paraît digne de respect. »

Raymond fut interrompu dans ses réflexions par l'entrée de Dinah qu'introduisait Piérouse. La jeune fille était seule. Elle expliqua que miss Boyton avait dû faire une course pour Mrs Barnett, et qu'elle viendrait la rejoindre tout à l'heure. Puis elle disparut dans le salon voisin et en sortit peu après vêtue de la souple tunique blanche, ses cheveux argentés coiffés à la grecque, ses fins pieds nus dans d'élégants cothurnes.

Elle prit aussitôt la pose, et Raymond commença de travailler. Mais il était nerveux, distrait, aujourd'hui. Contre sa coutume, le point de vue esthétique n'entraît que pour une faible partie dans l'attention qu'il accordait à la grâce de l'attitude, à la fine beauté du jeune profil, à la courbe charmante des épaules d'un blanc de

neige.

Au bout de peu de temps, comme Dinah semblait donner quelques signes de lassitude, il proposa :

– Voulez-vous vous reposer ?

– Oui, je ne demande pas mieux... J'étais déjà quelque peu fatiguée en arrivant.

– Vous auriez dû me le dire ! Nous aurions remis cette séance à un autre jour.

– Oh ! ce n'est rien ! Un peu de repos, et je pourrai recommencer.

– Mais non, rien ne presse. Mieux vaut continuer demain... Vous allez goûter en attendant miss Boyton...

– Oui, je me demande ce qu'elle fait ! Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé d'accident !... Elle est si distraite, la pauvre femme !

Mais il n'y avait qu'une dose très minime d'inquiétude dans l'accent, dans la physionomie de la jeune fille, tandis qu'elle parlait ainsi, en prenant place sur le divan parmi les coussins brochés de pourpre.

Raymond sonna et dit à la servante :

– Sers le goûter, Mion, car miss Barnett partira plus tôt, aujourd’hui.

Mion glissa vers la jeune personne un coup d’œil inquiet et malveillant... Comme, après avoir porté le plateau dans l’atelier, elle croisait dans le vestibule M. de Sarilhe, qui rentrait, la brave femme ne put se tenir de lui confier son anxiété :

– Il y a là, monsieur, cette Américaine... cette petite effrontée, encore habillée de son costume de statue et assise sur le divan, près de M. Raymond... La vieille dame n’y est pas, aujourd’hui. J’ai bien peur qu’on fasse des manigances auprès de Monsieur pour lui tourner la tête et le faire tomber dans le panneau de ces gens-là !

– Ne vous inquiétez pas trop, ma bonne Mion. M. Raymond n’est pas un imbécile, loin de là, et il saura bien éviter les pièges.

En dépit de ces assurances, M. de Sarilhe avait au front un grand pli, tandis qu’il gagnait la chambre mise à sa disposition par son jeune

parent... Et durant assez longtemps, il délibéra s'il devait mettre en garde Raymond contre une intrigue possible de la part de cette jeune fille.

Dans l'atelier, Dinah goûtait tout en causant avec M. de Faligny. Elle ne semblait aucunement gênée de se trouver seule avec lui, et, gracieusement pelotonnée dans les coussins, elle le couvait de ses regards les plus caressants... Lui, légèrement grisé par sa beauté, par cet amour qu'elle lui dévoilait avec un attirant mélange de coquetterie et d'ingénuité, la considérait avec une complaisance qui mettait dans son regard une douceur charmeuse. Puis, un silence tomba entre eux... Dinah avait un peu abaissé les grands cils pâles et soyeux qui bordaient ses paupières. Un sourire discret et charmant entrouvrait ses fines lèvres roses. Le visage aux tons de neige palpait, se colorait délicatement... Et Raymond, cédant à sa griserie, prit la petite main blanche et tiède, y appuya ses lèvres et murmura :

– Ma jolie Diane, vous êtes vraiment délicieuse !

Cette fois, le jeune visage se couvrit d'une

vive teinte rose... Entre les cils qui se levaient, les beaux yeux bleus brillèrent de joie ardente et s'attachèrent amoureusement sur Raymond. Une voix caressante dit tout bas :

– Oh ! je suis heureuse de vous plaire !

Et la jolie tête blonde s'inclina sur l'épaule de Raymond.

M. de Faligny eut un mouvement de recul, un subit durcissement de la physionomie... Son intelligence prompte, subtile, aisément défiante, surtout à l'égard des pièges féminins, lui faisait entrevoir soudainement celui que miss Barnett – ou plus probablement sa mère – avait préparé à son intention. La jeune fille, très éprise et coquette d'instinct, était un instrument parfait entre les mains de cette aventurière. Et toutes deux escomptaient le caprice du comte de Faligny pour Dinah, qui leur permettrait de faire tomber cette belle proie dans leurs filets.

« Mais elles ne me connaissent pas ! songeait-il avec une sourde irritation. Cette petite Dinah n'est déjà qu'une misérable coquette, sans retenue, sans scrupule... Le rôle lui a été bien

enseigné ; mais elle le joue à la perfection... »

Dinah, relevant la tête, considérait avec une surprise inquiète le visage tout à coup devenu froid, hautain... Raymond dit avec une sécheresse nuancée d'ironie :

– Mais que devient donc miss Boyton ? Il me semble qu'elle vous oublie complètement... et Mrs Barnett va s'inquiéter, ne vous voyant pas rentrer.

Dinah balbutia :

– Oui, je... je ne comprends pas... je vais m'habiller... et je partirai seule.

– Non, j'enverrai chercher une voiture. Comme Mrs Barnett vous a confiée à moi, aujourd'hui, je tiens à ce qu'il ne vous arrive aucune mésaventure.

Le ton sarcastique, le demi-sourire de raillerie firent tressaillir Dinah. Elle leva sur M. de Faligny un regard de détresse, tandis que son fin visage frissonnait, palpait d'angoisse... Mais Raymond détournait les yeux.

Lentement, elle se leva et gagna le salon d'un

pas qui chancelait un peu.

Raymond, après avoir donné l'ordre à Dôm d'aller chercher un fiacre, se mit à marcher de long en large, nerveusement... Ah ! ces femmes !... ces comédiennes ! Celle-ci était habile, entre toutes, puisqu'elle avait été sur le point de le prendre, lui dont ses amis vantaient la clairvoyance, la froide et lucide raison... Fausse ingénue, petite créature pétrie de coquetterie, déjà dressée à l'esprit d'intrigue... Fort heureusement, elle avait cru trop vite avoir cause gagnée et ainsi ouvert les yeux à celui qu'elle pensait conquis, enchaîné par son charme câlin, sa beauté souple et gracieuse, ses regards de passion caressante.

« Bien ! bien ! songeait Raymond avec colère. Je vais mettre ordre à cela... et Mrs Barnett ne pourra s'en prendre qu'à elle-même, si sa belle-fille éprouve quelque peine de cette désillusion. »

Le bruit d'une porte qui s'ouvrait l'enleva à ses réflexions... Au seuil du salon apparaissait Dinah. Le fin visage pâli, les yeux pleins d'angoisse frappèrent Raymond d'une pitié d'autant plus vive que cette jeune fille, après tout,

si elle ne lui inspirait pas de l'amour, ne lui était pas indifférente, et fût peut-être devenue pour lui mieux qu'un caprice, si elle avait appartenu à une famille susceptible de s'allier à un Faligny.

Avec une physionomie adoucie, il lui offrit de s'asseoir en attendant le retour de Dôm... Mais elle dit nerveusement :

– Non, non, je vais descendre... La voiture ne tardera pas... Vous avez raison, il faut que je rentre... pour qu'on ne soit pas inquiet.

D'un geste hésitant, elle tendit sa main à Raymond... Les jolis doigts fins que serrèrent ceux du jeune homme étaient glacés. D'une voix un peu étouffée, Dinah demanda :

– Quand devrai-je revenir ?

– Mais... je ne sais trop... Ces jours-ci, j'aurai fort à faire... Et puis, il est question d'un voyage avec mon ami Martellier... Je vous ferai savoir, si vous voulez bien, miss Barnett...

– Oui, c'est cela...

Les lèvres délicates tremblaient. À ce moment parut Dôm, annonçant que la voiture était là.

Dinah s'avança vers la porte... Au moment d'en franchir le seuil, elle se tourna légèrement vers Raymond, qui la suivait, et leva sur lui un regard d'amour suppliant.

Il eut un frémissement d'émotion, mais détourna le sien. Alors, elle se pencha, saisit la main du jeune homme et la pressa contre ses lèvres. Puis, la laissant aussitôt retomber, elle traversa rapidement l'antichambre et sortit sur le palier, où l'attendait Dôm pour l'accompagner jusqu'à la voiture.

Raymond demeurait immobile au seuil de l'atelier. La surprise, un peu de compassion, le regret d'être la cause d'une souffrance, la satisfaction orgueilleuse de se voir l'objet d'un si vif amour... un peu de mépris, aussi, pour la femme qui oubliait ainsi la dignité, la retenue de son sexe, tels étaient les sentiments qui se mêlaient en lui... M. de Sarilhe, apparaissant à ce moment dans l'antichambre, glissa un coup d'œil investigateur vers la physionomie quelque peu émue de son jeune parent et demanda :

– Tu es seul ?... On peut entrer voir les progrès

de cette Diane ?

– Mais oui, mon cousin... Oh ! j'ai peu travaillé, aujourd'hui... Miss Barnett était fatiguée, et moi peu en veine...

M. de Sarilhe le suivit dans l'atelier. Il alla se poster devant la statue, l'examina et marmotta :

– Oui, ce n'est pas mal... pas mal du tout.

Et, se tournant vers Raymond, il demanda :

– Miss Barnett a-t-elle encore beaucoup de séances de pose en perspective ?

– Celle-ci est la dernière.

La réponse tomba, très brève, des lèvres de Raymond. M. de Sarilhe dit avec surprise, en considérant la physionomie devenue froide, un peu durcie :

– La dernière ?... Ah ! vraiment ?... Je pensais que... tu ferais durer un peu plus longtemps le plaisir de recevoir cette jolie personne, qui a pour toi des sentiments qu'elle ne cherche pas à cacher... Et, à vrai dire, cela m'inquiétait un peu, mon cher enfant. Miss Barnett a beaucoup de charme... et tu m'as dit que sa mère semblait une

femme habile, intelligente. Aussi, avais-je craint qu'on ne te tendît des filets...

Raymond eut un rire sarcastique, un peu nerveux.

– C'est cela même, cher cousin. Mais ces filets-là étaient un peu trop visibles pour moi... Demain, j'écrirai à Mrs Barnett que, comptant faire un séjour en Provence, je suis obligé de terminer les séances de pose.

M. de Sarilhe ne put réprimer un mouvement de joie.

– Vraiment, tu songes à venir là-bas ?

– Oui, je partirai en même temps que vous, et je resterai deux ou trois semaines au pavillon. Puis, je reviendrai ici et me préparerai à accompagner Martellier en Nouvelle-Guinée.

M. de Sarilhe eut un haut-le-corps.

– En Nouvelle-Guinée ?... Ah çà ! que signifie ?...

– Le démon de l'exploration s'est emparé de moi, depuis que Martellier m'a parlé d'un certain royaume mystérieux, où abonde l'or, où les

indigènes sont gouvernés par un homme blanc.
Tous deux, nous allons chercher à y pénétrer...

– Mais vous vous ferez massacrer,
malheureux !

Raymond eut un insouciant mouvement
d'épaules :

– Bah ! cher cousin, la jeunesse aime le risque
et l'aventure !... Puis, si j'y reste, je ne laisserai ni
femme ni enfants derrière moi.

– Non... Mais au lieu de t'en aller si loin, tu
ferais mieux, crois-moi, de faire un bon mariage,
d'être paisiblement heureux...

Raymond, souriant avec quelque ironie, mit sa
main sur l'épaule de son parent :

– Mon cousin, cela n'est pas dans mes goûts,
pour le moment. Plus tard dans huit ou dix ans, je
ne dis pas...

– Comment, dans huit ou dix ans ?... Mais tu
as vingt-cinq ans, c'est l'âge pour un garçon
sérieux, réfléchi comme toi...

– Non, certes ! Je ne suis pas mûr du tout pour
le mariage, mon bon cousin... et je crois que la

passion des voyages va me posséder pendant quelque temps.

M. de Sarilhe retint un sourire. Allons, cette pauvre Adeline avait peu à espérer... Mais un instant après, il se prit à songer :

« Après tout, c'est peut-être préférable. Quand il sera fatigué des voyages, blasé un peu sur toutes choses, il trouvera peut-être fort agréable d'épouser une femme aimable, bien élevée, de goûts tranquilles, comme est Adeline... Tandis qu'en demeurant ici il aurait trop d'occasions... beaucoup trop d'occasions de promener sa fantaisie de l'une à l'autre, et de faire quelque brillant mariage en fin de compte... Mais, c'est égal, je suis fameusement content qu'il se soit débarrassé de cette petite Américaine, qui avait l'air de l'intéresser un peu trop ! »

Raymond, en se retrouvant au pavillon du roi René, revécut de nouveau avec intensité le drame qui s'était passé dans la charmante demeure posée au bord des flots bleus, sous l'étincelant soleil de Provence... Dans la chambre tendue de perse bleu pâle, il évoqua le pâle visage immobile d'Aurore, avec le foulard rose, instrument du meurtre noué autour du cou. Et, au seuil de la pièce, il crut voir la figure marmoréenne de l'assassin, éclairée par un rayon de lune...

Norsten !... Ah ! ce nom maudit, comme il faisait toujours bouillonner en son âme une irrépressible fureur, un intense mépris !

Norsten, le meurtrier de sa sœur... Norsten, le descendant de Luc d'Anfrannes... Ainsi il n'avait pas suffi à cet homme que son aïeul eût volé, et vraisemblablement empoisonné un Faligny d'autrefois... Lui aussi avait voulu ajouter à

l'infamie qui stigmatisait sa race, en s'attaquant lâchement à une jeune femme malade, qui lui donnait toute sa confiance. Et, cyniquement, jusqu'au bout, il avait gardé un sang-froid, une calme énergie dont parfois les juges s'étaient sentis impressionnés.

Serrant les poings, Raymond jetait de sombres regards vers la Sarrasine, close, inhabitée depuis dix ans... la Sarrasine, d'où, si mystérieusement, avaient disparu la petite Elfrida et les deux serviteurs.

Un jour, en se promenant dans le jardin du pavillon, le jeune homme avisa un endroit en mauvais état, à la clôture garnie de feuillage qui séparait son domaine de celui de la Sarrasine... Et, en touchant les lattes pour éprouver leur degré de vétusté, il les vit s'effondrer sur le sol, laissant un étroit passage.

« Il faudra que je dise à Piérouse de faire arranger cela », songea-t-il.

Puis, après un moment d'hésitation, il s'engagea dans l'ouverture ainsi produite... Car il lui venait le désir de revoir de près le vieux

manoir, qu'il était venu autrefois, tout enfant, contempler ainsi en fraude, par un chemin analogue à celui-ci.

Quand il eut traversé le bois de pins, il vit devant lui le jardin, autrefois si admirablement soigné par le docteur Norsten et Ole, maintenant inculte, couvert d'une exubérante végétation. Dans une serre, au passage, il entrevit des plantes mortes, desséchées... Puis il se trouva en face du manoir, que couvraient les jasmins et les rosiers grimpants où, déjà, commençaient de s'entrouvrir quelques boutons.

Pendant un long moment, il demeura là, considérant avec un mélange d'émotion et de colère ce logis qui aurait dû lui appartenir... Puis il en fit le tour et se trouva au bord de la falaise, le long de laquelle courait un parapet de pierre.

Quelques bateaux de pêche, la voile tendue, voguaient sur l'onde ensoleillée. Leur vue rappela à Raymond ce César Bartel, que l'on avait soupçonné d'être le complice des Suédois... Jamais on n'en avait eu aucune preuve... Et pourtant, Raymond conservait un doute très fort à

ce sujet. Le départ du pêcheur, peu après l'évasion de Norsten, n'avait fait que renforcer en lui cette idée, qui, plus tard, quand il avait mis en chasse les meilleurs détectives pour retrouver les traces de l'évadé, l'avait incité à rechercher également Bartel, comme susceptible de le mettre sur la piste désirée.

Mais, chose étrange, le jeune pêcheur semblait s'être aussi complètement volatilisé que Valdemar Norsten, sa fille et ses serviteurs.

Et maintenant, Raymond avait abandonné ses recherches en se disant que, un jour ou l'autre, le hasard le mettrait peut-être en présence du criminel.

Au bout de quinze jours, M. de Faligny regagna Paris, laissant Piérouse au pavillon. Dôm devait l'accompagner en Nouvelle-Guinée. Quant à Mion elle fermerait l'appartement de la rue de Grenelle après le départ de son maître et irait retrouver son frère.

Raymond, assez occupé d'ailleurs par les préparatifs de son voyage, s'abstint de paraître dans les endroits où il pouvait se rencontrer avec

les dames Barnett. Mais un jour, Mion lui apprit que, pendant son absence, Mrs Barnett était venue, demandant à le voir.

– Je n’y serai jamais pour elle... entends-tu, Mion, jamais ! déclara-t-il.

– Oui, oui, j’entends bien, monsieur !... et n’ayez crainte, elle ne passera pas malgré moi.

« Quelle femme que cette Barnett ! pensa le jeune homme avec irritation. C’est qu’elle est bien capable d’arriver à m’accrocher quand même ! »

Ce fut, en effet, ce qui se produisit à quelques jours de là. En rentrant dans le vieil hôtel où des amis de sa famille, dans la gêne, lui louaient au premier un vaste appartement, Raymond rencontra dans l’escalier Mrs Barnett qui semblait le guetter.

Soulevant son chapeau, il fit le mouvement de passer outre. Mais Louisa posa sur son bras une main finement gantée en disant :

– Pourriez-vous me donner quelques instants, monsieur ?

Il répondit sèchement, avec un air qui n'avait rien d'engageant :

– Soit, si vous y tenez absolument.

Quand elle fut dans le salon, Mrs Barnett dit résolument :

– J'aborde aussitôt la question, monsieur... Pourquoi avez-vous fait à ma fille l'insulte de cesser brusquement les séances de pose, sans explication plausible ?

– Comment, sans explication plausible ?

Raymond la toisait avec hauteur.

– Vous ne jugez pas que mon séjour en Provence et mon départ prochain pour la Nouvelle-Guinée soient des motifs suffisants ?

– Non... car ce ne sont que des prétextes.

– Ah ! vraiment ?... Eh bien ! admettons-le. Mais s'il me plaît d'user de prétextes, qu'avez-vous à y redire ?

Louisa rougit de colère, sous la poudre artistement disposée sur son visage. L'ironie altière du jeune homme parut la déconcerter, un

moment... Mais elle se reprit aussitôt, et riposta avec vivacité :

– J’ai, monsieur, que vous vous êtes fait aimer de Dinah, et que maintenant la pauvre enfant, se voyant rejetée, est au désespoir !

– Veuillez parler franc, madame. Vous aviez espéré que je tomberais dans votre piège, en cédant à un caprice pour miss Dinah... après quoi, vous seriez venue me faire quelque scène pathétique, en déclarant que la réputation de votre belle-fille était perdue, si je n’en faisais une comtesse de Faligny... Mais, si jeune que je sois, je n’ai rien d’un naïf et j’ai vu très clair dans votre jeu. Vous pouvez donc vous retirer, Mrs Barnett et porter ailleurs vos ambitieuses visées.

Une lueur jaillit des yeux bleus, qui savaient se faire si câlinement doux – une lueur de rage que Raymond saisit au passage.

« Eh ! elle ne doit pas être toujours bonne, celle-là ! » pensa-t-il.

– Voilà qui est odieux ! s’écria Mrs Barnett

d'une voix que la colère rendait tremblante. Je supposais qu'en faisant appel à votre honneur de gentilhomme, j'aurais gain de cause... je pourrais apporter un adoucissement au chagrin de ma pauvre petite Dinah.

Froidement, Raymond riposta :

– Je déplore que miss Barnett conserve des sentiments aussi vifs à l'égard d'un homme qui n'a rien fait pour les éveiller en elle. Voilà tout ce que vous pouvez lui dire, madame. Par ailleurs, je ne la juge qu'à demi responsable de l'intrigue ourdie autour de moi, et c'est à vous seul que j'en veux de cette désagréable histoire.

Pendant quelques secondes, Louisa parut lutter contre la fureur. Sa physionomie avait en ce moment, une expression que Raymond qualifia, en lui-même, de « presque sinistre »... Enfin elle parut se dominer, et dit avec un accent un peu rauque :

– Soit, j'accepte votre inimitié monsieur de Faligny... et je vous assure de la mienne. Ce n'est pas chose si négligeable, croyez-le !

Il riposta, dédaigneux et railleur :

– Je m'en doute, madame !

Elle tourna les talons et quitta la pièce... Dôm, dans l'antichambre, lui ouvrit la porte et la suivit des yeux. Puis, en refermant le vantail, il murmura :

– Ça, c'est une vilaine femme !

– Décidément, nous nous mettons en route demain, Martellier ?

– Demain, au point du jour, mon cher Raymond.

Les deux jeunes gens étaient assis devant l'entrée d'une maison papoue, qui se composait d'un rez-de-chaussée et d'un étage, auquel on accédait par un escalier extérieur assez grossier... Sous leurs yeux s'étendaient les eaux bleues, ardemment ensoleillées, d'une baie que fermaient d'un côté des collines boisées, de l'autre une falaise abrupte. La plus superbe végétation s'étendait autour du village où les voyageurs avaient trouvé une hospitalité chaleureuse grâce à la recommandation d'un indigène que Martellier avait eu précédemment l'heureuse chance d'enlever aux mains de féroces ennemis.

Au reste, la tribu papoue qui habitait ce lieu

charmant n'était pas cannibale, et témoignait de mœurs plutôt douces. Le chef connaissait un peu de hollandais, langue que parlait Martellier, et celui-ci, avec l'appoint de quelques mots du dialecte indigène, réussissait à s'entendre suffisamment avec lui pour obtenir le plus de renseignements possible sur l'énigmatique royaume de Kidji, but de son voyage.

À vrai dire, ces renseignements étaient assez succincts. Les habitants de cette contrée n'avaient aucun rapport avec leurs voisins, et ceux-ci éprouvaient, à l'égard de ces hommes mystérieux, une sorte de crainte superstitieuse... À peine osaient-ils en parler, et Martellier s'était vite convaincu qu'aucun d'eux n'oserait jamais faire partie de l'expédition. Au reste, Raymond et lui ne s'en souciaient guère, ayant dès l'abord décidé de pénétrer dans le royaume de Kidji en la seule compagnie de Dôm.

Ce matin-là, les deux jeunes gens avaient pris leurs dernières dispositions pour le départ, et Martellier, après une nouvelle conférence avec le chef papou, venait retrouver son ami devant la

maison qui leur avait été assignée comme demeure.

– As-tu pu tirer encore quelque chose de ce vieux trembleur ? demanda Raymond.

– Oui... Il paraît que les Ogeroks montent des animaux fantastiques, lesquels, d'après la description, je suppose être simplement des chevaux... Ils doivent être aussi couverts d'armures en or, car c'est ainsi que je traduis « les feux semblables à ceux du soleil, qui s'échappent de leurs personnes », au dire du chef.

– Peste ! Il y aurait donc quelque mine fabuleuse par là ?

– Probablement... J'ai su aussi qu'autrefois les Ogeroks faisaient quelques incursions chez les tribus voisines, et celles-ci avaient d'eux une terreur telle qu'aucune résistance ne leur était opposée... Mais, depuis une dizaine d'années, ils semblent devenus tout à fait pacifiques. Ce changement coïnciderait avec l'apparition parmi eux d'hommes blancs, dont l'un d'eux serait devenu leur roi.

– Il faut espérer que ces blancs ne nous accueilleront pas plus mal que les noirs Papous, nos hôtes actuels... Mais c'est très curieux, cette persistance à s'isoler, à garder jalousement fermée cette contrée.

– Oui... et des plus intéressants... Ah ! le chef m'a dit aussi qu'il y avait une jeune femme blanche – blanche comme cela, a-t-il spécifié, en me montrant au loin les cimes neigeuses des montagnes. Elle a des yeux qu'on ne peut regarder en face et, dans ses cheveux qui brillent, elle porte les feux du soleil.

Raymond demanda en riant :

– Comment le sait-il ?... Quelqu'un a donc tout de même pénétré dans ce royaume si bien gardé ?

– Il faut le penser... à moins qu'il y ait là seulement quelque légende, chose très possible.

– Eh bien ! nous le verrons... Et si la belle blanche existe, nous essayerons, nous, de supporter l'éclat de ses yeux et les feux du soleil, ce qui signifie, sans doute, quelque ornement d'or

dans sa coiffure.

– Très probablement... Oui, tu te chargeras, mon cher, de lui faire la cour, afin qu'elle nous initie aux secrets du royaume, dont elle est peut-être la souveraine.

Et les deux jeunes gens continuèrent de converser gaiement, sans appréhension des dangers qui les attendaient peut-être, dans leur aventureuse expédition.

L'aube se levait à peine, le lendemain, quand André Martellier, Raymond et le fidèle Dôm quittèrent le village, après un cordial adieu au chef et aux notables, qui ne dissimulaient guère leur surprise et leur effroi, devant l'audace des étrangers.

Une vingtaine d'indigènes armés devaient les accompagner jusqu'aux confins du royaume de Kidji, afin de les protéger, en cas d'hostilité de la part des tribus dont ils avaient à traverser le territoire. Mais ce trajet s'effectua sans incident, à travers un pays fertile, coupé de forêts, et qui allait en s'élevant jusqu'à une crête rocheuse, que les voyageurs atteignirent le troisième jour.

Alors, ils virent à leurs pieds une plaine fort bien cultivée, arrosée par de nombreux ruisseaux, avec des pâturages où paissaient les troupeaux... Un des indigènes, étendant le bras, prononça respectueusement ce seul mot :

– Kidji !

Au-delà de la plaine, l'horizon était barré par une chaîne de montagnes, encore couverte d'ombre, car à cette heure matinale, le soleil commençait seulement de monter derrière elle. Parmi les cultures et les plantations de palmiers, on distinguait des villages, ou bien des fumées qui s'élevaient, indiquant la présence de petites agglomérations humaines.

– Eh bien ! mon vieux, nous voilà aux portes de ce fameux royaume ! dit Martellier à son ami. Tâchons d'en découvrir les mystères... et tant pis pour nous si nous sommes punis de notre curiosité !

Ils congédièrent leur escorte avec une récompense généreuse et, après avoir fait honneur au repas préparé par Dôm, ils s'occupèrent de chercher un chemin susceptible

de les conduire dans la plaine.

Bientôt, ils découvrirent un sentier, fort rude à la vérité, qui permettait de descendre la longue pente abrupte... S'y étant engagés, ils marchèrent pendant quelques minutes... et ne furent pas autrement surpris, à un détour, de voir surgir d'une sorte de crevasse du roc une dizaine d'hommes armés de lances et de flèches, qui les entourèrent silencieusement.

– Allons, ça y est ! murmura Raymond, sans s'émouvoir.

Ces hommes, de petite taille avaient le teint moins foncé que les Papous de la côte. Au lieu d'être nus, comme ceux-ci, ils portaient une longue tunique brune. Leur poitrine était protégée par une sorte de cuirasse d'or et, à la main, ils tenaient un bouclier de même métal.

L'un d'eux, qui paraissait le chef, adressa quelques mots aux prisonniers. Mais le dialecte employé différait de celui que Martellier connaissait, succinctement d'ailleurs. Il fit signe qu'il ne comprenait pas... Alors l'Ogerok indiqua, du geste, que lui et ses compagnons continuassent

de marcher. Ils obéirent, et se mirent à descendre, précédés et suivis par les soldats du royaume de Kidji.

Au bas de la pente se dressait une sorte de petit blockhaus, près duquel paissaient une vingtaine de chevaux à la robe claire... D'autres soldats sortirent de là, avec des regards de grave curiosité sur les prisonniers. Ceux-ci, toujours par gestes, furent invités à monter sur des chevaux qu'on leur amena. Auparavant, on leur avait enlevé leurs armes, qui furent soigneusement déposées dans un petit chariot amené par un des soldats... Après quoi le chef enfourcha une monture, huit de ses hommes l'imitèrent, et tous, prisonniers et gardiens, s'en allèrent dans la direction des montagnes.

– Eh bien ! mon cher, nous y sommes ! dit gaiement Raymond, qui chevauchait avec son aisance habituelle de cavalier de race.

– Ça y est... enfin ! riposta Martellier, tout hilare. Eh ! sais-tu, ils ont un peu de branche, ces Ogeroks ! Et pas l'air trop féroce, hein ?

– Non, pas trop. J'espère que nous nous en

tirerons.

– Mais bien sûr ! Qu'est-ce que tu veux qu'ils fassent de nous, puisqu'ils ne sont pas cannibales ?

– Eh bien ! nous tuer, en punition de notre audace.

– Ah ! ils n'ont pas des têtes à ça !... Et puis l'homme blanc, qui est leur roi, ne laissera pas massacrer des hommes de sa couleur.

– À moins qu'il n'ait quelque raison de leur en vouloir.

– Bah ! tu iras demander l'intervention de la belle jeune femme blanche !... Et pour l'amour de toi, charmeur, elle nous sauvera... en admettant que nous soyons en danger.

Vers midi, les cavaliers s'arrêtèrent dans un bois de palmiers, et le chef fit remettre aux prisonniers les vivres qu'on leur avait enlevés en même temps que leurs armes... Après un assez long repos, tous repartirent... La route qu'ils suivaient, bien entretenue, ne passait pas par les villages. De temps à autre, ils rencontraient

quelque indigène, qui les regardait avec une curiosité tranquille, sans malveillance.

– On n'a pas l'air de nous voir d'un trop mauvais œil, disait Martellier.

– Qui sait, nous pourrions peut-être supplanter le roi actuel ! ripostait plaisamment Raymond.

Au soir, ils atteignirent une maison qui s'élevait à l'orée d'une forêt. Une véranda s'étendait autour du rez-de-chaussée et du premier étage, auquel on accédait par un escalier fort bien construit. Cette demeure était du même type que celles des Papous de la côte, mais faite avec beaucoup plus de soin... Elle constituait, comme devaient l'apprendre plus tard les prisonniers, un relais pour les soldats du roi. Des vivres y étaient déposés, dont Raymond, Martellier et Dôm eurent leur part. Tous trois s'étendirent sur des nattes au premier étage, et s'endormirent paisiblement, gardés par les Ogeroks.

La journée du lendemain se passa encore à chevaucher sur une route de plus en plus montueuse... L'air devenait moins chaud, car on

se rapprochait de la montagne. Les cavaliers y atteignirent vers deux heures, et s'engagèrent dans un sentier taillé en plein roc, presque invisible pour les non-invités. Il côtoyait à gauche un précipice d'une effrayante profondeur et, à droite, longeait le flanc d'une hauteur, dont le sommet était couvert d'une abondante végétation sylvestre.

En montant toujours, les Ogeroks et leurs prisonniers atteignirent, à la nuit, un relais où ils demeurèrent jusqu'au matin... Puis ils repartirent de nouveau. Raymond et Martellier se rendirent compte aussitôt qu'ils se trouvaient sur un plateau boisé, admirablement cultivé, irrigué par des canaux fort bien compris.

– Décidément, ces gens-là ont un degré de civilisation assez avancé ! fit observer Martellier. Je crois, mon cher ami, que nous allons voir des choses fort intéressantes !

Raymond étendit la main devant lui.

– Tiens, vois-tu, au fond, cette seconde chaîne de montagnes qui nous barre le plateau ? C'est celle dont nous apercevions les pics neigeux, de

la côte.

– Oui... Il faudra que nous l'explorions, mon cher Faligny.

– Si le roi de Kidji le permet.

– Oh ! ce doit être un très brave homme, j'en suis persuadé.

– Moi, j'ai au contraire l'intuition que nous trouverons en lui un ennemi.

– Bah ! Quelle idée !... Rien ne nous le donne cependant à penser, pour le moment. Ces soldats sont très convenables pour nous, et ce que nous voyons de la population ne paraît pas avoir d'intentions malveillantes à notre égard.

– Non, en effet... Et j'espère que c'est toi qui auras raison, mon ami.

6

Un peu après midi, les cavaliers arrivèrent en vue d'une ville. Elle semblait étendue et donnait la plus riante impression, avec ses maisons de bois à colonnettes sculptées, à vérandas élégantes, qui s'élevaient au milieu de jardins... Les voies, assez étroites, étaient bien entretenues. Une eau claire, venue sans doute de la montagne, coulait dans des caniveaux de pierre polie... Au centre d'une place s'étendait un large bassin, fait de cette même pierre d'un gris bleuâtre. Et au-delà, dans l'ombre mystérieuse d'un jardin à l'exubérante végétation, les voyageurs distinguèrent une construction plus importante, le palais du roi, probablement.

Au moment où la petite troupe arrivait sur la place, un galop de chevaux se fit entendre. Une femme, montée sur un petit cheval blanc, déboucha d'une avenue plantée d'arbres

magnifiques. Elle était suivie d'un cavalier au teint bruni, à la barbe et aux cheveux noirs, vêtu d'un pantalon et d'une vareuse d'étoffe claire.

Sur un ordre du chef, l'escorte des prisonniers s'immobilisait, la lance dressée... L'amazone venait vers eux. C'était une jeune fille d'une vingtaine d'années, vêtue d'une robe blanche faite d'une étoffe souple et soyeuse.

Sous la lueur encore ardente du soleil qui commençait à décliner, son visage aux traits purs et délicats apparaissait d'une teinte neigeuse, à peine avivée de rose léger. À l'ombre de cils foncés, d'admirables yeux noirs, veloutés, ardents, volontaires, étincelaient en s'attachant sur les étrangers qui, eux, restaient stupéfaits devant cette merveilleuse apparition.

Et le regard de la belle jeune fille, après avoir effleuré Martellier et Dôm, s'arrêtait à Raymond plus longuement... Et il songeait : « Est-ce que je rêve ?... Cette femme a tous les traits de la petite Elfrida Norsten... tous ceux du docteur Norsten ! »

Oui... et même, dans l'ombre du chapeau de

fine paille blanche qui protégeait contre le soleil la tête charmante, il distinguait des mèches soyeuses d'un blond argenté.

Puis, pourquoi le regardait-elle ainsi, avec cette attention, cet air de surprise ? Pourquoi ses yeux tout à coup devenaient-ils sombres, et se détournaient-ils de lui avec cette sorte de colère hautaine ?

L'avait-elle reconnu, elle aussi ?

Dans le dialecte Ogerok, la jeune fille adressait quelques mots au chef de l'escorte qui répondit avec un air de profond respect... Puis, faisant voler son cheval, elle s'éloigna au galop dans la direction de ce que les voyageurs croyaient être le palais.

À ce moment, seulement, Raymond jeta les yeux sur l'homme qui la suivait... et il retint un cri de stupéfaction en reconnaissant César Bartel, le pêcheur !

Plus de doute... Cette jeune fille était bien la fille de Valdemar Norsten... Et le roi de Kidji, c'était l'assassin d'Aurore, l'évadé vainement

recherché jusqu'à ce jour !

La stupéfaction de Raymond était si grande que son ami dut le pousser par le bras en disant :

– Eh bien ! nos gardiens nous font signe de nous remettre en route !... Tu as l'air changé en statue !... Cette délicieuse créature t'a-t-elle ensorcelé ?

– Ah ! tu n'y es pas, mon ami !... Mais mes prévisions se réalisent de la plus extraordinaire manière... Car c'est bien un ennemi que nous allons trouver en ce roi des Ogeroks !

– Quoi ?... Que racontes-tu là ?... Cette jeune fille...

– Est la fille du docteur Norsten qui assassina ma sœur, fut condamné pour ce meurtre aux travaux forcés, et s'évada de la prison de Draguignan, d'une façon toujours restée mystérieuse.

– Ah ! par exemple !... Ah ! par exemple !...

Martellier regardait son ami avec ahurissement... Raymond, se tournant vers l'Annamite, qui demeurait à quelque distance

derrière lui, demanda :

– Dôm, as-tu reconnu l’homme aux cheveux noirs qui suivait cette femme ?

– Oui, monsieur... On dirait César Bartel... Et elle, la jeune femme, elle ressemble au docteur Norsten.

– Là, vois-tu, Martellier ?... Dôm dit comme moi... Et ce César Bartel, c’est un pêcheur que l’on soupçonna sur le moment – sans en avoir jamais eu aucune preuve – d’être complice dans l’inexplicable disparition de la fille du coupable et de ses deux serviteurs... Tu te souviens ?... Je t’ai raconté cela, autrefois.

– Oui, oui, fort bien... Ah ! mais, l’aventure se corse, en effet !... Il n’a pas dû l’oublier, ton témoignage, accablant pour lui... Et un criminel de cette envergure ne regardera pas à se venger !... C’est donc pour cela qu’elle te regardait ainsi, la belle petite ?... Et moi qui me figurais qu’elle était frappée du coup de foudre, en te voyant !

Raymond eut un rire railleur.

– Ah ! bien oui !... Nous ne pouvions pas nous souffrir, autrefois, avant ce crime odieux... et maintenant, ce ne peut être que pire !

– Eh ! eh !... en effet !... Pourtant, quelle ravissante créature !... Quels yeux ! Quel superbe regard !

Raymond dit entre ses dents :

– J’aimerais mieux avoir affaire à une tribu de cannibales qu’à ces gens-là !

À ce moment, la petite troupe atteignait une maison de deux étages, autour de laquelle des soldats semblaient monter la garde... Les prisonniers furent conduits au second, dans une pièce garnie de nattes. Un soldat apporta leur repas, puis ils furent laissés seuls.

Martellier semblait peu ému de l’aventure, car son caractère optimiste le portait à croire qu’elle s’arrangerait le mieux du monde, en dépit de la fâcheuse conjoncture que représentait la personnalité du roi de Kidji et de sa fille... Raymond, lui, était fort assombri, non par la perspective du danger, car il y était préparé en

accompagnant son ami dans cette exploration d'une contrée inconnue, mais par la pensée qu'il se trouvait au pouvoir de l'être détesté, méprisé... du misérable dont le crime sans excuse était demeuré impuni.

Puis n'avait-il pas lu, dans le regard de la jeune fille, une colère, une fierté mêlée de dédain, dont le souvenir le faisait frémir d'une sourde irritation ?

Cette nuit-là, il ne dormit guère, Raymond de Faligny. Son orgueil s'insurgeait contre la situation dans laquelle le mettait cette extraordinaire rencontre avec ceux qu'il pouvait considérer comme ses pires ennemis... Et à la pensée de se trouver comme prisonnier en face de Norsten, assassin de sa sœur, que son témoignage avait tant contribué à faire condamner, le sang de la vieille race altière qui coulait en ses veines bouillonnait avec violence.

Mais que faire ? S'évader ?... Chose difficile, comme purent s'en convaincre le lendemain les deux amis.

La maison où ils se trouvaient était

visiblement organisée pour servir de prison. Une sentinelle se promenait devant la porte close de la pièce où ils avaient été conduits la veille, et la fenêtre apparaissait trop étroite pour qu'aucun d'eux – même Dôm, si mince fût-il – pût y passer... Au reste, dans ce pays qui semblait fort bien organisé, il y avait lieu de penser qu'en admettant la possibilité d'une évasion, les prisonniers seraient vite repris.

– N'importe, je la tenterai quand même, disait Raymond, qui se promenait de long en large comme un fauve en cage. Oui, oui, j'aimerais mieux risquer les pires dangers, plutôt que de me sentir au pouvoir de cet homme !

– Malheureusement, je ne vois pas le moyen... pas le moyen du tout ! marmottait Martellier, en hochant la tête. Et même réussirions-nous à nous échapper d'ici, pourrions-nous trouver le passage à travers la montagne, par lequel nous sommes arrivés sur ce plateau ?... Le trouverions-nous ? Serait-il possible de nous y engager, gardé comme il l'est ?

– N'importe, j'essaierai... Il existe peut-être,

dans la montagne, d'autres sentiers non surveillés, parce que, probablement, plus difficilement praticables.

– Et les vivres ?... Et les armes, avec lesquelles nous pourrions nous en procurer ?... Non, vois-tu, mon cher, pour l'instant du moins, cela me semble bien difficile... Je ne dis pas, si l'on nous garde quelque temps prisonniers, que nous ne puissions étudier la chose... Tout dépendra de la façon dont nous serons traités, de ce que l'on voudra faire de nous...

Raymond dit, avec une violence contenue :

– Mais c'est que, précisément, je n'aurais pas voulu attendre cela... supporter le bon plaisir de ces êtres...

– Mon pauvre ami, je crois qu'il faudra t'y résigner, car je ne vois pas pour le moment la possibilité de faire autrement !

Les prisonniers avaient pensé qu'on les ferait comparaître aujourd'hui devant le souverain... Mais la journée s'écoula sans que cet événement se produisît. L'irritation de Raymond s'en accrut, car le jeune homme voyait là une intention mauvaise de Norsten, joyeux de le tenir à sa merci, désireux de lui infliger les anxiétés de l'attente, de l'humilier en lui faisant sentir sa puissance et son dédain.

– Ah ! quelle extraordinaire chose, disait le jeune homme, que nous nous retrouvions, ce Norsten et moi, sur le point du globe inconnu de tous les autres Européens ! Qu'il soit devenu le souverain de cette peuplade, et que je tombe en son pouvoir !... Lui, que j'ai tant fait chercher !... Ah ! certes, sans cette invraisemblable aventure, personne ne serait venu le découvrir ici !

– Mais es-tu sûr que la jeune fille t'ait

reconnu ? demandait Martellier. Elle était bien jeune quand elle a quitté la Provence... Peut-être a-t-elle eu seulement quelque vague souvenir en te voyant...

– Tu oublies que César Bartel se trouvait avec elle ?... Lui était déjà un homme fait, quand il est parti. En dépit du changement que les années ont pu apporter en moi, je ressemble beaucoup à l'adolescent qu'il a connu autrefois... Puis il y avait avec nous Dôm, dont le type caractéristique aurait suffi à le convaincre, en cas de doute... D'ailleurs, rien qu'à l'expression de sa physionomie, j'ai bien vu qu'Elfrida Norsten ne s'y est pas trompée.

– Enfin, qu'ils se dépêchent de nous fixer sur notre sort ! grommelait Martellier, que l'énervement gagnait aussi.

Les jeunes gens, par signes, essayèrent d'interroger le soldat qui venait apporter leur repas... Mais cet homme ne comprit pas, ou feignit de ne pas comprendre.

Enfin, dans l'après-midi du lendemain, on fit sortir de leur prison Raymond et Martellier...

Dehors attendait César Bartel. Il salua, sans le moindre embarras, et dit poliment :

– Veuillez me suivre, messieurs.

Raymond demanda, en toisant avec hauteur celui qu'il qualifiait de « complice de Norsten » :

– Et mon domestique, pourquoi le laisse-t-on ici ? Va-t-on le séparer de nous ?

– Je ne le pense pas, monsieur... D'ailleurs, vous serez fixé tout à l'heure à cet égard par le roi de Kidji, vers qui je vous conduis.

En regardant l'ancien pêcheur droit dans les yeux, Raymond dit froidement :

– Ce roi, c'est le docteur Norsten ?

Sans se troubler le moins du monde, César répondit paisiblement :

– En effet, monsieur.

Puis il se mit en marche, et les deux amis le suivirent... À leur grande surprise, aucun soldat ne les escortait. Ils gagnèrent ainsi le jardin qui précédait et entourait le palais royal. Moins préoccupé, ils en eussent admiré la végétation

féerique, les bassins et les canaux de marbre, où coulait une eau vive descendue de la montagne... À quelques pas devant le palais, deux soldats montaient la garde, une lance à la main, l'armure d'or étincelant sous les rayons du soleil. La demeure royale était faite d'un bois précieux, de beau ton brun patiné par le temps, et assez habilement sculpté. Une véranda longeait la façade, au rez-de-chaussée comme aux deux étages. Un degré de marbre conduisait à la salle du trône, pavée de marbre rouge formant de petites dalles cerclées d'or. Deux trônes d'or reposaient sur un soubassement de marbre et, du plafond fait de bois sculpté, tombaient, au bout de longues chaînes d'or assez grossièrement forgées, des sortes de lampes du même métal.

César et ses compagnons ne s'arrêtèrent pas dans cette salle. Ils en traversèrent une seconde, plus petite, garnie d'un ameublement semi-européen, et sortirent sur une large terrasse de bois qui longeait toute l'autre façade du palais.

À vingt mètres de là, un lac s'étendait, un merveilleux lac bleu sur lequel fleurissaient des

plantes aquatiques d'une extraordinaire beauté... Puis, au-delà, par une éclaircie ménagée entre les arbres aux magnifiques ramures, la vue s'étendait jusqu'aux montagnes, jusqu'aux pics encapuchonnés de neige.

Mais Raymond et son ami n'eurent qu'un fugitif coup d'œil pour cet admirable spectacle... Tout aussitôt, leur attention se concentra sur un point de la terrasse. Là, sous un grand vélum blanc, se tenait assis un homme dont la seule vue fit battre tumultueusement, de colère, le cœur de Raymond.

Valdemar Norsten... oui, c'était bien lui, très reconnaissable, en dépit du changement apporté par ces dix années... et, semblait-il aussi, par la maladie.

Car il avait réellement l'air malade, cet homme au visage aminci, creusé, que terminait une longue barbe soyeuse presque blanche. Il s'appuyait contre des coussins, et d'autres coussins encore soutenaient ses jambes sans doute affaiblies... Mais les yeux noirs conservaient l'énergie, le calme d'autrefois. Ils

effleurèrent Martellier, puis s'arrêtèrent sur Raymond, longuement, froidement, quoique sans malveillance, et sans cet air de triomphe qu'avait redouté d'y voir le jeune homme.

Lui, Raymond, se raidissait pour ne pas crier à la face de cet homme : « Misérable !... Assassin ! », pour rester impassible, avec un regard qui soutenait dédaigneusement, fièrement, celui du roi de Kidji.

Valdemar dit d'une voix lente, un peu affaiblie :

– Asseyez-vous, messieurs... nous avons à parler... J'aurais voulu le faire dès hier, mais la maladie entrave souvent mes désirs.

Au moment où les jeunes gens allaient obéir à cette invitation, un glissement se fit entendre, et, sortant d'une pièce voisine, apparut Elfrida Norsten.

Elle était vêtue d'une robe blanche faite d'étoffe légère et tombant jusqu'aux chevilles. Elle marchait, les pieds chaussés de sandales à l'antique, garnies de minces tresses d'or. Une

ceinture tissée de fils d'or retenait les plis amples autour de la taille souple, d'une rare élégance... Dans les cheveux blonds aux doux reflets de soie argentée, le soleil faisait étinceler un étroit bandeau d'or au milieu duquel était serti un énorme saphir.

La jeune fille s'avança lentement, d'un pas glissant. Rien n'égalait l'élégance harmonieuse de toute sa personne, la grâce fière de sa beauté... Entre les cils bruns, ses yeux, sombres et presque durs en ce moment, se dirigeaient vers les prisonniers, ou plus exactement vers Raymond, dont elle rencontrait le regard animé d'une expression semblable.

Elle répondit par une légère inclination de tête au salut des jeunes gens et vint prendre place sur un siège près de son père.

Puis, avec une aisance de véritable souveraine, elle dit à son tour :

– Asseyez-vous, messieurs.

Une fois de plus, Raymond, contenant sa fureur, pensa :

« Oui, j'aimerais mieux être en présence de cannibales que devant ces gens-là ! »

Le docteur Norsten demanda, en s'adressant plus particulièrement à Martellier :

– Dites-moi sincèrement, monsieur, quel était votre but en pénétrant dans ce pays ?

– Simplement le désir de voir une contrée nouvelle, inconnue, que l'on me dépeignait comme très mystérieuse... Je suis explorateur, et, cette fois, j'avais décidé mon ami à m'accompagner.

– Vous vous nommez ?

– André Martellier.

– Eh bien ! monsieur Martellier, savez-vous bien que, d'après les lois du royaume de Kidji, tout étranger qui y pénètre ne peut plus en sortir ?

– Comment cela ?

– Oui, il y demeure à jamais prisonnier. C'est une superstition ancrée chez les Ogeroks, que, si un étranger réussissait à quitter le pays, toute la population périrait dans un cataclysme.

– Ah ! bien, mais... c'est que nous n'avons pas du tout l'intention de passer le reste de notre vie ici !

– Je le pense bien ! appuya Raymond, sèchement.

– Et nous espérions, ajouta Martellier, qu'étant un Européen, comme nous, vous nous faciliteriez, le moment venu, la sortie de votre royaume.

– Qu'appellez-vous « le moment venu » ?

– Eh bien ! lorsque, avec votre permission, nous aurions exploré le pays, étudié ses mœurs, ses coutumes, ses productions.

– Et que vous pourriez ensuite aller révéler cette découverte, ainsi que la retraite de Valdemar Norsten, l'évadé ?

Martellier protesta vivement :

– Monsieur, nous vous ferions le serment de garder le secret sur ce point ! Il serait indigne de notre part d'abuser d'une hospitalité...

Valdemar l'interrompit courtoisement :

– Je ne doute pas, monsieur, de votre loyauté...

pas plus que de celle de votre ami. Je suis persuadé que si, l'un et l'autre, vous me juriez le silence, nul en dehors de vous, ne connaîtrait le secret du royaume de Kidji. Et, cependant, il m'est impossible de vous donner la liberté.

Martellier sursauta. Quant à Raymond, il dit avec un sourire de dédain :

– Je m'y attendais bien, croyez-le, docteur Norsten.

Valdemar ouvrait la bouche pour répliquer, mais sa fille le prévint. Redressée, les yeux brillants de fier défi, elle s'écria :

– Parce que vous pensiez que mon père serait heureux de se venger ?... Ne le rabaissez pas à votre taille, monsieur de Faligny ! Il sait pardonner les offenses, lui... il n'est pas de ceux qui ressassent pendant des siècles la même vieille rancune.

– Elfrida !

Du geste, Valdemar intimait à sa fille l'ordre de se taire... Mais déjà, Raymond s'était levé, frémissant, le regard chargé d'orage...

– Vous savez pouvoir m’insulter impunément, mademoiselle Norsten, parce que vous êtes une femme, et que, de plus, je suis le prisonnier de votre père ! Ne vous en prenez donc qu’à vous si je qualifie ce procédé d’acte lâche et misérable.

Le merveilleux teint de neige, soudainement, devint d’un rose brûlant. Elfrida, à son tour, bondit du siège où elle se tenait assise... Mais son père lui saisit la main en disant d’une voix basse, un peu haletante :

– Tais-toi !... Taisez-vous ! À quoi bon ces querelles ? La fille de Valdemar Norsten et le frère d’Aurore Serdal ne peuvent être que des adversaires... tant que subsiste l’atroce erreur dont je suis la victime. Mais vous êtes gentilhomme et chrétien, monsieur de Faligny... et toi, Elfrida, tu sais que le Christ ordonne de pardonner à ses bourreaux...

Elle s’écria avec véhémence :

– Ah ! si l’on n’avait fait souffrir que moi !... rien que moi, oui, je pardonnerais bien volontiers ! Mais vous, mon père ! Vous, le plus noble cœur qui soit au monde, le plus droit, le

plus incapable de toute action basse !...

Elle se tournait vers Norsten, le couvrait d'un regard où passait toute la tendresse ardente, toute l'admiration et la douleur de son cœur filial... Et Raymond, quelle que fût sa colère, ne put réprimer un frémissement d'émotion.

Valdemar Norsten dit avec un sourire mélancolique :

– Tout le monde ne peut me voir avec les yeux de ma fille bien-aimée... Cependant, Elfrida, M. de Faligny a quelque raison. Il est maintenant notre hôte, et tu dois faire taire ta rancune... comme lui, j'en suis persuadé, saura contenir les sentiments peu bienveillants que nous lui inspirons.

– Soyez-en assuré, dit froidement Raymond.

Sans le regarder, la jeune fille dit sèchement :

– Je ne ferai donc plus allusion au passé, c'est entendu.

Et, inclinant légèrement la tête, elle s'éloigna, en se dirigeant vers un escalier de bois qui conduisait de la terrasse aux bords du lac.

Martellier la suivit d'un regard chargé d'admiration. Raymond, lui, détournait le sien, très sombre. Valdemar, dont la physionomie révélait une soudaine et profonde tristesse, passa lentement la main sur son front... Puis il dit avec effort :

– Voyons, messieurs, revenons à notre sujet... Oui, vous êtes prisonniers ici, à perpétuité... comme moi.

– Comme vous ?

Les jeunes gens le regardaient avec stupéfaction.

Il répéta :

– Comme moi, le souverain de ce pays... Voici près de dix ans, quand je débarquai avec ma fille et mes serviteurs sur la côte papoue, j'avais l'intention d'y chercher un lieu favorable pour l'établissement d'une petite colonie. Avec nous se trouvait un prêtre catholique, le Père Gélin, qui regagnait sa mission. Je l'avais rencontré à Melbourne, et il m'avait donné sur le pays de précieux renseignements... Aussi comptais-je me

diriger, d'après ses indications, pour le choix de mon petit établissement.

« Nous débarquâmes donc, et, après un court séjour chez les indigènes de la côte, nous nous dirigeâmes vers l'intérieur... Or, précisément à cette époque, les Ogeroks faisaient, sur les terres de leurs voisins, une de ces rapides et foudroyantes incursions qui terrorisaient tant ceux-ci. Un beau jour, nous nous vîmes environnés de cavaliers cuirassés d'or, qui nous firent prisonniers avant que nous ayons pu tenter de résistance. Ils ne nous maltraitèrent pas, mais nous emmenèrent dans leur mystérieux pays, et nous conduisirent à leur roi. Celui-ci était un homme dans la force de l'âge, en ce moment miné par une maladie que tous les sorciers Ogeroks restaient impuissants à guérir. Moi, j'y parvins rapidement et dès lors, je fus un personnage. On m'amenait des malades et j'eus l'heureuse chance d'en guérir un grand nombre. Puis j'enseignai un moyen de recueillir beaucoup plus d'or, et plus rapidement, dans les terrains aurifères de la montagne ; je donnai beaucoup d'autres conseils pratiques dont ces gens, adroits,

intelligents, surent fort bien profiter... Bref, j'étais si populaire, qu'à la mort du souverain, survenue deux ans après mon arrivée, je fus désigné comme son successeur par le conseil des chefs, car, ici, la royauté est élective.

« Depuis lors, mes sujets n'ont cessé de donner, à ma fille et à moi, des preuves d'attachement. Je suis le maître absolu, je juge sans appel ; j'ai réussi facilement à introduire parmi ce peuple, d'ailleurs relativement civilisé, quelques coutumes de nos pays... Mais il est une chose à laquelle il nous est interdit de toucher... une chose qui constitue à peu près toute la religion des Ogeroks : la croyance à une épouvantable catastrophe, à la disparition totale de la race, provoquée par un être tout-puissant, le jour où des étrangers, entrés dans le royaume de Kidji, réussiraient à en sortir.

« Et moi, leur souverain très vénéré, ma fille qu'ils semblent aimer, nous n'avons pas le droit de passer les frontières de ce pays... et si nous voulions le tenter, par ruse ou par force, je suis persuadé qu'ils nous massacraient, tout aussi

bien que vous, messieurs, si vos l'essayiez.

– Ah ! par exemple !... voilà qui n'est pas tout à fait drôle ! s'exclama Martellier.

Raymond, surmontant la répugnance qu'il éprouvait à s'adresser à Norsten, demanda :

– Mais existe-t-il d'autres passages que celui par lequel nous sommes venus ?

– Oui, il y en a un... César Bartel, sous prétexte de chasse, explore depuis des années tout le pays de ce côté, fort giboyeux d'ailleurs... D'abord, il a eu conscience d'être surveillé. Mais, depuis un an, comme on s'est convaincu sans doute que la passion cynégétique seule le possédait, on le laisse beaucoup plus libre. Et c'est depuis qu'il a trouvé le passage... difficile, certes, mais non absolument impraticable.

– Eh bien ! s'il veut nous l'indiquer, nous nous en servons, dit Martellier.

Valdemar eut un mélancolique sourire.

– Ce ne sera pas chose facile, croyez-moi. Vous allez être surveillés de près... et les Ogeroks sont d'excellents policiers.

– En ce cas, il y aura grand plaisir à déjouer leur espionnage, déclara Raymond. Et du moment où vous ne vous opposerez pas à notre fuite, nous la tenterons, dès que nous serons un peu au courant des lieux.

– Je ne m’y opposerai pas, je vous donnerai même toutes les facilités en mon pouvoir... mais, très sincèrement, je vous dis que cette fuite est presque impossible.

– N’y eût-il qu’une seule chance sur mille, nous la risquerons... n’est-ce pas, Martellier ?

– Certainement, mon cher Faligny.

Si Raymond avait été moins préoccupé, il aurait surpris une hésitation dans la voix de son ami.

– Je vous comprends, déclara le docteur Norsten. L’exil perpétuel est dur... Enfin, prenez tout le temps pour réfléchir, pour étudier la situation. Je vais vous faire donner une habitation agréable, où vous pourrez vous reposer avant d’essayer cette très périlleuse tentative, dans laquelle vous jouerez votre vie. En toute liberté,

vous pouvez aller et venir aux alentours... S'il vous plaît d'entreprendre quelques excursions dans le pays, je mettrai un guide à votre disposition... Et au cas où vous auriez besoin de me parler, faites-moi avertir ; je vous recevrai volontiers, si à ce moment ma santé me le permet.

– Nous vous sommes très reconnaissants, monsieur, dit Martellier en se levant.

Un froid remerciement sortit des lèvres de Raymond... Le docteur Norsten jeta vers le jeune homme un grave et mélancolique regard ; puis, élevant la voix, il appela :

– Ole !

Au seuil d'une pièce voisine apparut le domestique suédois... Son visage avait vieilli, la calvitie dégarnissait complètement son crâne ; mais il conservait sa physionomie calme, impassible.

– Ole, conduis ces messieurs à leur demeure et veille à leur procurer ce qui peut leur être agréable.

Les jeunes gens, saluant leur hôte, s'éloignèrent en compagnie d'Ole... À travers le parc royal, féerique jardin saturé de parfums, ils gagnèrent une maison à un étage, dont les vérandas et le toit étaient envahis par les lianes fleuries... Dans une pièce du rez-de-chaussée, Dôm les attendait, assis près des armes et des sacs contenant les vêtements et le linge de rechange apportés ici tout à l'heure, en même temps qu'on y amenait l'Annamite.

– Ah ! voilà Monsieur !... J'avais peur qu'on me séparât de lui ! dit joyeusement le jeune domestique.

– Non, mon bon Dôm, nous avons la permission de vivre ensemble.

– Si ces messieurs le désirent, je m'arrangerai avec ce jeune homme pour organiser leur subsistance, proposa le Suédois.

Martellier approuva.

– Certes, mon ami ! Aucun de nous ne connaissant la langue du pays, nous serions embarrassés pour nous approvisionner.

– Alors, je viendrai le chercher à la fin de cet après-midi, pour qu’il rapporte le dîner, qui sera confectionné dans la cuisine de M. le docteur.

Martellier fit observer, en le considérant curieusement :

– Il est donc toujours pour vous « M. le docteur, et non pas le roi ?

– Toujours, monsieur, car je sais bien que cette royauté-là lui pèse... et qu’il l’aurait abandonnée avec joie, s’il l’avait pu.

– Pourtant, ce pays est délicieux, et les habitants, paraît-il, sont attachés à leur souverain.

– Oui... mais l’exil, puis le climat contraire à son tempérament, ont achevé ce que l’erreur des hommes avait commencé. Le docteur Norsten se meurt, monsieur... et c’est l’accusation portée contre lui qui l’aura tué.

Une lueur de colère jaillit des yeux clairs du Suédois, en ce moment dirigée vers Raymond... Puis, saluant avec raideur, Ole sortit de la maison.

Martellier regarda son ami, dont les sourcils

étaient froncés.

– Hum ! cher Faligny, je crois que tu n’es pas en odeur de sainteté parmi l’entourage du docteur Norsten !

Raymond leva les épaules.

– Je le pense bien ! Ils sont tous ses complices.

– Cet homme doit avoir une rare puissance d’attraction, dit pensivement Martellier. C’est une figure très intéressante... que je qualifierais de fort sympathique si tu ne m’assurais qu’elle est celle d’un criminel.

Raymond lui jeta un coup d’œil à la fois railleur et irrité.

– Oui, je vois qu’il a produit sur toi la meilleure impression... Oh ! c’est un habile homme !... un dangereux bandit ! Ma pauvre Aurore en a fait l’expérience ! Méfie-toi, André !... Tu as une nature enthousiaste, sans défiance... et il a l’air de vouloir nous embobeliner par sa fausse amabilité, sa...

Martellier protesta :

– Écoute, mon ami, je crois que tu exagères...

Ce Norsten ne m'a pas donné l'impression de la fausseté... au contraire ! Et toi, qui craignais de le voir user de représailles humiliantes, voilà que tu n'es pas satisfait maintenant, parce qu'il se montre pour nous un hôte parfait !... Réellement, je crois que le ressentiment te rend un peu injuste !

Raymond, avec un sombre regard sur son ami, riposta d'un ton de sourde violence :

– Tu oublies ce que cet homme me rappelle... et quelle scène j'évoque... quelle scène affreuse, quand je regarde ses mains... les mains qui ont étranglé ma sœur !

– Oui, c'est vrai !... Pardon, mon ami ! Mais il a vraiment si peu l'air d'un tel criminel !

– Il n'en est que plus dangereux... Car, jamais... pas un instant, au cours de son procès, il n'a eu un moment de faiblesse ; jamais, il ne s'est départi du plus cynique sang-froid, niant effrontément, imperturbablement, devant l'évidence même. Eh bien ! voilà ce qui me révolte plus que tout... plus encore que le crime lui-même, qui aurait pu être commis dans un

instant d'égarement ! L'homme capable d'une telle hypocrisie n'est que le pire misérable, dont on peut tout attendre en fait d'ignominie.

Martellier murmura :

– En effet... oui, en effet... C'est un monstre, caché sous les plus agréables aspects... Je comprends ta pénible émotion, mon pauvre ami !

– Et il prétend qu'on ne peut quitter ce pays ! ricana Raymond. Allons donc !... Fausseté encore, cela !... Il veut nous retenir prisonniers, dans la crainte que nous ne révélions sa retraite. Mais au lieu d'agir franchement, de nous dire : « Je ne vous laisserai pas aller ! » il invente cette histoire, qui lui donne l'apparence d'un hôte aimable, tout disposé, lui, à nous rendre la liberté, mais impuissant à le faire, de par la volonté de son peuple.

– Vraiment, crois-tu ?...

– Parbleu !... Et cela, par hypocrisie, toujours... pour se donner des airs de générosité à l'égard du frère de sa victime, qui a tant contribué à sa condamnation... Oui, fourbe, odieux fourbe,

voilà ce qu'est cet homme !... Ah ! tiens, j'aime cent fois mieux la manière de sa fille ! Au moins, celle-là, si elle me déteste, elle le laisse franchement voir.

Les yeux de Martellier s'éclairèrent soudain.

– Ah ! sa fille !... Quelle admirable créature !
Quelle saisissante physionomie !

Raymond eut un rire sourd, tandis que son regard, moqueur et mécontent, s'arrêtait sur la physionomie soudainement animée de son compagnon.

– Ah çà ! dis donc, tu ne vas pas t'aviser d'en tomber amoureux ?

– Eh ! mon bon, c'est une chose qui pourrait bien arriver, si je la voyais quelquefois !

– Alors, arrange-toi pour ne pas la voir, car nous n'avons pas besoin de cette complication-là... Et puis, tu sais, dès demain, nous commencerons à prendre connaissance du pays pour préparer notre évasion... mais sans l'aide de M. le docteur Norsten, roi prisonnier de Kidji !

Dans la matinée du lendemain, les deux amis reçurent la visite du Père Gélin, ce missionnaire fait prisonnier en même temps que Norsten et ses compagnons... C'était un homme âgé déjà, grand, sec, aux rares cheveux blancs, à la physionomie paisible et bonne. Il venait, dit-il, voir ses compatriotes et leur demander s'il pouvait leur être utile, en quoi que ce soit.

Tandis que Martellier l'accueillait avec cordialité, Raymond resta sur la réserve. Naturellement, Norsten s'était présenté au prêtre comme un innocent fuyant une injuste condamnation, et le vieillard, trompé par ses dehors séduisants et sa fourberie, voyait probablement en lui une victime digne de tous les respects. Donc, pour M. de Faligny, le Père Gélin, jusqu'à plus ample informé, devait être tenu en suspicion.

Il lui fallut entendre un court mais chaleureux éloge fait par le prêtre, au courant de la conversation, du souverain de Kidji et de sa fille, si bons tous deux, et qui se donnaient avec tant de dévouement à la tâche ingrate de gouverner un peuple uniquement soucieux de vie facile, attaché à ses souverains parce qu'il constatait que le règne de ces étrangers avait amené plus de prospérité dans le pays.

– ... Norsten a encore quelques illusions sur ses sujets, et je ne les lui enlève pas. Mais moi, qui ai bien étudié ces Ogeroks, je sais qu'on ne peut attendre d'eux qu'une grande sécheresse de cœur et une complète ingratitude.

Martellier fit observer :

– Le docteur Norsten paraît cependant ne point douter que s'il cherchait à quitter le pays, ses sujets n'hésiteraient pas à le massacrer.

Le prêtre inclina affirmativement la tête.

– Oui, de cela, il est tout à fait persuadé... Pensez-vous, messieurs, à tenter cette périlleuse... presque impossible évasion ?

Prévenant la réponse de son ami, Raymond répondit :

– Je vous avoue que nous n’y avons pas songé encore... Notre grand désir était d’explorer cette contrée mystérieuse, et maintenant que nous y sommes, que nous en avons entrevu la beauté, nous ne souhaitons point la quitter trop vite... si on n’y voit pas d’inconvénient.

– Pas le moindre, bien au contraire ! Car nous ne vous verrons pas sans grande crainte affronter la surveillance des Ogeroks, quand vous essayerez de fuir. Installez-vous donc en ce pays le mieux possible ; visitez-le à votre gré. Les habitants sont polis, hospitaliers ; toute la contrée, sur ce versant de la montagne, est riche en productions agricoles. L’autre versant est couvert de forêts, en certaines de ses parties, et en d’autres assez aride. C’est sur ces dernières que se trouvent les terrains aurifères.

– Ils doivent être fort riches, dit Martellier, si l’on en juge d’après l’usage courant de l’or en ce pays ?

– Extrêmement riches. Avant notre arrivée,

L'extraction était faite par un procédé primitif, qui laissait perdre une grande quantité du métal... Norsten avait commencé d'y remédier quand, deux ans après notre propre capture, les Ogeroks amenèrent un nouveau prisonnier, un Français aussi...

– Quoi, il y a encore ici un autre de nos compatriotes ?

– Oui. Il s'appelle Laurent Valloux, et est ingénieur. Il cherchait, prétendait-il, une mine de plomb dont on lui avait signalé l'existence de ce côté... Je crois plutôt qu'ayant entendu parler de gisements d'or dans les montagnes, il avait tout risqué pour les découvrir. Mais c'est un homme qui me paraît peu franc, et à vrai dire, il n'est sympathique à aucun de nous... Toutefois, en raison de ses connaissances, le docteur Norsten lui a donné la direction des travaux, sur les terrains aurifères... Il est probable que vous le verrez prochainement, car, en dépit des difficultés du voyage, il vient assez souvent ici.

– Et il se résigne facilement à sa captivité ? demanda Raymond.

– Pas trop, car il a de la famille en France... Mais je vous laisse, messieurs, voici l'heure du repas... Quand il vous plaira de venir passer un moment près de votre vieux compatriote, je serai toujours heureux de vous recevoir.

– Ce sera pour nous-mêmes un grand plaisir, mon père, dit cordialement Martellier. Si nous ne vous dérangeons pas...

Un sourire mélancolique vint aux lèvres du missionnaire.

– Me déranger !... Hélas ! mon ministère ici se réduit presque à rien ! On ne peut atteindre l'âme de ce peuple, légère et froide, insensible comme la pierre... Ah ! messieurs, je vous l'avoue sincèrement, si ce n'était la présence des Norsten et de leurs serviteurs, à qui je puis être utile, je m'associerais, au risque de ma vie, à toute tentative de fuite, car j'aspire à quitter ce pays, à retrouver mes travaux de missionnaire !... Et j'ai en France, dans un coin de Savoie, une sœur, des neveux qui sont sans nouvelles de moi depuis dix ans !

– Eh bien ! mon Père, si nous parvenons à

nous évader quelque jour, nous leur en enverrons, de vos nouvelles !... Et puis, s'il y avait moyen d'organiser quelque chose pour venir vous délivrer, vous et les autres...

Raymond l'interrompit d'un ton bref et dur :

– Les autres ? T'imagines-tu que le docteur Norsten souhaite réellement s'en aller d'ici, où il est puissant, considéré... honoré ?... Mais, mon cher, quand il pense à d'autres lieux où il devrait se trouver en ce moment, il estime certainement que le royaume de Kidji est un paradis sans pareil !

Le prêtre tressaillit et attacha sur le jeune homme un regard de douloureuse sévérité.

– Prenez garde, monsieur de Faligny, de regretter plus tard votre cruelle injustice !... Valdemar Norsten est l'une des plus belles âmes que j'aie jamais rencontrées dans ma vie déjà longue... Une âme que le malheur et la terrible erreur des hommes ont conduite jusqu'à la sainteté. En regard de lui, nous sommes tous imparfaits, tous bien petits... Oui, monsieur, prenez garde, si vous avez l'âme noble et loyale,

de ne pas amèrement regretter un jour d'avoir méconnu cet être admirable !

D'un brusque mouvement, Raymond se croisa les bras en ripostant :

– Eh bien ! alors, mon Père, pour que je puisse vous croire... pour que je croie à l'innocence du docteur Norsten, dites-moi donc quel est l'homme tellement semblable à lui que j'ai vu au seuil de la chambre où venait d'être assassinée ma sœur ?

Le visage du vieillard frémit longuement, ses paupières ridées battirent sur les yeux où passait une angoisse... Et, d'une voix basse, douloureuse, le prêtre demanda :

– Vraiment, vous avez vu ? Vous êtes sûr ?

– Je l'ai juré devant le tribunal, je le jurerai encore devant vous, si vous le voulez !

Le Père Gélin secoua la tête.

– Ce serait inutile. Norsten lui-même m'a dit qu'il vous croyait absolument sincère, dans votre terrible affirmation.

– Alors ?

Le prêtre laissa passer un court et pesant silence. Puis il dit, plus bas encore, avec le même regard d'angoisse :

– Alors... c'est qu'il y en avait un autre... qui ressemblait...

Raymond laissa échapper un rire sarcastique.

– Oui, c'est très facile à dire !... mais qu'on me le prouve ! Une figure telle que celle-là est trop caractéristique pour qu'on la retrouve précisément chez un malfaiteur quelconque, entré chez ma sœur pour la voler... Le docteur Norsten vous a-t-il donné, au moins, des explications sur ce mystérieux sosie ? Le connaît-il ?

Le Père Gélin parut faire un violent effort pour retenir des mots qui montaient à ses lèvres. Avec un soupir, il répondit :

– Je ne puis rien vous dire de plus, monsieur, c'est le secret du docteur.

Raymond eut un léger sourire d'ironie.

– Soit. Mais vous devez comprendre, mon Père, qu'à moi, il faut des faits, des preuves... et qu'en les attendant, je n'ai pas à changer

d'opinion sur Valdemar Norsten.

– Je comprends... oui, certes, je comprends, mon pauvre enfant ! Mais je déplore une telle erreur... une si épouvantable erreur !

Le prêtre prit congé des jeunes gens avec quelque agitation... Quand il eut disparu, André Martellier se tourna vers son ami et l'apostropha avec colère :

– Ah çà ! dis donc, Faligny, est-ce que tu vas continuer à discuter ainsi, avec l'un, avec l'autre, sur la culpabilité du docteur Norsten ?... Franchement, tu pourrais faire trêve à ta haine pendant que nous sommes ses hôtes !

Raymond lui jeta un regard sombre en ripostant durement :

– Je ne suis pas son hôte, mais son prisonnier... Toi, tu n'as pas les mêmes raisons que moi de l'avoir en horreur. Fais-lui donc la cour, si le cœur t'en dit. Fais-la à la belle Elfrida, la fille de l'étrangleur, du condamné au bagne. Qui sait ! peut-être te décideras-tu à demeurer ici, définitivement, en devenant l'heureux époux de

cette charmante personne ?... Et tu succéderas à ton beau-père, tu deviendras roi de Kidji... Mais il y aura du sang sur ta couronne, Martellier !

– Voyons, es-tu fou, Raymond ?... Qu'est-ce qui te prend de me raconter ces histoires ?

Raymond passa brusquement sa main sur son front.

– Ah ! tiens, ne parlons plus de cet homme !... Et je ne dirai plus rien de lui, à condition qu'on ne vienne pas me vanter ses vertus... sa sainteté !

Il étouffa un rire méprisant en achevant à mi-voix, railleusement :

– Elle ne doit pas poser pour la sainte, sa fille... et j'aime décidément mieux ça !

Les jours suivants furent employés par les jeunes gens en longues promenades aux alentours. Ils s'en allaient seuls, s'égarant parfois, admirant la végétation magnifique de ce pays, les sites souvent remarquables, surtout lorsqu'on avait vue sur la chaîne de montagnes qui formait, au nord, le plateau sur lequel était bâtie la capitale du Kidji.

Parmi les pics qui se dressaient là, on apercevait un volcan en activité. À la nuit tombante, quand les jeunes gens se promenaient dans le parc, ils voyaient la rouge lueur qui couvrait le ciel et le nuage sombre qui se déplaçait au-dessus du cratère.

— Il faudra que nous allions faire une exploration de ce côté, disait Raymond.

— Je ne demande pas mieux ! répondait son ami. Et nous irons visiter ces fameux terrains

aurifères, si l'on nous y autorise.

Les deux amis ne disaient plus mot de Norsten. Ils n'avaient pas revu le Père Gélin, ni aucun autre des compagnons du docteur. On les laissait absolument indépendants, en leur maison fleurie, décorée de nattes fines, de coussins, de bancs sculptés, de peaux d'animaux sauvages finement travaillées... Dôm allait chercher leurs repas au palais royal, dans un fort commode petit chariot, et servait d'intermédiaire entre ses maîtres et Ole, qui semblait jouer chez le roi de Kidji le rôle d'intendant.

Quant à Elfrida, ils l'avaient aperçue un jour d'un peu loin, montée sur son petit cheval blanc et suivie de César Bartel.

Le samedi soir, le Père Gélin fit savoir à ses jeunes compatriotes qu'il disait la messe, le lendemain à huit heures, dans la chapelle du palais... Raymond grommela :

– Bon, tous les « autres » vont y être probablement ! Écoute, André, j'irai, mais si j'y trouve Norsten, je m'en vais ! Il me serait impossible de voir là cet homme faisant

l'hypocrite, ce misérable, ce... Non, non !

La chapelle avait été aménagée dans une pièce du palais. Il n'était pas nécessaire qu'elle fût de grandes dimensions, car, seuls, Norsten et sa fille, César et les deux serviteurs suédois en faisaient usage.

Quand Raymond et son ami y entrèrent, ils virent que tous étaient là, sauf Norsten.

Elfrida, agenouillée contre la balustrade du petit chœur, appuyait son visage contre ses mains croisées. Une écharpe blanche couvrait sa chevelure, retombait sur ses épaules... Les jeunes gens la voyaient de profil, et Raymond fut frappé de l'expression grave, énergique et douloureuse qui se dégageait de cette physionomie au repos, à peine parcourue par de légers frémissements.

Il essaya d'en détourner son attention ; mais, comme magnétiquement, celle-ci revenait à la figure qui s'était légèrement détournée, de telle sorte que le jeune homme voyait maintenant palpiter les cils bruns au bord de la paupière baissée, et frémir légèrement la bouche délicate, au coin de laquelle se dessinait un pli de tristesse.

Le Père Gélin officiait au petit autel de bois sculpté. Les vases sacrés étaient faits d'or assez bien travaillé... Et, sur les parois du chœur, deux grandes plaques d'or portaient, gravées, la représentation de scènes évangéliques.

À peine la messe était-elle terminée, que Raymond dit à l'oreille de son ami :

– Allons, viens !

Et comme l'autre semblait peu pressé, il lui prit le bras, l'entraîna hors de la chapelle.

– On croirait que le sol te brûle les pieds ! grommela Martellier en remettant son chapeau d'un geste qui décelait quelque mauvaise humeur.

– Tu dois bien comprendre que je n'ai aucune envie de me rencontrer avec ces gens-là !

– Oui... oui... mais enfin, si nous devons demeurer quelque temps ici, peut-être sera-t-il difficile de maintenir cette attitude.

– Quelque temps ?... Oh ! le moins possible !... Dès que nous aurons un peu étudié le pays, nous verrons à organiser notre évasion.

– Oui... naturellement... Mais dis donc, il faudrait tout de même bien que nous rendions aujourd'hui la visite au Père Gélin ? Déjà, nous n'avons que trop tardé !... Vraiment, cet excellent homme méritait plus d'empressement de la part de compatriotes !

– Eh ! je ne dis pas non !... Mais pourquoi est-il l'ami de ce Norsten ?... Enfin, nous irons cet après-midi, puisque la politesse nous y oblige.

Le Père Gélin logeait au palais royal, ce qui expliquait la répugnance de Raymond à se rendre chez lui. Les deux pièces qu'il occupait donnaient sur une des extrémités de la véranda qui longeait tout le premier étage... Il reçut les jeunes gens avec affabilité, leur offrit une collation et s'entretint avec eux de cet étrange royaume de Kidji, de ses mœurs, de ses coutumes.

– Nous avons pu, dit-il, introduire dans les unes et les autres quelques modifications, bien peu, car ils y demeurent fort attachés. La polygamie reste habituelle chez les grands personnages qui prouvent ainsi leur richesse en entretenant une nombreuse famille et un

personnel d'esclaves. Car l'esclavage demeure également ici. Mais les serviteurs sont généralement traités avec douceur, et peu chargés de travail. Quant aux liens moraux, ils sont assez lâches, et, comme je vous le disais l'autre jour, nous n'avons pu acquérir de réelle influence sur ces âmes fuyantes, légères, que seule attire la prospérité matérielle.

Au cours de cette conversation, assez longue, le missionnaire évita de prononcer le nom de Norsten... Il apprit à ses hôtes que Laurent Valloux, l'ingénieur, était arrivé ce matin même, et qu'ayant appris la présence de compatriotes, il comptait aller leur rendre visite.

– Doit-il rester longtemps ici ? demanda Martellier.

– Une quinzaine de jours, je pense... peut-être plus, même. Cela le change d'Oghéou, la ville de l'or, moins agréable que celle-ci.

– Il y a une ville, là-bas ?

– Mais oui, une ville où habitent les ouvriers occupés à extraire l'or. On y arrive par un chemin

fort difficile. Certaines gens d'ici prétendent qu'il en existe un autre, de meilleur accès, mais personne ne se hasarderait à l'indiquer, car, assure-t-on, il est gardé par un terrible génie qui, en punition de cette audace, détruirait tout le royaume de Kidji.

– Nous aurions grand plaisir à voir ces terrains aurifères, dit Martellier. Croyez-vous qu'on nous le permettrait ?

– Je n'en doute pas. Vous pourriez partir avec Valloux et il vous ferait escorter au retour... Ah ! pendant que j'y pense, il faut que je vous prévienne qu'il ne connaît le docteur que sous le nom de Valdemar, et qu'il ignore l'accusation portée contre lui.

– C'est bien, nous garderons le secret, déclara Raymond.

Peu après, les jeunes gens se levèrent pour prendre congé. Le missionnaire les accompagna au-dehors, jusque dans le parc. Et au détour d'une allée, il leur dit :

– Tenez, voici précisément M. Valloux.

Un homme d'une cinquantaine d'années, grand et fort, s'avançait d'un pas de flânerie. Son visage coloré s'encadrait d'une barbe noire légèrement grisonnante... Un regard inquisiteur s'arrêta sur Raymond et son ami, tandis que le Père Gélin présentait :

– M. de Faligny, M. Martellier, nos nouveaux compatriotes de captivité.

– Ah ! enchanté de vous rencontrer !... Je désirais vivement faire votre connaissance.

Sa large main brunie se tendait en un geste cordial... Martellier la secoua chaleureusement ; mais Raymond mit plus de froideur dans son étreinte, car le nouveau venu, de prime abord, lui était antipathique.

– Eh bien ! messieurs, vous êtes venus aussi vous faire prendre par ces maudits Ogeroks ?... Ah ! nous sommes dans une intéressante situation ! Pensez donc, j'ai en France ma mère, mes deux enfants qu'elle élève depuis mon veuvage !... Et pas moyen de leur donner des nouvelles ! Ils doivent me croire mort, les malheureux !

– Ainsi, vous jugez aussi qu’il est réellement impossible de sortir de ce pays ?

– Jusqu’ici, nous n’en avons pas encore découvert le moyen... Et pourtant, pourtant, il le faudrait !... Vous surtout, si jeunes... et M^{lle} Elfrida... Vous n’allez pas vous résigner à passer votre existence dans cette contrée séparée de tout, si belle soit-elle ?

– Très probablement non, dit Raymond. Néanmoins, nous ne serons pas fâchés de la connaître un peu avant de songer à la quitter. Tout à l’heure, avec le Père Gélin, nous parlions précisément de notre désir de visiter les terrains aurifères.

Le visage de l’ingénieur eut une légère contraction, les yeux perdirent pendant quelques secondes leur expression souriante... Mais ce fut de l’air le plus aimable, le plus empressé, que Valloux répliqua :

– Ce sera faisable, je pense... si vous ne craignez pas les difficultés d’un chemin périlleux.

– Pas du tout.

– Alors, nous pourrions en parler, si vous le voulez... Un de ces jours, j'irai vous voir...

– Et le volcan que l'on voit d'ici, est-il possible d'arriver jusqu'à lui ? demanda Martellier.

– Ah ! je ne l'ai jamais essayé, je vous l'avoue... Et vous ne trouverez pas un indigène pour vous servir de guide. Ils en ont une peur terrible, les Ogeroks !

– J'ai cru remarquer hier soir, chez lui, une activité plus grande, fit observer le Père Gélén.

– Moi aussi... Voilà près de vingt ans, paraît-il, qu'il n'y a pas eu d'éruption considérable. Au reste, nous ne craignons rien à cette distance... À bientôt donc, messieurs ! J'aurai grand plaisir à causer avec vous.

– Plus de plaisir que j'en aurai probablement ! murmura Raymond, quand il se retrouva seul avec son compagnon.

– Il ne te plaît pas, mon cher ?

– Non... Et toi ?

– Heu !... Je ne sais trop encore... Il est

aimable... peut-être trop aimable.

– En attendant de le mieux connaître, restons sur la réserve... Rentres-tu ?

– Oui, j’ai un fort mal de tête, et les parfums qui s’exhalent à cette heure ne font que l’augmenter.

– En ce cas, je te laisse, car j’ai envie de faire un tour dans ce parc vraiment admirable.

Au hasard, le jeune homme s’engagea dans des allées tracées parmi la plus luxuriante, la plus magnifique végétation. De chauds arômes, presque trop capiteux, en effet, s’exhalaient des fleurs aux coloris ardents, des essences sylvestres appartenant à la flore tropicale... De merveilleux oiseaux, eux aussi parés des nuances les plus brillantes, animaient la solitude de cet éden. Parfois, quelque antilope bondissait au travers du sentier... ou, d’autres fois, de grands lézards fuyaient au passage de l’étranger.

Après d’assez nombreux tours et détours, Raymond arriva sur le bord d’un petit étang presque envahi par d’énormes nénuphars couleur

de pourpre. Les berges étaient couvertes d'une herbe fine, fleurie d'innombrables clochettes blanches. À l'ombre d'un palmier s'élevait un petit kiosque de bois sculpté, auquel on accédait par trois degrés. Raymond, s'en approchant, vit à l'intérieur un banc recouvert de coussins en peau fauve ingénieusement décorés de sortes de franges faites en plumes multicolores.

Il gravit les degrés pour examiner de près ce travail, puis s'assit dans l'intention de prendre quelque repos... Son regard charmé contemplait l'étang aux fleurs de pourpre et le cadre somptueux que lui faisaient de vieux arbres magnifiques. Mais un bruit léger, tout à coup, lui fit tourner la tête. À quelques pas du kiosque s'arrêtait Elfrida Norsten, qui venait seulement de l'apercevoir, elle aussi, à en juger par l'expression de sa physionomie.

Vivement, il se leva et descendit les degrés.

– Veuillez m'excuser, mademoiselle... Je me trouvais probablement, sans m'en douter, dans une de vos retraites, interdites aux étrangers.

– Peu importe, monsieur. Je ne souffrirais pas

d'en faire partir un hôte.

– Et moi de vous en priver.

Ils se tenaient en face l'un de l'autre, également corrects, également froids, en apparence. Mais des éclairs traversaient les yeux noirs, les yeux ardents et fiers, lumière vivante et merveilleuse dans ce visage aux tons de neige. Raymond, raidi en un premier mouvement d'hostilité, frémissait d'admiration involontaire devant cette beauté, ce charme étrange de son ennemie.

– ... D'ailleurs, j'étais entré là seulement dans l'intention d'examiner de près ce travail assez curieux. Vos sujets, mademoiselle, me paraissent avoir certains dons artistiques ?

– Oui, ils sont assez bien doués. Nous avons dans notre demeure des objets intéressants, quelques-uns même fort ingénieux. Vous pourriez demander au Père Gélin de vous les montrer.

– Je vous remercie, mademoiselle... Ce pauvre Père me paraît assez désillusionné, au sujet du

caractère des Ogeroks ?

Elfrida secoua la tête. Ce mouvement fit étinceler, aux rayons du soleil déclinant, le bandeau d'or qui ornait sa chevelure soyeuse.

– Oui, ce sont des âmes difficiles à atteindre, des cœurs généralement insaisissables. Ils semblent nous aimer : ils nous témoignent un grand respect... mais au fond... je ne sais...

Son regard devenait songeur et triste. Ses doigts délicats, fuselés, qui tenaient une fleur d'hibiscus, froissaient machinalement les pétales dont le rouge semblait ressortir, plus éclatant, près de la blancheur de la robe.

– S'ils se trouvent satisfaits du souverain qu'ils se sont donné, il y a lieu de penser qu'ils continueront de vous témoigner ce même respect, cette affection tout au moins apparente.

Un frémissement parcourut le visage de la jeune fille, et dans le regard passa une lueur de tragique angoisse :

– Oui, tant que mon père vivra, ils resteront des sujets soumis, parce qu'ils ont pour lui, à

cause de son savoir médical, une vénération presque superstitieuse... Mais après... après...

Ses paupières s'abaissèrent un instant, ses épaules frissonnèrent... Presque aussitôt, elle fit une brève inclination de tête et se détourna, puis se dirigea d'un pas lent vers le kiosque.

Raymond reprit le chemin de son logis. Il marchait un peu comme en un rêve, ayant toujours devant les yeux cette étrange et admirable figure de femme, si expressive, si frémissante... et ces yeux, qui semblaient le reflet d'une âme ardente, fière, passionnée... ces yeux qui étaient bien, certes, les plus merveilleux qu'il eût jamais vus... Il songea, machinalement : « Voilà celle qu'il m'aurait fallu, pour poser ma statue de Diane. » Et sa pensée, à cet instant, évoqua la souple silhouette de Dinah Barnett, ses yeux câlinement amoureux, son fin visage... Un visage dont il retrouvait les traits en celui d'Elfrida, qui avait la même blancheur neigeuse et qu'encadraient de semblables cheveux blonds aux brillants reflets d'argent. De profil, ou dès qu'Elfrida voilait son regard, la ressemblance

était, sinon frappante, du moins suffisante pour être remarquée par Raymond qui avait professionnellement étudié la physionomie de Dinah. Mais elle n'existait plus aussitôt que les yeux éclairaient, animaient de leur vivante et profonde splendeur le beau visage dont celui de miss Barnett devenait, alors, un pâle, un fade reflet.

Ainsi absorbé dans ses pensées, Raymond atteignit son logis... Martellier était occupé à classer des échantillons minéralogiques recueillis dans ses excursions. À la question de son ami : « Comment vas-tu ? » il répondit :

– Un peu mieux, merci... Tu as fait une bonne promenade ?

– Très bonne... bien que j'aie rencontré mon ennemie intime.

Martellier eut un vif mouvement.

– M^{lle} Elfrida Norsten ?

– Elle-même.

– Ah !... Vous êtes-vous dit encore des choses désagréables ?

– Pas la moindre. Nous avons été tout à fait sages, polis, convenables, je t’assure.

Martellier considéra d’un air perplexe la physionomie légèrement ironique de son ami.

– Alors, vous vous êtes salués, simplement ?

– Mais non, nous avons échangé quelques mots... Elfrida Norsten est, au fond, une jeune fille bien élevée, qui sait ce qu’elle doit à un hôte. Elle a pu l’oublier un jour, dans un moment de colère... mais je lui pardonne volontiers, car il est naturel qu’elle défende son père, qu’elle le croie innocent, et qu’elle déteste celui qui l’accuse, celui qui a tant contribué à le faire condamner.

– Ah ! fort bien !... fort bien ! Je suis enchanté de te voir ces sentiments de justice... Alors, que t’a-t-elle dit, la belle princesse de Kidji ?

Raymond, en s’étendant sur un banc garni de coussins, riposta railleusement :

– Tu es bien curieux, mon bon !

– Oh ! comme je pense bien que vous n’avez pas échangé de tendres propos, il n’y a pas d’indiscrétion, ce me semble ?

– Pas du tout, en effet... Passe-moi une cigarette, j'ai oublié mon étui dans l'autre chambre... Nous avons parlé des dispositions artistiques du peuple Ogerok... et elle m'a laissé entendre que, pas plus que le Père Gélin, elle ne se faisait beaucoup d'illusion sur l'attachement de ses sujets.

– Ah ! vraiment ?

– C'est Norsten, d'après ce que j'ai compris, qui a sur eux de l'influence... Ils le croient peut-être sorcier, comme nos paysans aux alentours de la Sarrasine... L'homme est habile, il a fait – je me souviens de l'avoir entendu dire – une étude spéciale des sciences psychiques. Très probablement, voilà le secret de son pouvoir sur les Ogeroks.

– Eh ! c'est bien possible !... Mais, après tout, il n'y a pas de mal, s'il se sert de ce pouvoir pour le bien de ses sujets.

– En effet... Mais il a dû, autrefois, s'en servir aussi pour subjuguier l'esprit de ma sœur... Et voilà qui est tout autre chose, n'est-ce pas ?

Un peu redressé, le coude appuyé aux coussins, Raymond attachait sur son ami un regard assombri.

– Oui, ce serait, en effet, autre chose... Mais voyons, cher ami, raisonnons un peu... Si cet homme avait eu la puissance que tu prétends sur l'esprit de M^{me} Serdal, il aurait pu sans peine la décider à l'épouser... Or, d'après ce que tu m'as dit, on l'accuse de l'avoir tuée parce qu'elle refusait de devenir sa femme.

– On l'a supposé, du moins, puisque ma pauvre Aurore, après la dernière visite du docteur, n'a donné aucune explication de son étrange abattement.

– Supposé ! supposé ! Voilà qui est très joli ! Mais on peut aller tout à fait au rebours de la vérité, avec cela !... Lui, Norsten, a dit que la cause de cette émotion était l'annonce de son départ, qu'il venait de faire à sa malade.

– Oui.

– Eh bien ! pourquoi ne pas admettre cela ?... surtout si, comme tu le penses, ta sœur était

éprise de lui ?

– En ce cas, dis-moi donc pourquoi il l'a assassinée ?

Martellier hocha la tête.

– Ah ! oui... cela, oui, c'est inexplicable... Si c'est lui...

– Comment, si c'est lui ?

Raymond bondissait presque sur le banc, en regardant son ami avec une stupéfaction mêlée de quelque courroux.

– Mais oui... si tu t'étais trompé ?...

Raymond, se redressant tout à fait, s'assit au bord du banc et croisa les bras, d'un geste énergique.

– Mon cher Martellier, je t'assure que si j'avais eu le moindre doute, jamais je n'aurais maintenu devant la justice une telle affirmation, qui devait avoir pour conséquence de conduire un homme à la guillotine ou au bagne. Mais j'ai vu, j'ai vu ! Le doute, je ne l'ai pas eu un instant ! Oui, l'assassin de ma sœur est bien Valdemar Norsten !

– Je ne puis que m’incliner devant une telle assurance, du moment où elle émane d’une nature droite comme la tienne.

Raymond, dont la physionomie s’était assombrie, alluma sa cigarette d’une main un peu frémissante... Martellier, distraitemment, faisait glisser entre ses doigts quelques petits morceaux de quartz... Puis il songea tout haut :

– Il a l’air malade, cet homme... vraiment malade... Le domestique suédois prétend qu’il se meurt...

Raymond, de nouveau, se laissait aller sur les coussins. Les yeux mi-clos, la cigarette entre les lèvres, il demeurait silencieux... Et sa pensée retournait vers l’étang aux nénuphars rouges, vers le petit kiosque de bois sculpté. Là il avait vu frémir de souffrance une blanche figure de femme, et se couvrir d’une ombre douloureuse les ardentes prunelles veloutées, tandis qu’une bouche délicate – la plus charmante qu’il eût jamais vue – disait en tremblant d’angoisse :

« Tant que mon père vivra... Mais après, après... »

Laurent Valloux vint le lendemain rendre visite à ses compatriotes. Il se montra aimable, empressé à leur être agréable. Mais les jeunes gens, eux, se réservaient. Et comme, à un moment, Martellier revenait sur leur désir de connaître les gisements aurifères, Raymond, cette fois, remarqua le fugitif changement de physionomie qui précéda un cordial : « Mais certainement !... Nous ferons le possible pour vous donner ce plaisir, messieurs ! »

Le jeune homme songea :

« Hum ! Il ne doit pas tenir beaucoup à ce que nous allions voir ce qui se passe par là !... Et il est bien possible qu'il s'arrange pour nous en empêcher ! »

Valloux s'étendit assez longuement sur la maladie du docteur Valdemar, qui, disait-il, ne laissait aucun espoir de guérison. D'un jour à

l'autre, la mort pouvait le prendre... Il ne se faisait pas d'illusions, d'ailleurs, et ce matin même, il avait donné à l'ingénieur différentes instructions qui témoignaient de sa croyance à une fin prochaine.

– Un homme remarquablement intelligent, messieurs !... Un caractère ! Ce sera une grande perte pour nous... une bien grande perte !... Et quel chagrin pour sa charmante fille !... Mais aussi, la singulière idée qui lui a pris, il y a dix ans, de venir coloniser en Papouasie, en emmenant avec lui cette enfant !...

– Oui... en effet... oui, dit Martellier.

– Je me suis demandé, plus d'une fois, s'il n'y avait pas quelque secret dans la vie de cet homme, poursuivit Valloux. C'est une impression que rien n'est venu corroborer... mais je l'ai toujours, cependant.

Raymond demanda :

– Croyez-vous que si le docteur mourait, notre situation, à nous autres Européens, en serait changée ?

– En mal, oui. Les Ogeroks nommeraient un autre roi, de leur race très probablement, et nous serions relégués au deuxième plan... peut-être mal vus bientôt. On ne sait jamais, avec ces demi-sauvages !... Mais que faire ? Nous ne pouvons rien empêcher... Ah ! s'il était possible de leur fausser compagnie !...

– Vous n'en voyez pas le moyen ?

Valloux hocha la tête, tirailla sa barbe noire, en marmottant :

– Le moyen... Heu ! non... César Bartel a, prétend-il, trouvé un passage dans le massif rocheux qui sert de frontière au Kidji. Mais est-il suffisamment praticable ? Et puis, ces gens-là seraient à nos trousses avant que nous arrivions de l'autre côté.

– Ce serait, en tout cas, à étudier sérieusement, dit Martellier.

– C'est mon avis, car j'ai tout autant que vous, messieurs, grande envie de ne pas m'éterniser chez ces braves Ogeroks... dont, au reste, je n'ai pas à me plaindre jusqu'ici. Mais, comme je le

disais tout à l'heure, la situation pourrait changer, sous un nouveau roi... Oui, nous verrons à tracer un plan d'évasion... et nous y associerons M^{lle} Elfrida, le Père Gélin, tous, enfin... Allons, je vous laisse maintenant ! Ce ne sont peut-être que de beaux rêves que je fais là ; mais il faudra du moins essayer de tout notre pouvoir qu'ils deviennent de la réalité.

En quittant les jeunes gens, Valloux offrit de leur faire connaître un site curieux des alentours qu'ils ignoraient encore. Ils prirent rendez-vous pour le lendemain matin, de bonne heure, car le chemin était assez long et difficile.

– Je me serais bien passé de sa compagnie, dit Raymond, quand il se trouva seul avec son ami. C'est curieux comme il me déplaît, cet individu !

– Je ne dis pas qu'il paraisse très franc... mais enfin, il n'a pas l'air d'un mauvais homme. Et puis, que veux-tu, mon cher, ici, entre Européens, on ne peut pas s'éviter comme on le ferait chez nous !

– Évidemment... Mais je ne pourrai jamais être autrement que très froid à l'égard de ce sieur

Valloux.

Nonobstant ces dispositions d'esprit, l'excursion parut à Raymond fort agréable car, réellement, le site était magnifique et la route elle-même présentait le plus grand intérêt, en dépit de ses difficultés, aisément surmontées d'ailleurs par les petits chevaux aux pieds agiles qu'un Ogerok était venu amener le matin, au logis des jeunes Français.

Vers la fin de l'après-midi, les cavaliers rentraient dans la capitale, quand, à l'intersection de deux chemins, ils se rencontrèrent avec Elfrida, à cheval, elle aussi, et toujours suivie de César Bartel... La jeune fille allait passer en répondant brièvement au salut des trois hommes... Mais Valloux, faisant avancer sa monture, demanda :

– Comment va ce cher docteur, mademoiselle ?

Le charmant visage se contracta légèrement, la voix frémissante répondit :

– Il n'est toujours pas bien... Tout à l'heure, il

a insisté pour que je sorte... Mais je me hâte de rentrer, car je suis toujours bien inquiète loin de lui.

– Espérons qu’il se remettra, en dépit de ses affirmations ! Un médecin est pessimiste pour lui-même... Enfin, mademoiselle, vous savez que je suis toujours le plus dévoué de vos serviteurs, soit que vous ayez besoin d’un garde-malade supplémentaire, soit pour tout autre chose à votre gré.

– Je vous remercie, monsieur.

Ces mots tombèrent, très froids, des lèvres légèrement dédaigneuses d’Elfrida... Puis, après une hautaine inclination de tête, elle s’éloigna en mettant sa monture au grand galop.

– Une fière petite princesse, hein ? dit Valloux avec un rire forcé.

– Et rudement jolie ! appuya Martellier, avec enthousiasme.

Raymond, lui, pensa avec une secrète satisfaction : « Elle n’a pas l’air aimable pour l’ingénieur, la belle Elfrida !... Sans doute lui est-

il antipathique comme à moi-même... »

Dans le parc du palais, Valloux prit congé de ses compagnons avec sa cordialité habituelle dans laquelle M. de Faligny ne pouvait s'empêcher de découvrir quelque chose d'affecté... Les deux amis regagnèrent leur logis et, en attendant l'heure du dîner, Raymond, avec une sorte d'argile qu'il avait découverte aux alentours, se mit à façonner des figurines en manière de distraction, tandis que, près de lui, Martellier, tout en bavardant – car il était assez loquace de son naturel – classait quelques plantes curieuses recueillies par lui au cours de leur excursion.

Raymond l'écoutait d'une oreille quelque peu inattentive. Sa pensée vagabondait, sans qu'il en eût conscience... Où cela ?... Il s'en rendit compte seulement lorsque, la figurine achevée, il s'aperçut qu'elle reproduisait la fine et harmonieuse silhouette d'Elfrida Norsten, son ravissant visage aux yeux profonds et fiers, dans lesquels il avait su reproduire l'expression de pathétique angoisse qui l'avait si vivement frappé au cours de sa rencontre avec elle près de l'étang.

Il la considéra un moment, avec un mélange de surprise et d'irritation... Puis, d'un geste brusque, il détruisit en un instant toute son œuvre.

– Eh bien ! ça ne marchait pas ? demanda Martellier, affairé à chercher une étrange graminée sur laquelle il ne parvenait pas à mettre la main.

– Non, pas du tout ! répondit laconiquement son ami.

Dans la matinée du lendemain, Raymond s'en alla de bonne heure faire une promenade à travers le parc. Il avait mal dormi et se sentait nerveux, impatienté contre lui-même en même temps que contre Elfrida, dont l'image hantait singulièrement son esprit... Et il lui fallait bien s'avouer que, s'il continuait de détester la fille de Norsten, la descendante de Luc d'Anfrannes, son étrange et merveilleuse beauté faisait sur lui la plus profonde, la plus violente impression qu'à beaucoup près il eût jamais ressentie encore.

Il y avait là une tendance à enrayer au plus vite. Le mieux, en pareil cas, serait de s'éloigner... par exemple, en accompagnant

Valloux, quand il retournerait à Oghéou. Ce serait bon aussi pour Martellier, enclin à trop d'admiration pour la belle souveraine des Ogeroks... Après cela, ils verraient à s'évader du royaume de Kidji, sans attendre que s'y décidassent les autres Européens.

« D'ailleurs, Norsten n'est peut-être pas aussi près de la mort qu'on paraît le craindre, songeait le jeune homme. Et lui, quoi qu'il en dise, ne tient probablement pas du tout à quitter son royaume, où il est en sécurité, honoré, obéi par ses sujets... tandis que s'il reparaissait dans le monde civilisé... Non, non, tant qu'il vivra, ni la fille, ni ses serviteurs ne quitteront ce pays... Quant à Valloux, c'est autre chose... Peut-être voudra-t-il profiter de notre compagnie pour s'enfuir avec nous... Hum ! cela ne me sourirait guère... Enfin, nous ne pourrions refuser cela à un compatriote... À moins que... le personnage ait des vues sur Elfrida... »

Soudainement, cette idée montait à l'esprit de Raymond, y provoquant une vive révolte... Oui, jusqu'à l'arrivée de Martellier et de son ami,

Valloux était le seul qui, en dépit de son âge, pût prétendre à la main d'Elfrida Norsten. Et le charme de la jeune fille n'avait certainement pas dû le laisser insensible. Raymond l'avait d'ailleurs lu dans son regard, hier, tandis qu'il lui adressait la parole... Peut-être même son désir de quitter le pays n'était-il qu'une feinte pour donner le change aux deux jeunes gens, qu'il devait considérer comme de redoutables rivaux.

« Il faut, décidément, nous garder du côté de cet homme, pensa Raymond. Je vais encore recommander à Martellier de ne rien lui dire de nos projets... ni aux autres, d'ailleurs. La plus grande prudence nous est indiquée à l'égard de ces gens qui gravitent autour d'un homme tel que Norsten. Mais, vraiment, je comprends que M^{lle} Norsten fasse froide mine à ce Valloux ! Elle mérite mieux que ce prétendant-là, en vérité ! »

Puis, levant impatiemment les épaules, il ajouta entre ses dents :

– Après tout, la fille d'un forçat évadé ne peut être difficile !

Occupé par ses pensées, Raymond fit une

promenade plus longue qu'il ne l'avait décidé...
Quand il arriva au logis, Martellier s'écria :

– Eh bien ! que devenais-tu donc ?... Tout à l'heure, César Bartel est venu pour t'informer que le docteur Norsten désirait avoir un entretien avec toi, ce matin si possible.

Raymond, les sourcils froncés, dit avec surprise :

– Un entretien !... avec moi seul ?

– Il a dit : « M. de Faligny. »

– Que peut-il me vouloir ?... A-t-il l'intention de revenir sur cette douloureuse affaire d'autrefois ? Songerait-il, s'il est réellement près de la mort, à avouer son crime ?... Enfin, j'y vais voir à l'instant.

Pendant le court trajet de sa demeure au palais, Raymond n'eut pas le loisir de beaucoup de réflexion. Mais avec une singulière angoisse, il formula le souhait qu'Elfrida ne fût pas présente à l'entrevue, s'il devait être question du passé. Car son amour filial serait blessé encore et se révolterait... De nouveau, Raymond verrait

s'attacher sur lui ce regard de colère, de rancune presque farouche. Et, à l'avance, il sentait qu'en sa présence il ne pourrait plus... il n'oserait plus – par pitié, par chevaleresque ménagement, pensait-il – répondre à Valdemar Norsten avec l'énergie méprisante, la liberté d'esprit dont il avait précédemment fait preuve à son égard.

Ole, qui guettait le visiteur, l'introduisit aussitôt dans la chambre de Norsten. Le malade était étendu sur un lit bas, fait d'un large banc de bois sculpté recouvert d'un matelas. Sa tête reposait sur des coussins qu'arrangeait en ce moment, d'une main experte, le Père Gélin... Avec un profond soulagement, Raymond, du premier coup d'œil, constata l'absence d'Elfrida.

À l'entrée du jeune homme, Valdemar tourna vers lui son visage émacié, au teint presque livide, dans lequel les yeux semblaient plus noirs et plus profondément expressifs que jamais... Des yeux admirables, dont l'émouvante mélancolie, la pure lumière, donnaient à ce visage une apparence presque surnaturelle.

– Pardonnez-moi de vous avoir fait ainsi

appeler, monsieur, dit une voix lente, un peu faible, mais distincte. Il est urgent que je vous parle, car la vie terrestre, pour moi, est près de se terminer... Asseyez-vous...

Le Père Gélin approcha un siège pour le jeune homme et prit place lui-même près du malade... Raymond, quels que fussent ses sentiments au sujet de celui-ci, éprouvait une émotion singulière devant cette impressionnante physionomie. Il essaya de l'éloigner en songeant :

« Comédie, cela... Oui, il est toujours le même !... »

Et il se raidit, prit une physionomie de froide indifférence pour écouter son hôte.

Valdemar reprit :

– Je n'ai plus que quelques jours à vivre. Or, j'avais l'illusion qu'après moi ma fille, mes compagnons, continueraient d'être bien vus, honorés par les Ogeroks, et qu'ils n'auraient rien à craindre de ceux-ci, tant qu'ils n'essaieraient pas de fuir... Mais je suis détrompé, maintenant. César Bartel, celui d'entre nous qui, avec ma

filles, s'est le mieux assimilé à la langue Ogerok, a entendu, récemment, un entretien entre deux chefs, d'où il ressort qu'après ma mort Laurent Valloux sera confiné à perpétuité dans le pays de l'or, avec interdiction d'en sortir sous peine des pires supplices, le Père Gélin, vous, votre ami, mes domestiques, Bartel, serez massacrés ou réduits en esclavage et ma fille...

Ici, une lueur passa dans le regard de Norsten, tandis que sa voix frémissante achevait :

– Ma fille deviendrait l'épouse d'un des chefs Ogeroks.

Raymond ne put retenir un mouvement de révolte.

– Ah ! cela !

– Oui, cela serait le pire !... Et c'est pourquoi devant ce plan nettement établi par mes versatiles sujets, il m'a paru que l'on pouvait risquer le grand, le terrible atout de la fuite.

– Tous, alors ?

– Tous... sauf moi, dont le corps sans vie demeurera sur la terre de Kidji... Et voilà notre

plan, à nous : là-bas, dans la plaine que vous avez traversée avant d'atteindre à ce plateau, s'élève une demeure royale, au centre d'une forêt qui confine à la barrière rocheuse formant, de ce côté, la frontière du Kidji. Depuis quelques années, j'avais pris l'habitude d'y faire un séjour, de temps à autre – car l'idée d'une évasion subsistait, se fortifiait même, chez mes compagnons et chez moi, à mesure que les années s'écoulaient. Bartel, de son côté, sous prétexte de chasse, explorait toute cette étrange falaise rocheuse, percée de cavités, de couloirs, de sentiers, souvent impraticables... Bien que surveillé de près, comme je vous l'ai déjà dit, il n'en continuait pas moins ses investigations. C'est un garçon singulièrement habile et, plus d'une fois, il réussit à déjouer les ruses des Ogeroks attachés à ses pas. Ce fut ainsi qu'un beau jour il découvrit un chemin permettant de sortir du royaume de Kidji... un chemin difficile, à peine praticable, assure-t-il. Mais enfin, il n'est pas impossible de le franchir. Ainsi donc, dès aujourd'hui, je vais annoncer à mes sujets que, me trouvant plus malade, je veux essayer d'un

changement d'air et vais demain me faire transporter à Baleou – c'est le nom de ce logis de bois. Naturellement, le Père Gélin, ma fille et mes serviteurs m'accompagneront. César Bartel, lui, comme il en a coutume, partira en avant pour préparer la demeure, en vue de notre séjour... Et les deux Français, mes prisonniers, grands amateurs de chasse, seront invités à venir nous rejoindre avec Laurent Valloux, pour se donner le plaisir de poursuivre le gibier, si abondant là-bas.

Valdemar se tut un moment, la poitrine oppressée... Le missionnaire se pencha vers lui.

– Reposez-vous un peu, mon ami... ou bien, laissez-moi continuer cette explication.

– Oui, c'est cela... Faites, mon bon Père.

– Ainsi donc, nous serons tous réunis là-bas... à peu de distance du passage découvert par Bartel. Nous attendrons que Dieu ait donné au docteur Norsten, soit une amélioration de son état, soit l'éternel repos...

La voix du prêtre trembla d'émotion à ces derniers mots... Mais Valdemar dit avec calme :

– Ce sera l'affaire de quelques jours... Aussitôt après, sans attendre mes funérailles, vous partirez tous, sous la conduite de Bartel...

– Elfrida ne voudra jamais s'en aller avant que le corps de son père ait reçu sa sépulture ! déclara le Père Gélin.

– Si, parce que je l'exigerai d'elle, je le lui ferai jurer avant de mourir... Qu'importe mon corps ! Ils ne pourront plus rien sur lui... C'est vous, les vivants, qu'il faut sauver. C'est elle, ma petite Elfrida, qu'il faut enlever à un sort odieux... Vous partirez donc, à la nuit... et, ensuite, que Dieu vous aide ! Les Ogeroks ne s'apercevront peut-être pas aussitôt de votre départ, et après, ils perdront un peu de temps à rechercher le chemin que vous avez pu prendre... Enfin, Bartel organise tout le mieux possible en vue du but à atteindre. Tout à l'heure, le Père Gélin ira informer Valloux de ce que nous méditons. Vous, monsieur, vous préviendrez votre ami et votre domestique... Mes serviteurs sont au courant, ma fille aussi... à demi seulement, elle, car je lui laisse encore croire que

j'attendrai d'être mieux là-bas, pour tenter la fuite.

Une ombre douloureuse passa, un instant, sur les yeux noirs, et la bouche, pâlie, trembla, se crispa légèrement.

– Mon ami et moi nous associerons très volontiers à ce projet d'évasion, déclara Raymond. Si les dispositions des Ogeroks sont telles que vous le dites, il est, en effet, urgent de leur échapper... Ainsi donc, nous serons prêts à vous rejoindre au jour fixé.

– Partez après-demain... Il est possible que le voyage avance ma fin... et c'est alors, pendant que mes sujets vous croiront tous occupés par ma mort, que vous fuirez...

Malgré lui, Raymond, devant l'énergie, la noble résignation de cet homme, et son seul souci du salut d'autrui, éprouvait une sorte de respect, d'admiration... Dans le silence qui tomba ensuite, pendant un long moment, il se prit à considérer le visage marmoréen, aux yeux maintenant mi-clos, à la bouche mélancolique. Ah ! quelle énigme se cachait donc en ce Norsten ! Ou bien il était un

monstre de fourberie, un maître en dissimulation... ou bien... il était un calomnié, un martyr, un être admirable comme l'avait prétendu le Père Gélin.

Mais, en fermant les yeux, Raymond évoqua le salon du pavillon et, sur le seuil de la chambre, la haute silhouette d'homme, le visage... le visage de Valdemar Norsten. Alors, un flot d'indignation le pénétra. Relevant les paupières, il regarda les mains du malade... les doigts longs, fins, qui s'étaient enfoncés dans le cou délicat d'Aurore... Puis, ses yeux pleins d'horreur et de mépris, rencontrèrent ceux de Valdemar, calmes, douloureux, dans lesquels montait un poignant reproche.

– Je sais à quoi vous pensez, monsieur de Faligny, dit la voix faible du malade. C'est une terrible chose, de voir toujours dans vos yeux cette accusation épouvantable... Et vous avez le droit de l'élever contre moi, pourtant... Oui, je ne vous en veux pas. Mais il est de mon devoir de chercher à me disculper, à écarter de ma mémoire, pour l'honneur du nom que porte ma

filles, la réprobation qui y est attachée. Le Père Gélin, mon confident et mon ami, connaît tout de mon existence et je l'ai autorisé à vous révéler quelques faits qui, peut-être, feront naître en vous le doute... Le doute, que vous n'avez jamais eu, Raymond de Faligny ! Ah ! qu'il vous effleure seulement ! que je le voie dans vos yeux, au lieu de cette horreur, de ce mépris !... Vous m'aurez alors donné un peu de joie avant que je meure, mon pauvre enfant, après m'avoir fait tant souffrir sans le vouloir !

Sa tête retomba sur l'oreiller. Il ferma les yeux et, de la main, fit signe au Père Gélin qu'il voulait rester seul... Le prêtre, prenant le bras de Raymond violemment ému, l'emmena hors de la chambre et, par la véranda, gagna avec lui son appartement.

– Pauvre cher Norsten !... Ah ! quel atroce martyr moral est le sien !

Le missionnaire s'était laissé tomber sur un siège et cachait son visage entre ses mains... Raymond, nerveusement, fit quelques pas à travers la pièce. Puis, il revint au prêtre et demanda d'une voix frémissante :

– Qu'avez-vous à me dire de sa part ?... Existe-t-il vraiment une chose qui puisse me faire douter ?... Doubter ? Mais je ne demande que cela ! Certes, quelle que fût ma prévention à l'égard du docteur Norsten, avant le crime, jamais il ne me serait venu à l'idée de l'accuser... si je n'avais vu... formellement vu...

Le missionnaire releva la tête et dit, lentement :

– Vous avez vu un homme ressemblant au

docteur Norsten... oui, j'en suis persuadé.

– Un homme lui ressemblant ?... Il en connaît un ? Qui est-il ?

Du geste, le Père Gélin désigna un siège au jeune homme.

– Écoutez, mon enfant... Au cours de l'instruction, il a été parlé de la femme du prévenu, n'est-ce pas ?

– Oui, sa femme séparée, née Loïsa d'Argelles et devenue actrice, je crois ?

– C'est cela... Une créature sans cœur, sans honneur, la fausseté même. Pendant quelque temps, elle sut aveugler Norsten, qui l'aimait, et, en outre, absorbé dans ses travaux scientifiques, lui laissait beaucoup de liberté. Elle en profita pour le ruiner en partie avec ses toilettes, ses réceptions, le gaspillage qui régnait dans la maison... Puis elle fut une épouse indigne. Et là, elle trouva un conseiller, un démon tentateur en la personne d'un cousin de son mari, Frund Erlich, veuf d'une femme charmante que le chagrin avait tuée, ruiné par le jeu, subsistant au

moyen d'on ne savait quelles louches combinaisons. Il avait toujours détesté Valdemar qui, de son côté, ne pouvait supporter cette nature fourbe, envieuse, complètement pervertie.

« Il advint qu'un jour le docteur, déjà presque assuré de la certitude, acquit les preuves formelles des rapports qui existaient entre Loïsa et Frund. En même temps lui tombait entre les mains un billet de la jeune femme, dans lequel, en termes voilés, mais suffisamment révélateurs, elle engageait Frund à faire disparaître son mari. Il alla trouver Loïsa, lui jeta son mépris à la face et lui intima l'ordre de quitter la maison le lendemain. Un moment anéantie, elle se redressa comme il allait s'éloigner et lui jeta un regard terrible... oui, terrible, m'a dit Norsten, pour ce qu'il contenait de menace, de haine, d'effrayante résolution.

« Dans la nuit, le docteur fut pris de violents malaises. Soupçonnant aussitôt ce qui en était, et reconnaissant aux symptômes la nature du poison, il indiqua à son fidèle Ole la médication nécessaire. Administrée à temps, celle-ci lui

permet d'échapper à la mort... Et, le lendemain, après un court et terrible entretien avec son mari, Loïsa, voyant son odieux coup manqué, s'en allait d'Ebsal sur l'heure, comme une criminelle qu'elle était.

« Norsten apprit plus tard qu'elle avait été retrouver, à Paris, Frund Erlich... Celui-ci, à la fin de l'été, vint à la propriété qu'il possédait près d'Ebsal. À ses serviteurs, il donna comme motif qu'il avait quelques affaires à régler... Un soir, deux jours après son arrivée, il s'absenta en disant qu'il allait passer vingt-quatre heures à la ville voisine. Et, depuis lors, on ne le revit jamais plus.

« Or, en quittant sa demeure, Frund avait été tout droit vers Ebsal. Il connaissait parfaitement les aîtres et, sans hésiter, gagna l'étang profond, insondable, qui s'étendait sous une des façades de la maison, ancienne demeure seigneuriale, car les Norsten appartiennent à une famille de vieille souche noble. Là, il détacha une barque, y monta et, ramant sans bruit, traversa l'étang.

« À ce moment, Norsten, comme il en avait

toujours coutume, le soir, se trouvait dans son cabinet, grande pièce austère dont les deux portes-fenêtres donnaient sur une étroite terrasse de pierre surplombant un peu l'étang. Il écrivait, assis devant son bureau... Un léger bruit, tout à coup, lui fit lever la tête... Et il vit son cousin se dresser dans l'ouverture d'une des portes-fenêtres. D'un bond, Frund était sur lui, un long poignard à la main... Mais Norsten avait eu le temps de se mettre debout... Il y eut une courte lutte entre les deux hommes... Valdemar réussit enfin à s'emparer du poignard ; mais Frund le saisit au cou, tentant de l'étrangler... Alors, se voyant près de succomber, Norsten enfonça l'arme dans la poitrine de l'agresseur... Or, en luttant, les deux cousins s'étaient rapprochés de la porte-fenêtre, l'avaient franchie et se trouvaient sur la terrasse, au moment où Valdemar frappa le misérable. Celui-ci bascula, passa par-dessus la balustrade, très basse, et tomba dans l'étang, où il s'enfonça aussitôt.

Le missionnaire s'arrêta un instant pour essuyer son front où perlait un peu de sueur... Raymond, qui l'écoutait avec le plus vif intérêt,

fit observer :

– Il a donc toujours eu du drame dans sa vie, ce docteur Norsten ?

– Hélas ! toujours, le malheureux !... et toujours par la faute de cette femme !... Ainsi donc, Frund avait disparu dans l'étang. Pendant un moment, Norsten, saisi par ce dénouement qu'il n'avait pas cherché, demeura immobile... Puis il se pencha vers l'eau presque indistincte, car la nuit était fort sombre, ce soir-là, et la lumière voilée de la lampe posée sur le bureau n'arrivait pas jusqu'à l'étang... Valdemar écouta et n'entendit aucun bruit... Frund, sans doute, blessé mortellement – peut-être mort déjà – avait dû couler aussitôt.

« Norsten se vit obligé d'attendre le jour pour faire les investigations nécessaires. À l'aube, avant que les domestiques fussent debout, il fit le tour de l'étang... La petite barque, abandonnée par Frund, voguait sur l'eau. Mais le docteur ne découvrit rien autre chose d'anormal. Le corps du criminel avait dû choir dans une des fosses profondes qui existaient en cet étang et

particulièrement aux approches de la terrasse.

« Valdemar, un instant impressionné par ce pénible événement, ne s'en affecta plus ensuite. Il n'avait frappé que pour se défendre, et la chute dans l'étang n'avait été en rien aidée par lui. Si Frund était revenu sur l'eau, s'était débattu, il aurait essayé de le sauver, bien qu'il connût mieux que jamais alors quels étaient les sentiments de cet homme à son égard... Mais puisqu'il n'avait aucune responsabilité dans l'événement, il sentait son esprit comme allégé, à la pensée que le misérable n'était plus.

« Or, il est une chose que je ne vous ai pas encore dite, monsieur... Frund Erlich et Valdemar Norsten se ressemblaient. Mêmes traits, même teint d'une si étrange blancheur, même cheveux à la teinte argentée, même taille haute et mince... Seuls, les yeux, la physionomie, différaient... mais à tel point que la ressemblance, frappante dès que les paupières étaient closes et le visage immobile, disparaissait complètement quand la physionomie s'animait, quand on voyait les yeux bleus, froids et indéchiffrables de l'un et les

superbes yeux noirs de l'autre, si vivants, si profonds, où se lisait la plus noble loyauté.

Raymond, son regard ardent attaché sur la figure émue du prêtre, demanda d'une voix frémissante :

– Alors, ce serait ?...

– Quand vous avez aperçu cet homme, au seuil de la chambre où venait d'être assassinée votre sœur, avez-vous rencontré ses yeux ?

– Non, il les tenait baissés.

Le Père Gélin eut une exclamation de joie :

– C'est cela !... C'est bien cela !... Pauvre, pauvre Norsten !...

Raymond se leva, marcha nerveusement dans la pièce. Puis, il revint au prêtre, qui le suivait d'un regard pensif.

– Alors, il aurait échappé ?...

– Très probablement, l'arme a dû glisser sur une côte et ne lui a fait qu'une blessure légère... Fort habile nageur, il sera demeuré entre deux eaux pour gagner la rive, à la faveur de

l'obscurité... Puis il sera demeuré caché quelque temps... Pas loin d'Ebsal, il y avait sa nourrice, une femme discrète et d'humeur taciturne, qui lui aura donné l'hospitalité. Ensuite, sans doute, sous un déguisement, il aura quitté la Suède et rejoint sa complice en France, où il aura pris un faux nom.

– Mais ce crime ?... l'assassinat de ma sœur ? Pourquoi ?

– Pour se venger – terriblement – du cousin qu'il haïssait... Deux jours avant, Loïsa était venue trouver son mari...

– Oui, je me souviens que cela fut dit à l'instruction... Le docteur assurait même qu'il était victime d'une intrigue ourdie par cette femme...

– Il sentait bien, en effet, d'où venait le coup ! Mais ces deux êtres étaient supérieurement habiles... et puis, Norsten croyait son cousin bien mort. Ce ne fut que devant votre affirmation répétée, votre certitude absolue, que le doute lui vint, au sujet de cette mort... Libre, il aurait tout tenté pour éclairer cette énigme. Dans

l'impossibilité où il était de le faire, il en chargea son ami, M. Charlier, le banquier. Celui-ci fit exercer une surveillance autour de Loïsa d'Argelles. Norsten n'en connut pas le résultat, car il s'évada, comme vous le savez, au lendemain de sa condamnation, et s'embarqua à Marseille sur un navire que faisait tenir prêt M. Charlier. Il y retrouva sa fille et ses serviteurs, qui l'attendaient là depuis quelques jours... Et le bateau fit voile pour l'Australie. Vous savez le reste... et comment, depuis dix ans, nous sommes tous sans nouvelles de notre pays.

– Ce serait incroyable ! murmura Raymond. Cet homme, cette femme, auraient combiné une pareille chose !... Mais il fallait qu'ils eussent demeuré dans le pays, pour être au courant des habitudes de ma sœur, de Norsten...

– Très probablement... l'un d'eux... du moins... Frund, m'a dit le docteur, avait toujours eu un incroyable talent pour se grimer. Il aura fait parler les gens, sera peut-être entré chez vous sous l'apparence de quelque marchand... Oui, c'est un jeu pour un criminel habile.

– Et le vol commis dans le secrétaire de ma sœur s’expliquerait ainsi.

– En effet. Le misérable faisait de cette manière coup double : il acquérait une somme importante et se vengeait de son cousin, atrocement, en faisant tomber tous les soupçons sur lui.

– Ah ! oui, atrocement ! murmura Raymond.

Puis, après un court silence, il demanda :

– M^{lle} Elfrida sait-elle tout cela ?

– Pas entièrement. Norsten lui a laissé ignorer l’indignité de sa mère... Mais je crois qu’elle en soupçonne plus d’une partie... Pauvre enfant !... pauvre âme si pure, et si ardente ! Combien elle a souffert de la souffrance paternelle, que Norsten essayait en vain de lui cacher... Jamais amour filial plus profond, jamais plus grande vénération ne se sont vus ! Aussi, quelle détresse, quel chagrin, mon Dieu ! quand, dans quelques jours...

De nouveau, le prêtre mit son visage entre ses mains.

Raymond, machinalement, s’avança vers la

véranda. Il éprouvait une pénible émotion à l'idée que, peut-être, son témoignage avait abouti à faire condamner un innocent...

Et, pourtant, maintenant encore, il le maintiendrait... ou, du moins, il dirait :

« Oui, cet homme avait les traits, la taille, le teint si caractéristique, tout, enfin, du docteur Norsten. »

Alors, s'il existait un homme qui lui ressemblât... oui, l'on pouvait envisager une autre hypothèse...

La pensée de Raymond retournait vers le pavillon du roi René, vers le salon éclairé par la lune... L'homme apparaissait au seuil de la chambre... l'homme au blanc visage, qui tenait les paupières un peu baissées...

Tout à coup, Raymond eut un brusque mouvement. Il se souvenait de l'impression ressentie quand, pour la première et d'ailleurs unique fois, il s'était trouvé en présence de Nathaniel Barnett.

Oui, il avait eu pendant un moment, sous les

yeux, le visage de Norsten... Mais, dès que le regard était apparu, cette ressemblance n'avait plus existé.

Raymond se tourna vivement vers le prêtre, qui, s'étant levé, s'avavançait lentement vers lui.

– Mon Père, Frund Erlich avait-il une fille ?

– Oui... une fille qu'il chérissait, paraît-il. C'est même le seul bon sentiment qu'on lui eût jamais connu.

– Norsten vous a-t-il tracé le portrait de sa femme ?

Le Père Gélin secoua négativement la tête, en considérant le jeune homme avec une vive surprise.

– Il m'a dit seulement qu'elle était fort jolie, de physionomie câline... Non, vraiment, je ne sais pas autre chose.

– C'est dommage, car nous aurions été complètement fixés aussitôt... Mon Père, je connais un homme qui ressemble étrangement au docteur Norsten – tant qu'on n'a pas vu ses yeux. Il a une fille d'un premier mariage, une jeune fille

d'une vingtaine d'années, chez qui l'on retrouve les traits de M^{lle} Elfrida – mais non son regard !

– Est-ce possible ? s'exclama sourdement le missionnaire. Et il se nomme ?

– Nathaniel Barnett, Américain. Sa seconde femme, Louisa Barnett, est une actrice, Américaine également.

– Une actrice !... L'autre aussi !... Mais des Américains...

– Ou soi-disant tels. Ce serait une piste à suivre... Et si nous avons l'heureuse chance de regagner la France, je m'en occuperai, de toute mon âme, car si le docteur a été condamné par erreur, je ne croirai jamais trop faire pour réparer ma faute involontaire !

La main du prêtre, spontanément, se tendit vers Raymond.

– Très bien, mon enfant !... Norsten, d'ailleurs, n'a jamais contesté votre droiture, en cette affaire. Je vais lui rapporter ce que vous venez de me dire, et ce sera un grand espoir pour la réhabilitation qu'il souhaite, à cause de sa fille

chérie, car lui... pauvre cher ami !

– Réellement, il n’y a aucun espoir de guérison ?

Il existait, dans l’accent de Raymond, un intérêt inaccoutumé jusqu’alors, quand il parlait de Valdemar.

– Non, rien... rien !

– Ce voyage ne hâtera-t-il pas sa fin ?

– Peut-être de quelques jours... Mais il le veut absolument et lui résister serait plus mauvais encore. La pensée dominante, chez lui, est d’essayer de sauver sa fille.

– Je le comprends, certes !... Mais il est pénible que ce mourant ne puisse demeurer en repos... Enfin, nous n’avons pas le choix, évidemment !

– Non, hélas !... non !

Le prêtre serra longuement la main de Raymond, en ajoutant :

– Nous vous ferons savoir, par Bartel, ou par Ole, ce qui aura été définitivement résolu et le

jour où vous devrez vous mettre en route à votre tour.

– C'est cela, mon Père. Nous serons prêts... car je ne doute pas de la décision que prendra Martellier.

Au lieu de regagner directement sa demeure, Raymond s'en alla errer dans le parc... L'entretien qu'il venait d'avoir avec le missionnaire l'avait profondément bouleversé. Non qu'il crût aussitôt à l'innocence de Norsten. Mais le doute, qu'il souhaitait d'éprouver depuis quelque temps, s'était introduit en lui... Et en évoquant maintenant l'émouvante, l'admirable physionomie de l'homme qui allait mourir, ce n'était plus l'horreur, la colère qui le faisaient frissonner, mais une troublante angoisse – la crainte d'avoir fait condamner un être sans reproche.

« Alors... que pourrait-il faire pour réparer l'épouvantable erreur ?... Et combien serait justifiée la rancune d'Elfrida à son égard ! Jamais elle ne me pardonnera ! » songea-t-il.

Et cette pensée lui fut si profondément pénible

qu'il s'arrêta net au milieu de l'allée en passant la main sur son front, tandis que ses lèvres murmuraient :

– Pourtant, je ne pouvais pas dire autre chose !... J'étais sincère... et lui le reconnaît, lui me pardonnera, mais elle... elle, qui doit être intransigeante, passionnée... Oh ! non, jamais elle n'oubliera !

Trois jours plus tard, Raymond, son ami, Valloux et Dôm à cheval, quittaient la capitale du Kidji.

Le docteur Norsten était parti l'avant-veille avec sa fille, le Père Gélin et les serviteurs suédois. On avait emporté le malade dans une sorte de litière. Son état n'avait pas empiré depuis l'entrevue que M. de Faligny avait eue avec lui... Raymond n'avait revu ni le Père Gélin, ni Elfrida. C'était César Bartel qui était venu avertir les jeunes gens et leur indiquer le jour où ils devaient partir à leur tour avec l'ingénieur.

Martellier avait d'abord accueilli sans enthousiasme l'annonce de cette tentative d'évasion. Il aurait souhaité qu'elle fût retardée de quelque temps pour lui permettre d'explorer le pays, à peine entrevu... Puis il s'était rasséréiné et, maintenant, témoignait d'une évidente

satisfaction. Quant à Valloux, il se déclarait enchanté... Lui et Martellier s'entretenaient gaiement au cours de la route, tandis que Raymond demeurait volontiers silencieux, absorbé en ses pensées.

M. de Faligny avait fait part à son ami de l'explication donnée par le Père Gélin au sujet de Frund Erlich. Mais il ne lui avait pas dit mot de l'idée qui lui était venue soudainement en se rappelant l'impression ressentie à la vue de Nathaniel Barnett... Il se méfiait du caractère impulsif un peu emballé de Martellier. S'il lui était donné de retourner en France, l'enquête sur cet homme, sur sa femme, demanderait beaucoup de patience, d'habileté, de discrétion. Il ne fallait pas qu'une maladresse risquât d'en compromettre le succès... Et l'excellent Martellier, avec les meilleures intentions du monde, pouvait arriver à ce résultat.

Raymond, depuis son entretien avec le missionnaire, avait longuement réfléchi à cette affaire qui, tout à coup, lui était apparue sous un jour nouveau. Cette Louisa Barnett, actrice, elle

aussi, comme Loïsa d'Argelles... ce Barnett, qui répondait si bien au portrait que le Père Gélin avait tracé de Frund Erlich... oui, c'étaient là de troublantes coïncidences...

Les deux misérables, après le crime, avaient pu aller faire peau neuve en Amérique, puis quelques années plus tard, ils étaient revenus sous un faux nom...

En ce cas, la mère d'Elfrida serait complice du criminel... Sa mère !... Quelle nouvelle souffrance serait celle de la malheureuse enfant, si elle apprenait cette infamie !

Lancée sur cette piste, l'imagination de Raymond reconstituait le drame... Frund, habilement grimé, avait exercé pendant quelque temps une surveillance sur la Sarrasine et le pavillon. Sans peine, il avait pu faire parler les gens des alentours, et ainsi il avait connu la sympathie d'Aurore pour Norsten... l'hostilité que lui témoignait le frère de M^{me} Serdal. Peut-être, à ce moment-là, n'avait-il pas encore l'idée du crime. Sans doute à court d'argent, Loïsa et lui pouvaient avoir eu la pensée de faire chanter

Norsten, et, dans ce dessein, se documentaient pour trouver la partie faible qu'il convenait d'attaquer.

Après la vaine tentative de Loïsa près de son mari, ces deux êtres, dignes l'un de l'autre, avaient probablement décidé de se venger... Mais il fallait sans doute à leur perversité autre chose qu'une vengeance banale. Lequel avait eu l'idée de celle-là ?... Peut-être Loïsa ?... En tout cas, elle avait dû être mise à exécution par Frund seul, car l'enquête ordonnée par le juge d'instruction avait prouvé que M^{me} d'Argelles était rentrée à Paris le jour du crime.

Très facilement, Frund Erlich avait pu pénétrer dans le parc de la Sarrasine... Habile comme le prétendait Norsten, il avait pu sans peine s'introduire dans le manoir, s'emparer de ce qui devait constituer les pièces à conviction... Et par la haie qui séparait la Sarrasine du jardin du pavillon, il était entré dans celui-ci à la nuit, avait gagné la terrasse... Une fois la vitre de la porte-fenêtre coupée à l'aide d'un diamant, il avait ouvert sans difficulté, s'était dirigé vers la porte

de la chambre... Et il avait accompli le crime avant qu'Aurore, peut-être endormie, eût pu jeter un cri. Puis il avait fouillé dans le bureau, enlevé la somme qui s'y trouvait... Et il était sorti...

C'est à ce moment que Raymond l'avait vu... Et le jeune homme se demandait maintenant si le bruit entendu par lui, alors, n'avait pas été produit intentionnellement pour que la servante ou le frère de la victime arrivât et pût constater que l'assassin... était le docteur Norsten.

Puis le misérable, pour avoir le temps de fuir, avait étourdi Raymond. Et cette nuit-là encore, ou le lendemain matin, il avait eu la cynique audace d'aller cacher dans l'armoire de la petite Elfrida le collier enlevé au cou de la pauvre Aurore.

Oui, cela avait pu se passer ainsi... Mais, pour en avoir la certitude, il faudra d'abord être assuré que Frund Erlich avait survécu, puis essayer d'être renseigné sur son existence et celle de Loïsa d'Argelles. Problème difficile, probablement, car de tels êtres devaient être maîtres en ruse et en intrigue... Mais Raymond songeait :

« Maintenant que le doute est en moi, rien ne me coûtera plus pour connaître la vérité, puis pour réhabiliter le nom de Norsten, si je suis assuré de son innocence. »

Le jour commençait de décroître quand les quatre cavaliers atteignirent Baleou, la demeure bâtie dans la forêt par un précédent roi de Kidji.

Leur voyage s'était accompli sans incident. De même que les notabilités de la capitale avaient semblé ne témoigner aucune méfiance au sujet de cet exode des étrangers vers une autre partie du pays, les indigènes considéraient avec indifférence les trois hommes blancs et l'Annamite qui s'en allaient rejoindre le souverain en sa villa des bois. Ils étaient d'ailleurs, en ce moment, très préoccupés par le volcan, dont l'éruption prenait des proportions fort considérables. Déjà, les habitants des villages situés le plus près de la chaîne montagneuse avaient commencé de quitter leurs demeures. Ils s'enfuyaient, affolés, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux et répandant des bruits terrifiants... Anéo – c'était le nom donné au

volcan par les prêtres Ogeroks qui voyaient en lui une divinité – allait répandre les pires calamités sur le royaume de Kidji. Une éruption épouvantable, telle que n'en avait pas connu le pays depuis plus de deux cents ans, détruirait les villes, les villages, les plantations et anéantirait la race Ogerok.

Aussi les voyageurs, sur leur passage, n'avaient-ils vu que des visages anxieux, entendu que des paroles pessimistes... Un vieillard, même, leur jeta au passage ces mots menaçants :

– C'est vous, blancs, qui nous avez amené le malheur !

Valloux, en entendant cela, fit observer :

– Peste ! Je crois qu'il est temps, en effet, de prendre la poudre d'escampette ! Quand le docteur ne sera plus là, ils auraient tôt fait de nous massacrer tous, ces aimables Ogeroks !

Baleou était une grande maison de bois décorée de balcons ouverts. D'autres logis pour l'entourage du roi s'élevaient dans la forêt, aux alentours. En ce moment, ils n'étaient pas

occupés, les ministres et autres chefs Ogeroks étant demeurés dans la capitale, sur l'ordre de Norsten. Mais des soldats montaient la garde autour du palais, ce qui fit faire la grimace à Martellier.

– Voilà des individus qui vont considérablement nous gêner, ce me semble ? dit-il à Valloux.

– Bah ! il y a des moyens de les rendre sourds et aveugles !... Nous verrons cela, le moment venu.

Ce fut Ole qui reçut les voyageurs au seuil de la maison royale. À leurs questions, il répondit d'une voix que la douleur assourdissait :

– Mon pauvre maître était très mal ce matin. En ce moment, il se trouve un peu mieux.

Le Suédois conduisit l'ingénieur et ses compagnons à leurs chambres respectives. Un peu plus tard, on leur servit à dîner dans une grande salle voisine d'où, par une baie ouverte sur un large balcon, les regards plongeaient dans la forêt... Avec la nuit, toute proche, les animaux

qui la peuplaient commençaient de faire silence. Une chaude humidité, chargée des arômes exhalés d'essences tropicales, se répandait dans l'atmosphère... Valloux et Martellier causaient à bâtons rompus. Raymond se taisait en pensant à l'homme qui allait mourir, à la jeune fille qui souffrait son martyre filial... Et tout à coup, il parut aux trois hommes que la maison oscillait.

– Bon, une secousse de tremblement de terre, dit Valloux. Eh bien ! ils vont en avoir une frousse, les Ogeroks !... Gare à nous, si nous ne sommes pas bientôt partis de leur pays !

Leur dîner terminé, l'ingénieur et les jeunes gens ne s'attardèrent qu'un moment à fumer sur le balcon. Ils avaient fait ces deux derniers jours de longues étapes et ressentaient le besoin de prendre quelque repos. Après s'être souhaité le bonsoir, ils se retirèrent chacun chez eux. Mais Raymond commençait à peine à se déshabiller quand on frappa à sa porte.

Il alla ouvrir et se trouva en face de César Bartel, pâle, le visage altéré.

– Le docteur vous demande, monsieur, dit-il à

voix basse, il est très mal... et le Père Gélin croit... croit que la fin est proche.

– Je vous suis, répondit Raymond.

Dans sa grande chambre aux cloisons de bois garnies de curieuses tentures en peaux travaillées, Valdemar Norsten achevait, en effet, de souffrir... Il gardait toute sa connaissance, et son regard dénotait la même force d'âme, la même résignation noble, presque surnaturelle, qui déjà avaient frappé Raymond à sa précédente entrevue. Le Père Gélin se tenait penché vers lui, et, à sa gauche, était agenouillée Elfrida. La jeune fille appuyait son front contre l'épaule paternelle, tandis que sa main tenait étroitement serrée celle du mourant... À l'entrée de Raymond, elle ne fit pas un mouvement. Valdemar, lui, leva sur le jeune homme ses yeux calmes, pleins de lumière, tandis que le Père Gélin disait :

– Approchez, mon enfant.

Raymond s'avança jusqu'au lit, près duquel lui fit place le missionnaire... Norsten dit d'une voix faible, oppressée, mal distincte :

– Le Père m’a rapporté l’entretien qu’il a eu avec vous, monsieur... Cet homme... cet Américain... ce doit être Frund... Et la femme... comment est-elle ?

– Jolie encore, les yeux bleus doucereux, câlins, des cheveux blond vénitien...

– Blond vénitien... Oui, c’est cela... oui, c’est Frund et...

Il n’acheva pas, en jetant un coup d’œil sur sa fille, dont le visage demeurait caché contre son épaule.

Raymond dit vivement :

– Si Dieu permet que je revoie la France, je m’empresserai aussitôt d’enquêter sur le passé de cet homme. Et dans le cas où vous seriez victime d’une erreur, nul plus que moi n’aurait à cœur de poursuivre votre réhabilitation.

– Je n’attendais pas moins de votre loyauté.

Les yeux du mourant s’attachaient avec une singulière douceur sur Raymond, qui penchait sur lui son visage ému. Pendant quelques secondes, il y eut un grand silence... La physionomie de

Valdemar semblait changer, son souffle devenait plus irrégulier... Puis, de nouveau, il parla :

– Je suis près de mourir, monsieur de Faligny... Devant Dieu qui va me juger, j'affirme que je suis innocent du meurtre de M^{me} Serdal.

Brusquement, Elfrida releva la tête, et Raymond rencontra son regard chargé de farouche douleur.

– Il ne vous croira jamais, père chéri !... jamais !

Sa voix résonnait dans la grande pièce avec une grande intonation de souffrance passionnée.

– ... Il vous a toujours détesté, et maintenant encore...

– Maintenant, je crois à votre parole, docteur Norsten !... Je crois que ce n'est pas vous qui avez tué ma sœur... que ce n'est pas vous que j'ai vu.

Cette affirmation, jaillie du cœur de Raymond devant ce mourant au visage de prédestiné, parut galvaniser un moment Valdemar. Un tressaillement parcourut son corps, une lueur de

joie passa dans son regard. Il murmura :

– Merci, mon enfant... merci...

Elfrida, redressant la tête, dit âprement :

– C'est lui qui est cause de votre mort... c'est lui qui vous a amené ici par ses affirmations erronées.

– Nous sommes tous sujets à l'erreur... Il faut pardonner... Petite bien-aimée, prends garde... Le pardon... il faut...

Les lèvres pâles s'agitèrent encore, mais les mots moururent avant de les franchir... L'ombre couvrait les yeux noirs sur lesquels, lentement, s'abaissèrent les paupières... Elfrida, passionnément, appuya ses lèvres sur le visage qui devenait immobile... Et Valdemar Norsten rendit le dernier soupir sous le baiser de l'enfant qu'il avait tant chérie, de cette Elfrida au cœur ardent et orgueilleux qui allait se trouver seule dans la vie.

Le Père Gélin s'agenouilla, le front entre ses mains. Puis, après un court instant de recueillement, il se leva, montrant à Raymond,

lui-même profondément ému, un visage creusé par la douleur.

– Il faut que je vous parle, dit-il à mi-voix. Attendez-moi dans la pièce à côté... Je dois d'abord soutenir cette pauvre enfant, dans le premier moment de son désespoir...

– Je suis à votre disposition, mon Père.

Et, après un dernier regard jeté sur la blanche forme féminine courbée vers le lit mortuaire, sur le visage frémissant appuyé contre le visage immobile de Norsten, Raymond sortit de la pièce où Katarina et Bartel, appelés par Ole, venaient de se glisser sans bruit.

« Ainsi le voilà mort, celui que j'ai tant fait rechercher, celui que j'ai retrouvé enfin dans cette contrée inconnue... et j'ai reconnu son innocence, moi, son principal accusateur... je l'ai reconnue sans preuves ! » Raymond songeait ainsi en arpentant nerveusement la salle obscure où il s'était retiré. Mais il ne regrettait pas les paroles spontanées prononcées devant ce lit de mort. La sincérité de Norsten s'était imposée à lui avec une force irrésistible... Sa conviction, au reste, se trouvait puissamment étayée par les horizons imprévus que lui avaient ouverts les révélations du Père Gélin au sujet de Frund Erlich. Une nouvelle piste lui apparaissait, beaucoup plus vraisemblable que l'autre, étant donné les antécédents du cousin de Norsten et l'abaissement moral de Loïsa d'Argelles. Dès que, par une enquête au sujet de ces deux personnages, il aurait été assuré de leur indignité,

sa conviction serait faite, et de tout son pouvoir, il chercherait à atteindre les coupables, à obtenir la réhabilitation de Valdemar Norsten.

Oui... mais alors, c'est « sa mère qui serait jugée, condamnée... par qui « elle » souffrirait encore, d'une autre façon, mais terriblement aussi. »

Car, dans les pensées qui occupaient en ce moment son esprit, Raymond avait toujours présente l'image d'Elfrida... Elfrida, avec sa physionomie ardente, douloureuse, qui dénotait une sensibilité profonde, une âme passionnée, faite pour connaître dans toute leur intensité la souffrance, l'amour, le ressentiment. Âme encore presque inconnue de lui, mais qu'il pressentait si peu banale, et qui lui inspirait une étrange curiosité, un intérêt dont chaque entrevue avec la fille de Norsten augmentait la vivacité.

L'entrée du Père Gélin vint interrompre les songeries du jeune homme... Le missionnaire appela Ole pour demander de la lumière. Puis il vint à Raymond et lui serra énergiquement la main.

– Vous lui avez donné une grande joie avant de mourir, mon enfant ! Soyez béni pour cette noble pensée !

– J’ai parlé selon ma conscience, mon Père.. Si j’ai commis une erreur, autrefois, je suis heureux de l’avoir un peu réparée... Comment avez-vous laissé M^{lle} Elfrida ?

– Bien accablée, mais pourtant courageuse, pauvre chère enfant !... Quel déchirement pour elle ! Son père !... si digne de l’amour qu’elle lui portait !... Et il va falloir qu’elle le laisse ici, sans sépulture !

– L’acceptera-t-elle, vraiment ?

– Oui, car il le lui a fait jurer. Nous partirons tous demain soir, à la nuit... Voulez-vous vous charger de prévenir Valloux et votre ami ? Qu’ils se gardent, surtout, de prononcer un mot qui puisse donner à penser aux Ogeroks que le docteur n’est plus en vie ! Car si les indigènes apprennent sa mort, ils pourraient nous gêner grandement... Tandis qu’au contraire, hier et aujourd’hui, j’ai fait répandre le bruit d’un mieux sensible survenu en son état. Il sera également

nécessaire que, tous trois, vous partiez en chasse demain comme des gens qui n'ont aucun souci en tête.

– Vous avez raison... Avez-vous des armes, pour vous, M^{lle} Norsten et les serviteurs ?

– Oui, dans la première année de son règne, Norsten avait réussi à se faire remettre les armes enlevées par les Ogeroks, quand ils nous firent prisonniers. Elles ont été depuis lors précieusement conservées, et nous les avons apportées en venant.

Puis, en secouant la tête, le vieillard ajouta :

– Si nous sommes rejoints par les Ogeroks, elles nous serviront de bien peu de chose devant le nombre !

– Nous pourrons du moins nous défendre et nous faire tuer, plutôt que de nous laisser prendre vivants !

– C'est ainsi que parlait Elfrida, l'autre jour. Elle a très peu confiance dans la réussite... mais devant l'odieuse perspective que lui a fait connaître son père, elle est prête à tout risquer...

C'est une âme énergique, d'ailleurs... une belle âme, capable des plus hautes vertus, mais un peu trop intransigeante encore. Je crains qu'avec cette nature la vie ne lui apporte bien des luttes, bien des souffrances.

– Il y a lieu de le craindre, en effet. L'existence est difficile à qui ne veut pas y apporter un esprit disposé aux concessions... Mais j'avoue comprendre assez M^{lle} Norsten, car j'ai le même défaut qu'elle.

– Oui... c'est pourquoi vous vous êtes toujours heurtés... presque détestés. Mes pauvres enfants, la vie se chargera peut-être d'abattre votre orgueil. Elfrida, elle, si nous parvenons à la sauver, se trouvera probablement dans une situation difficile. Sans autre famille que sa misérable mère, il lui faudra demander la protection d'un étranger, d'un ami de son père... Encore ignorons-nous s'il vit encore... Peut-être avez-vous connu à Paris M. Charlier, le banquier ?

– Celui qui déposa au procès en faveur du docteur Norsten ?... Certes ! Il était une des

personnalités parisiennes les plus marquantes, et je l'ai rencontré assez fréquemment dans le monde. Mais devenu infirme depuis deux ans, il ne sort plus de son hôtel... Son fils a épousé, peu avant mon départ, M^{lle} d'Éclampes, qui est un peu ma cousine, à un degré très lointain.

– Norsten paraissait faire le plus grand cas de son ami. C'est lui – je peux bien vous révéler cela maintenant – qui, prévenu par un mot que le condamné réussit à lui faire parvenir, acheta secrètement un navire, embaucha un équipage de choix, dont le capitaine reçut l'ordre de se rendre à Marseille et d'attendre là de nouvelles instructions... Le lendemain de la condamnation, Norsten arrivait à son bord, où déjà se trouvaient sa fille et ses serviteurs. Aussitôt, le navire leva l'ancre, à destination de l'Australie.

– Ah ! je m'explique maintenant une partie du mystère !... Mais comment le docteur put-il sortir de sa prison ?... Il soudoya le gardien, sans doute ?

– Oui... à sa manière... Norsten avait dans le regard une puissance magnétique dont, avec sa

grande conscience d'honnête homme, il se gardait d'user sans motifs sérieux. Il crut pouvoir le faire en cette circonstance... Et c'est ainsi que le gardien alla lui-même porter à la poste des lettres destinées à César Bartel, à M. Charlier... C'est ainsi que Norsten, le jour fixé pour l'évasion, se fit ouvrir les portes par son geôlier, qui ensuite ne se souvenait plus de rien.

– C'était donc vrai ce qu'on disait dans le pays ? Cet homme pouvait imposer à autrui sa volonté ?... Et César Bartel a bien été pour lui le complice qu'on supposait, sans jamais avoir pu en acquérir la preuve ?

– Bartel a témoigné le plus grand dévouement au docteur et à sa fille. Il les a rejoints plus tard à Melbourne, d'où ils sont partis tous pour la Nouvelle-Guinée... Mais je reviens à mon sujet. Le docteur Norsten m'a chargé, si nous pouvons échapper aux Ogeroks, de remettre sa fille entre les mains de M. Charlier. C'est pourquoi je m'informais si celui-ci vivait encore.

– M^{lle} Elfrida se trouvera là dans un milieu distingué, mais probablement fort mondain, si

j'en crois les habitudes de Jeanne d'Éclampes.

– Hum ! ce ne sera guère dans les goûts de cette pauvre enfant, surtout avec le grand chagrin qu'elle portera dans son cœur !... Enfin, nous verrons, une fois là-bas. Elle pourrait peut-être se retirer dans un couvent, en attendant le mariage... Mais qu'est-ce que je raconte là ? Avant tout, il faut réussir à sortir de ce pays. Donc, la chose est convenue : demain soir, la fuite... et à la grâce de Dieu !

– Je préviendrai mes compagnons demain matin, car je suppose qu'ils sont déjà endormis... Bonsoir, mon Père... Si vous aviez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à user de moi.

– Merci, mon enfant. Mais j'ai Ole et Bartel, qui déjà, s'occupent d'ensevelir mon pauvre ami... Et j'ai envoyé Elfrida prendre un peu de repos pour n'être pas sans forces demain, car nous aurons de dures journées... Mais quel repos trouvera-t-elle, la malheureuse enfant, avec ce chagrin dans le cœur !

En soupirant, le prêtre prit congé de Raymond.

Pendant une grande partie de la journée, le lendemain, les deux jeunes gens et Valloux chassèrent, accompagnés de quelques indigènes chargés de recueillir le gibier tué. D'un commun accord, après l'entretien que Raymond avait eu avec l'ingénieur et Martellier dans la matinée, ils évitaient de dire mot du sujet qui, pourtant, occupait toutes leurs pensées. M. de Faligny et son ami étaient calmes, très maîtres d'eux, l'un parce que l'énergie, le sang-froid constituaient les caractéristiques de son caractère, l'autre, par une certaine insouciance de nature, unie à beaucoup de bravoure, et aussi par l'habitude du danger, des pires aléas, contractés dans cette carrière d'explorateur qui lui plaisait tant... Mais Valloux se montrait plus nerveux. Son agitation ne fit qu'augmenter au cours de la soirée, tandis qu'assis dans la salle où ils avaient pris leur repas, les trois hommes fumaient en attendant le signal du départ, que devait venir leur donner César Bartel.

– C'est une rude partie que nous jouons là ! fit-il observer tout à coup en tiraillant sa barbe par un geste familier.

Martellier eut un mouvement d'épaules.

– Bah ! mon cher, ce ne serait pas une affaire, si nous n'étions que des hommes !... Mais je ne vois pas sans inquiétudes M^{lle} Elfrida s'engager là-dedans. Pourtant, il n'y a pas moyen de faire autrement... pas moyen, c'est incontestable... Et, après tout, nous avons des chances de nous en tirer. César Bartel, d'après les observations qu'il a faites, croit que ce passage n'est pas habituellement pratiqué par les Ogeroks. Ils n'auront donc pas tout d'abord l'idée de nous y faire poursuivre.

– Je crois, au contraire, que ce sera leur première pensée. L'habituel passage est trop bien gardé pour qu'ils s'imaginent un seul instant que nous avons pu y faire un pas sans être découverts... Aussitôt, ils chercheront autre chose... et trouveront bien vite, très probablement.

– Hum !... oui, c'est possible. Mais nous n'avons pas à choisir. Bartel n'a trouvé que cela d'à peu près praticable... Et encore, sera-ce fort difficile pour M^{lle} Elfrida et sa servante.

– Pour celle-ci surtout. Car la jeune fille est souple, agile, accoutumée aux exercices du corps... D'ailleurs nous sommes là pour l'aider... et je pense que nous nous disputerons cet honneur, car, en vérité, je n'ai jamais connu plus ravissante créature.

À ces mots, qui tombaient, vibrants d'enthousiasme, des lèvres de Martellier, Valloux eut un tressaillement et, dans son regard dirigé vers le jeune homme, s'alluma une lueur mauvaise, d'ailleurs presque aussitôt éteinte.

Mais Raymond, qui fumait sans prendre part à la conversation, l'avait aperçue... Un frémissement de colère courut en lui. Cet homme, décidément, aurait-il des vues sur Elfrida ? En ce cas, les deux jeunes gens devaient lui apparaître comme de redoutables adversaires... et si, comme le soupçonnait Raymond, cet individu était dépourvu de scrupules, il ne regarderait peut-être pas à écarter de sa route, par tous les moyens, ceux qui pouvaient gêner son action près de la jeune fille, maintenant orpheline.

« Voilà qui sera à surveiller, pensa Raymond.

Il faudra que je tâche d'en dire un mot au Père Gélin... Celui-ci, le premier jour où nous l'avons vu, nous a laissé entendre que ce Valloux n'était pas sympathique au docteur Norsten. Je voudrais savoir si celui-ci avait des raisons motivant ce sentiment, ou s'il n'y avait là qu'un instinct, comme celui qui, dès notre première rencontre avec cet homme, m'a porté à me défier de lui. »

Puis la pensée du jeune homme se reporta sur Elfrida. Quelle détresse devait être la sienne en ce moment ! Quel déchirement, quel martyre pour ce cœur où régnait souverainement l'amour filial !... Bien qu'elle fût si hostile à son égard, il se sentait tout frémissant d'émotion en songeant à cette douleur.

Et, sans doute, plus que jamais maintenant, elle allait détester celui qui avait fait condamner son père... ce Raymond de Faligny qu'hier soir, avant que Norsten rendît le dernier soupir, elle avait âprement accusé d'être la cause de cette mort, amenée par l'exil, par la lente souffrance qui avait miné l'homme injustement condamné.

Le jeune homme, nerveusement, jeta sa

cigarette par la fenêtre près de laquelle il se trouvait assis ; puis, se levant, il alla s'accouder à la balustrade de bois qui entourait le balcon couvert du premier étage.

La nuit était complète, maintenant. Les bruits de la forêt se taisaient. Une lourde, humide chaleur montait du sol, exhalant de forts parfums. Une fièvre soudaine faisait battre ses artères, une angoisse étrange le serrait au cœur.

À ce moment, César Bartel entra et dit à mi-voix :

– C'est l'heure, messieurs !

Dôm, qui se tenait dans la pièce voisine, apporta les armes, les sacs renfermant quelques vivres. L'ingénieur, en outre, alla chercher dans sa chambre une sorte de grande sacoche, qui semblait fort lourde, et dont il avait pris le plus grand soin pendant le voyage de la capitale à Baleou... Martellier ayant eu la curiosité de la tâter, à un moment où Valloux s'était éloigné un instant, avait constaté qu'elle renfermait des corps durs, « très probablement de petits lingots d'or », avait dit l'explorateur à son ami.

Les quatre hommes, sans bruit, sortirent à la suite de Bartel... Pour gagner l'escalier situé au bout de la galerie intérieure qui desservait le premier étage, il leur fallait passer devant la chambre du docteur Norsten... La porte en était ouverte. Ole, debout à quelques pas du lit, une lumière à la main, semblait attendre sa jeune maîtresse, s'arrêta quelques secondes et embrassa d'un long coup d'œil plein d'émotion le saisissant tableau : cet homme immobile, les mains jointes sur un petit crucifix, avec son beau visage semblable à un marbre superbe, d'une impressionnante sérénité... cet homme qu'il fallait abandonner là sans lui donner de sépulture, pour ne pas éveiller l'attention des Ogeroks... et cette jeune fille, près de lui, courbée sous le poids de sa douleur, contemplant une dernière fois le père qu'elle ne devait plus revoir en ce monde.

Sous la conduite de Bartel, Raymond et ses compagnons sortirent de la villa royale. Par les soins du Provençal, les gardes avaient absorbé une boisson additionnée d'un soporifique, de telle sorte qu'ils ne pouvaient gêner les fugitifs... Ceux-ci gagnèrent un buisson voisin où, quelques

minutes plus tard, les rejoignait un autre groupe, composé du missionnaire, d'Elfrida, d'Ole et de Katarina.

– Allons, mes amis ! dit le prêtre à mi-voix.

Et, silencieusement, ils se mirent en route, guidés par César Bartel qui, seul, connaissait assez la forêt pour les conduire dans la nuit.

Là-bas, dans la maison de bois qui servait aux villégiatures des souverains du Kidji, Valdemar Norsten demeurait seul, prisonnier à jamais, dans son corps, de ceux qui l'avaient élevé à la dignité royale. Mais son âme, délivrée, ne connaissait plus les souffrances terrestres auxquelles restaient soumis ceux qui, à travers les ténèbres, essayaient d'échapper aux Ogeroks.

L'aube pointait quand la petite troupe atteignit la base du massif rocheux qui formait la frontière du royaume de Kidji.

La nuit avait empêché une marche plus rapide. Maintenant, il fallait s'engager dans le sentier étroit, presque invisible pour un œil non prévenu, que Bartel, acharné à la recherche, avait fini par découvrir.

Les fugitifs prirent auparavant un peu de repos et de nourriture. Elfrida, très pâle, restait silencieuse, avec un visage rigide, des yeux qui semblaient regarder très loin. Elle était enveloppée d'un grand manteau, fait d'une étoffe de chanvre tissée par les indigènes. Cédant aux instances du missionnaire et de Katarina, elle mangeait machinalement, avec cet air absent qui faisait penser à Raymond :

« Elle est là-bas, avec son père. »

Un peu reposés, les voyageurs s'engagèrent dans le sentier. Elfrida avait pris le bras d'Ole, après avoir refusé avec froideur celui que lui offrait Valloux, très empressé. Raymond nota l'incident avec satisfaction... Et dans l'après-midi, comme il se trouvait un moment à l'arrière-garde avec le Père Gélin, il en profita pour lui parler de l'ingénieur.

– Savez-vous, au fond, mon Père, ce qu'est ce Valloux ?... Vous m'avez dit, il me semble, que l'impression du docteur Norsten, à son sujet, n'était pas favorable ?

– En effet. Mon pauvre ami, dès après sa première entrevue avec cet homme, amené prisonnier devant lui, m'a dit : « Voilà un être faux, qui est à surveiller. »

– Il m'a paru que M^{lle} Elfrida, elle aussi, témoignait de quelque antipathie à l'égard de ce personnage ?

Le prêtre secoua la tête.

– Dites qu'elle ne peut le souffrir !... surtout depuis le jour où il lui a fait une déclaration.

– Comment, il a osé ?...

– Eh ! oui... Il y a de cela deux ans. Norsten le fit appeler et lui adressa les plus vifs reproches. L'autre, plat, doucereux, témoigna de ses regrets, promit de ne plus recommencer... De fait, il a tenu parole. Mais son excessive amabilité, ses empressements sont fort désagréables à Elfrida.

– Je crains qu'il n'ait pas renoncé à l'idée de la conquérir... Méfiez-vous de lui pour elle, mon Père.

Le missionnaire tourna vers son interlocuteur un regard inquiet.

– Auriez-vous remarqué quelque chose de particulier ?

– Peu de chose, mais cela suffit pour me faire penser que l'individu est à craindre.

Le Père Gélin dit sourdement :

– Ah ! pauvre petite, combien elle aurait eu besoin encore de son père !... Avec cette beauté, surtout... cette beauté si dangereuse pour une isolée ! Heureusement, sa nature est si noble, si pure !... Mais il y a tant de pièges dans la vie !

– Oui, il est certain qu'elle se trouve dans une situation difficile, murmura pensivement Raymond, en attachant son regard sur la jeune fille, qui gravissait d'un pas souple la sente étroite, rocailleuse, où l'on pouvait à peine marcher deux à deux en ce moment.

Cette première partie du trajet était la moins difficile... Après une nuit passée à l'abri d'un roc avançant, les fugitifs se remirent en route. Bartel annonçait que, sans incidents, on pourrait atteindre ce soir la frontière, représentée par l'arête de la barrière rocheuse. Mais, arrivés là, les prisonniers évadés ne seraient pas sauvés encore, car les Ogeroks ne se feraient pas faute de les poursuivre sur le territoire de leurs voisins.

À mesure qu'ils avançaient, les difficultés se multipliaient sous leurs pas... En des temps reculés, cette partie du pays avait dû être bouleversée par des convulsions volcaniques. Il en était résulté un chaos de roches, un véritable dédale de couloirs, la plupart obstrués par des éboulis, ou interrompus par de profondes crevasses dans le sol. César Bartel, au cours de

ses recherches, avait plus d'une fois manqué de choir en celles-ci. Habile et prudent, il avait soigneusement repéré la route... si bien qu'aujourd'hui, ceux dont il était le guide n'avaient pas à craindre de s'égarer. Mais il leur restait à surmonter les difficultés du chemin, déjà considérables pour des hommes jeunes et agiles, et qui eussent été insurmontables pour des femmes, pour un vieillard comme le Père Gélin, sans l'aide de leurs compagnons.

Tantôt, sous leurs pieds, s'ouvrait un abîme dont il fallait contourner les bords, tantôt ils devaient passer par d'étroits sentiers côtoyant les précipices, ou bien gravir d'effrayants escaliers naturels, formés de rocs d'inégales dimensions, et s'élevant presque à pic le long de remparts rocheux. Tout cela, sous un soleil ardent, que tempéraient heureusement, parfois, l'ombre tombant de massifs boisés, la fraîcheur d'une source jaillie de quelque crevasse.

Courageusement le missionnaire, Elfrida, Katarina supportaient l'effrayante fatigue. Valloux, pas plus qu'auparavant ne voyait

accepter son aide par la fière jeune fille, Martellier, plus heureux, partageait avec le fidèle Bartel le privilège de soutenir M^{lle} Norsten aux passages dangereux... Quant à Raymond, il se consacrait au Père Gélin. Mais plus d'une fois, quand la situation se présentait périlleuse, son regard inquiet s'en allait vers Elfrida, et, sans en avoir conscience, il enviait ceux qui pouvaient l'aider, qui lui adoucissaient de tout leur pouvoir les fatigues de la route.

Vers le milieu de l'après-midi, les fugitifs n'étaient plus qu'à une courte distance du sommet de ce massif rocheux... Ils s'arrêtèrent pour prendre un peu de repos dans une sorte de clairière – où aboutissaient plusieurs de ces petits couloirs rocheux dans lesquels, à peine aurait pu s'engager un homme mince. Au-dessus d'eux se dressaient des roches énormes, amoncelées, dont quelques-unes surplombaient la clairière, formant des coins ombreux où s'installèrent les voyageurs... Dôm et Ole sortirent quelques vivres. Elfrida, assise à terre, le dos appuyé contre une roche, tenait ses paupières à demi fermées. La fatigue l'accablait visiblement. Mais

plus qu'elle encore, le Père Gélin en ressentait les atteintes... Martellier leur offrit d'un élixir tonique qu'il emportait toujours dans ses voyages. Mais Elfrida refusa en disant qu'avec une heure de repos elle serait toute prête à repartir.

Comme les fugitifs attaquaient leur frugal repas, Raymond, ayant par hasard levé les yeux vers un escarpement voisin, se mit brusquement debout, avec une sourde exclamation :

– Les voilà !... Je viens d'en apercevoir un, là-haut !

En un instant, ses compagnons et lui avaient saisi leurs armes... Le jeune homme, en quelques mots brefs et précis, indiqua à chacun la place qu'il devait occuper pour mieux se défendre contre l'attaque ennemie. Instinctivement, tous lui obéissaient comme à celui qui possédait le plus de sang-froid, le plus d'énergique intelligence. Elfrida, calme, résolue, vérifia l'armement du fusil que César Bartel avait mis entre ses mains. Raymond savait, par le Père Gélin, qu'elle tirait parfaitement, son père ayant

pris soin de le lui apprendre, car, jamais, il n'avait tout à fait abandonné l'espoir de fuir un jour du royaume de Kidji.

L'attaque ne se fit pas attendre. Soudainement, les hauteurs rocheuses autour de la clairière, se trouvèrent couvertes d'ennemis. Des centaines de flèches tombèrent, n'atteignant heureusement personne... Raymond avait recommandé : « Attendez, pour vous servir de vos fusils, que les ennemis soient à meilleure portée, pour ne pas perdre vos munitions... » Mais Valloux, néanmoins, tira, sans résultat d'ailleurs, sinon d'attirer une nouvelle volée de flèches, dont l'une, cette fois, vint frapper le Père Gélin à la gorge.

Le missionnaire se trouvait placé près d'Elfrida, dans une sorte de large anfractuosité, où débouchait un couloir rocheux. À quelques pas de là se tenait Raymond... Le jeune homme, d'un bond, fut près du prêtre qui chancelait et tombait entre les bras étendus pour le recevoir... Elfrida, avec un sourd cri de douleur, se penchait vers le blessé. Les yeux déjà vitreux lui

adressèrent un dernier regard, la bouche essaya de balbutier quelques mots...

– Enfant... Dieu... vous garde...

Puis un flot de sang s'échappa de la bouche du vieillard.

À cet instant, le sol eut un violent mouvement d'oscillation... Elfrida, Raymond, furent projetés à terre. Un fracas épouvantable couvrit les cris de terreur des Ogeroks... Des blocs énormes s'écroulaient, tombaient dans la clairière...

Raymond, le premier, sortit de l'étourdissement causé par la chute... Et ce qu'il vit, presque aussitôt, amena à ses lèvres une sourde exclamation...

L'anfractuosité où il se trouvait avec le Père Gélin et Elfrida était maintenant complètement fermée par un énorme bloc rocheux que venait de faire choir la secousse sismique.

Raymond se leva d'un bond et tourna les yeux vers la jeune fille... Il rencontra son regard plein d'effroi, mais sans affolement. Elfrida se leva à son tour en demandant d'une voix frémissante

d'émotion :

– C'est un tremblement de terre ?... Et nos compagnons... Pourvu que...

Puis son regard se porta sur le Père Gélin, étendu à terre, sans mouvement, dans l'immobilité cadavérique... Elle se jeta à genoux près de lui, prit sa main dans les siennes, tandis que sa voix, brisée par les sanglots, murmurait :

– Ô mon Père, m'avez-vous donc quittée, moi aussi ? Et Ole, Katarina, que sont-ils devenus ?

Raymond se sentait le cœur horriblement serré... Car la situation était terrible, et il fallait qu'il l'apprît à cette jeune fille...

– J'espère que nos serviteurs et leurs compagnons auront été épargnés, dit-il en essayant de raffermir son accent. Mais, pour le moment, je ne vois pas le moyen de nous en assurer... Nous sommes prisonniers ici...

Elfrida, à cet instant, venait de jeter un coup d'œil autour d'elle. Brusquement, elle se redressa, avec une exclamation :

– Cette roche !... Oui, elle nous bloque...

Alors ?

– Alors, mademoiselle, je ne vois qu'une chose à tenter : nous engager dans ce couloir, voir ce qui existe au-delà... Peut-être parviendrons-nous aussi à trouver un chemin pour gagner le territoire voisin du Kidji.

– Mais nos amis, s'ils existent encore, vont peut-être faire leur possible pour nous délivrer ?

Raymond secoua la tête en étendant la main vers le bloc rocheux.

– Que peuvent-ils contre cela ?... Ils n'entendront même pas notre appel... Toutefois, nous pouvons essayer...

Et, à plusieurs reprises, le jeune homme jeta des appels sonores, auxquels seul l'écho répondit.

– Vous voyez, il ne faut compter sur rien de ce côté... D'autre part, il importe de ne pas nous attarder ici, car nous n'avons pas de vivres...

– En effet... Eh bien ! partons... Mais alors, il faut le laisser ici ?... sans sépulture, lui aussi ?

Elle désignait le missionnaire... Raymond répondit :

– Hélas ! nous ne pouvons pas faire autrement !... Pauvre Père Gélin, son corps n'aura pas quitté le pays des Ogeroks !

La jeune fille s'agenouilla de nouveau près du défunt. Des sanglots montaient à sa gorge et elle était si pâle, si défaite, que Raymond craignit un instant de la voir défaillir.

Pendant quelques minutes, elle demeura immobile, le visage entre ses mains... Puis, elle laissa retomber celles-ci, regarda une dernière fois le missionnaire et se leva en disant fermement :

– Allons, monsieur.

Ils ramassèrent leurs armes et s'engagèrent dans l'étroit sentier rocheux, Raymond précédant la jeune fille.

César Bartel, en racontant chemin faisant à M. de Faligny l'exploration faite par lui pour découvrir un moyen de fuite, lui avait appris que nombre de ces sentiers finissaient en sortes d'impasses, ou aboutissaient à des abîmes, à des rocs inaccessibles même pour le plus agile grimpeur... Aussi, le jeune homme se demandait-il avec angoisse : « Où celui-ci va-t-il nous conduire ? S'il est sans issue, alors, nous n'avons plus qu'à attendre la mort, la terrible mort par la faim. »

Après dix minutes de marche sur un terrain difficile, entre deux murailles de roches par moments si rapprochées qu'il fallait se mettre en travers pour passer, les fugitifs arrivèrent au carrefour de cinq de ces mêmes couloirs. Lequel devaient-ils prendre ? Suivant les indications de la boussole de Raymond, ils décidèrent de

s'engager dans celui qui semblait s'orienter vers le but désiré. Il était plus large que le précédent mais, au bout d'un moment, les jeunes gens s'aperçurent que les difficultés se multipliaient, à mesure qu'ils avançaient.

Bientôt, presque constamment, il fallut escalader des roches abruptes, franchir des crevasses au fond desquelles, parfois, bouillonnait un torrent... Elfrida, énergiquement, surmontait l'écrasante fatigue, les obstacles sans cesse renaissants. Elle acceptait l'aide de son compagnon aux passages les plus difficiles ; mais, aussitôt après, avec un bref remerciement, elle retirait sa main de la sienne, elle s'écartait du bras qui l'avait soutenue avec tant de force et de sollicitude.

Car, bien plus que pour lui, c'était pour elle que Raymond tremblait. C'était pour elle qu'il aspirait si ardemment à sortir de ce dédale rocheux, où les êtres animés n'étaient représentés que par les grands aigles planant très haut, où le sol infertile ne nourrissait que de rares arbustes... Et, pour ajouter au tragique de la situation, un

orage éclata, vers la fin du jour, un de ces terribles orages tels qu'en connaissent les régions tropicales.

Les jeunes gens atteignaient à ce moment un étroit plateau, encerclé de tous côtés par des roches aux formes tourmentées. Ils n'eurent que le temps de se jeter dans une sorte de grotte sans profondeur, pour échapper à la trombe d'eau qui s'abattait, avec accompagnement d'un vent violent, d'effroyables roulements de tonnerre, de fulgurants éclairs.

– Il nous faudra passer la nuit ici, fit observer Raymond. Quand l'orage sera terminé, nous nous trouverons dans l'obscurité ; donc, impossibilité pour nous d'avancer davantage ce soir... D'ailleurs, vous devez bien avoir besoin de repos, mademoiselle, après de si terribles fatigues !

Elfrida ne répondit pas. Elle se tenait appuyée contre une des parois de la grotte, avec la main sur les yeux, comme pour les préserver de l'aveuglante lueur des éclairs. Les merveilleux cheveux blonds se détachaient, tombaient en tresses argentées sur son manteau. Les fins petits

pieds, dans les sandales déchirées par les aspérités du chemin, saignaient, blessés à quelque pointe de roc.

Raymond, le cœur étreint par une ardente compassion, se disait :

« Elle est à bout de forces, en dépit de son courage... Et quel repos trouvera-t-elle ici ? »

Le sol de la grotte, en effet, était formé de roche. Raymond, sans bruit, y étendit son manteau, et il se détournait pour engager la jeune fille à ne pas demeurer debout quand un bruit sec, épouvantable, se fit entendre, en même temps que jaillissait une fulgurante lueur... Elfrida, portant la main à sa poitrine, chancela, s'affaissa entre les bras que Raymond étendait vers elle.

Il la crut tout d'abord frappée de la foudre... Serrant contre lui le corps souple, il murmura d'une voix étouffée :

– Elfrida... Elfrida...

La tête charmante retombait sur son épaule... Ses lèvres s'appuyèrent passionnément sur les paupières closes, qu'elles sentirent palpiter.

Elfrida fit un léger mouvement, puis elle ouvrit les yeux... Tout contre son visage, elle vit le frémissant visage de Raymond, les ardentes prunelles qui la contemplaient avec une angoisse mêlée de passion... Un long frisson parcourut le corps affaissé. En un violent effort de volonté, la jeune fille se redressa, étendit la main pour s'appuyer à la paroi rocheuse, en s'écartant de Raymond.

– Ce n'est rien... La commotion m'a saisie...

Sa voix était brève, saccadée, son regard se détournait de son compagnon. Et il vit que ses épaules continuaient de frissonner...

– Il faut vous étendre... essayer de vous reposer... Tenez, ici, vous serez moins mal...

Lui non plus n'avait pas sa voix habituelle. Les inflexions en étaient plus chaudes et un peu tremblantes.

Elfrida, jetant un coup d'œil vers l'endroit désigné par le jeune homme, répliqua froidement :

– Reprenez votre manteau, monsieur, je n'en

ai aucunement besoin, et serais désolée de vous en priver.

Raymond n'insista pas. Il sentait chez la jeune fille une volonté aussi forte que la sienne et n'éprouvait aucun désir d'entrer en lutte avec elle pour un si petit motif surtout.

Prenant son manteau, il alla s'étendre à l'entrée de la grotte... Mais le sommeil n'arriva que fort avant dans la nuit. De tumultueux sentiments agitaient son âme. Tout à l'heure, emporté par son angoisse devant la jeune fille qu'il croyait frappée à mort, il avait cédé un instant à la passion qui couvait en lui depuis quelque temps et qu'il ne s'était pas encore avouée à lui-même... Oui, lui, Raymond de Faligny, l'orgueilleux, l'indépendant au cœur jusque-là demeuré libre de tout attachement, aimait la fille du docteur Norsten... cette belle Elfrida qui le détestait !

Une telle découverte, et la crainte qu'Elfrida eût compris de quel sentiment elle était l'objet, suffisaient à tenir éveillé Raymond. Il s'y joignait, en outre, la colère contre ce qu'il

appelait sa folie, et contre la jeune fille dont la beauté, le charme étrange l'avaient ensorcelé... Tant et si bien que, lorsque le jour parut, il avait à peine dormi deux heures.

Après l'orage de la veille, le temps était redevenu admirable... Raymond, quittant sa dure couche, se tourna vers l'intérieur de la petite grotte. Elfrida était assise à terre, le front appuyé contre ses mains jointes... Raymond demanda :

– Vous sentez-vous trop fatiguée, mademoiselle, pour reprendre dès maintenant votre route ?

Elle écarta ses mains, montrant un visage très pâle, aux traits creusés, des yeux sombres et hautains.

– Non. Repartons dès maintenant.

Elle se leva, prit son fusil et sortit de la grotte... Raymond, qui la précédait, examina le petit plateau sur lequel ils se trouvaient et constata qu'ils avaient atteint le sommet de la crête rocheuse, c'est-à-dire la frontière du royaume de Kidji. Maintenant, il leur fallait

descendre l'autre versant du massif, moins difficile peut-être, pensaient-ils.

Mais cette illusion ne fut pas longue à s'éloigner d'eux... Les mêmes difficultés existaient de ce côté, parfois rendues plus périlleuses par les descentes presque à pic qui se présentaient.

Elfrida avait d'abord refusé l'aide de son compagnon. Mais elle ne put maintenir cette attitude, devant des obstacles infranchissables pour une femme, surtout affaiblie par la fatigue comme elle l'était... Vers midi, quand ils s'arrêtèrent pour prendre un peu de repos, elle se laissa tomber sur le sol, visiblement à bout de forces.

– Je voudrais essayer de trouver quelque nourriture dit Raymond, qui considérait avec une secrète anxiété la figure défaite à laquelle montait une rougeur de fièvre. Là-bas, je vois un fourré d'arbres. Peut-être découvrirai-je quelque chose.

Elle l'interrompit d'une voix brève et nerveuse :

– Achevez votre route seul, monsieur. Je me sens incapable de continuer maintenant et je ne veux pas être un obstacle pour vous. Laissez-moi ici, où la mort m'emportera bientôt...

– En vérité, mademoiselle, pour qui me prenez-vous ? Soyez assurée que je ne vous abandonnerai jamais, quoi qu'il arrive... Vous vous reposerez tant qu'il sera nécessaire. Mais si je pouvais vous procurer un peu de nourriture, la situation nous apparaîtrait moins inquiétante.

Elfrida n'éleva pas de protestation. Mais une lueur d'énergique décision passa dans ses yeux fatigués.

La petite expédition de Raymond ne fut pas infructueuse. Il découvrit quelques fruits sauvages et tua un petit quadrupède, qui avait quelque analogie avec le lapin... Portant son butin, il revint au lieu où il avait laissé Elfrida. Mais, à sa grande surprise, il ne la retrouva pas... Et tous ses appels demeurèrent sans réponse.

Plein d'angoisse, il se mit alors à la chercher aux alentours, et, au bout d'une heure, finit par la découvrir, cachée dans un creux de roche,

derrière un épais buisson.

À sa vue, elle se redressa, les traits contractés, le regard chargé d'une colère presque farouche.

– Laissez-moi !... Je ne veux pas être une gêne pour vous... Je ne veux pas que vous ayez souci de moi !

Il riposta, d'un ton âpre et mordant :

– Parce que vous ne voulez rien me devoir, mademoiselle Norsten ?... Soyez sans crainte, je vous dispense de toute reconnaissance. Mais, quoi que vous disiez, je ferai tout mon possible pour vous sauver.

– Et si je ne le veux pas ?

Elle attachait sur lui un regard d'orgueilleux défi, qui rencontra celui des yeux bleu sombre, chargés d'impérieuse décision.

– Si vous ne le voulez pas, mademoiselle, mon devoir sera de vous imposer ma volonté, de vous sauver malgré vous.

– En vérité !... C'est... c'est trop fort !

Sa main s'agrippait à une roche, car elle

chancelait sous l'empire de la faiblesse... Et tandis que son regard défiait toujours Raymond, elle s'affaissa, évanouie.

Il s'élança, la saisit entre ses bras et, presque en courant, l'emporta vers l'endroit où ils s'étaient arrêtés pour prendre du repos... L'ayant étendue à terre, il alla chercher de l'eau à une source qui coulait non loin de là et en bassina les tempes, le visage de la jeune fille.

Quand Elfrida ouvrit les yeux, elle le vit penché sur elle et rencontra son regard anxieux. Tout aussitôt, elle referma les paupières, tandis que ses lèvres se contractaient nerveusement.

La voyant revenue à elle, Raymond la laissa et s'occupa de préparer le repas. Ayant dépouillé le gibier tué tout à l'heure, il le fit rôtir sur un primitif foyer formé par des pierres, à l'aide de mousses sèches et de bois mort... Quand ce fut fait, il le découpa et vint en présenter un morceau à Elfrida.

Elle se tenait maintenant assise et, les mains croisées sur sa jupe, elle paraissait absorbée en de pénibles pensées. Ayant remercié brièvement

Raymond, elle prit le frugal repas, tandis qu'à quelques pas de là, son compagnon, lui aussi, satisfaisait les exigences de son estomac.

Quand ils en eurent terminé, le jeune homme dit avec une froideur affectée :

– Je crois nécessaire de prendre du repos jusqu'à demain matin, et peut-être même davantage, selon l'état dans lequel vous vous trouverez. Pour le moment, nous n'avons pas à craindre la faim... et j'ai remarqué aux environs des indices me donnant à penser que nous approchons d'une région meilleure, où nous pourrions trouver quelques ressources.

Elfrida acquiesça, en quelques mots, sans quitter son air fermé, hautain – presque hostile – songeait Raymond avec une sourde irritation.

Vers midi, le lendemain, les deux jeunes gens reprirent leur marche... Ils avaient déjeuné des restes de leur rôti de la veille, et Raymond emportait un gallinacé tué par lui le matin même. Les forces d'Elfrida semblaient un peu revenues. En outre, le chemin se faisait moins difficile, et, comme l'avait prévu Raymond, ils atteignirent, dans le courant de cet après-midi-là, une région plus fertile, où il devenait possible de se nourrir sans trop de difficultés.

Ce soir-là, ils campèrent dans un bois, près d'un feu allumé par Raymond pour éloigner les animaux dangereux, au cas où il s'en trouverait aux alentours... Pour l'alimenter, le jeune homme veilla une grande partie de la nuit. À la lueur dansante des flammes, il regardait le pâle visage d'Elfrida, parfois paisible, à d'autres moments agité, comme sous l'influence de quelque rêve

pénible... Et, en songeant à ce que devait souffrir cette âme ardente, privée de son affection la plus chère, et du soutien, du réconfort qu'elle trouvait chez le vieux missionnaire, devenu pour elle un second père, obligée en outre d'accepter la protection d'un homme qu'elle détestait, n'ayant en perspective qu'un avenir bien incertain puisqu'elle n'avait en France, pour s'occuper d'elle qu'un infirme, un malade, et que, jusqu'à nouvel ordre, elle restait la fille d'un assassin, d'un condamné au bagne, en songeant à tout cela, Raymond sentait frémir en lui une tristesse profonde, un regret passionné de ne pouvoir consoler cette douleur, d'être impuissant à ramener un peu de bonheur dans cette existence qui, si tôt, avait connu la souffrance.

Puis, essayant de se reprendre, il pensait avec une amère ironie :

« Allons donc, que m'importe cette jeune fille ! Elle est bien plus logique, elle, dans son ressentiment à mon égard... Vraiment, je ne me serais pas cru si sot que cela ! »

Mais, quoi qu'il fût, sa pensée revenait

toujours à cette étrange et admirable figure de femme, pensive, douloureuse, et si profondément vivante, telle qu'il l'avait vue dans le parc royal, près de l'étang aux nénuphars rouges... et puis, d'autres fois, si tragiquement passionnée, farouche, frémissante de colère ou d'orgueilleux défi... Et il songeait qu'après l'avoir connue, admirée, aimée – car il lui fallait bien s'avouer que ce sentiment existait chez lui – aucune autre femme au monde ne serait capable d'effacer le souvenir qu'il conservait d'elle.

Dans la journée du lendemain, par des chemins cette fois presque faciles, Raymond et Elfrida arrivèrent à la plaine... Mais là, il fallait se préserver d'autres dangers possibles. La contrée était habitée par des tribus dont quelques-unes se montraient hostiles aux blancs. Raymond et Martellier, en partant pour leur aventureuse expédition, avaient été accompagnés jusqu'à la frontière du Kidji par une petite escorte d'indigènes armés. Mais maintenant, Elfrida et lui n'étaient plus que deux fugitifs, qui n'avaient à compter que sur eux-mêmes.

Aussi, fut-ce avec beaucoup de prudence qu'ils continuèrent d'avancer, ce jour-là et le lendemain. Ils s'écartaient des lieux cultivés, où ils étaient plus susceptibles de rencontrer des indigènes, et se tenaient autant que possible sous-bois... Bien qu'accablée de fatigue, Elfrida marchait courageusement, refusant de prendre d'autre repos que celui nécessité par les haltes pour les repas et pour la nuit. Elle avait hâte, disait-elle, d'atteindre la côte, pour essayer de connaître le sort de leurs compagnons. Et ce désir était partagé par Raymond, fort inquiet à leur sujet.

Le lendemain du jour où ils avaient atteint la plaine, comme, vers la fin de l'après-midi, ils s'arrêtaient à l'abri d'un épais fourré pour y installer leur rudimentaire campement, un bruit de pas vint à leurs oreilles. Ils se regardèrent avec inquiétude, et Raymond murmura :

– Vite, cachons-nous mieux !

Ils s'enfoncèrent au plus profond du fourré... Mais tout à coup, une voix connue les fit tressaillir. Elle disait d'un ton d'impatience

chagrine :

– Je crois que nos recherches n’aboutiront à rien ! Nos pauvres amis doivent avoir péri écrasés par un de ces maudits rochers... ou bien ils sont morts de faim...

– Martellier !... c’est Martellier ! s’écria Raymond.

Et les deux jeunes gens s’élancèrent hors du fourré, en appelant :

– Ici !... Nous voici !

Des exclamations de joie leur répondirent... Un instant après, ils étaient entourés par leurs compagnons retrouvés, Katarina serrait entre ses bras sa chère jeune maîtresse, dont César Bartel baisait la main avec une ferveur qu’imitait Dôm à l’égard de son maître. Après une chaleureuse accolade de Martellier, Raymond subit froidement celle de Valloux... Elfrida, tout en tendant la main à Martellier et à l’ingénieur, jeta un coup d’œil autour d’elle.

– Et Ole, où est-il ?

Un sanglot lui répondit... Katarina, de

nouveau, se jeta à son cou en gémissant sourdement, tandis que Bartel disait, d'une voix étouffée par l'émotion :

– Le pauvre Ole est mort... Il a été écrasé par un bloc de pierre, à quelques pas de sa femme.

Elfrida jeta une exclamation de douleur.

– Lui aussi... Lui et notre cher Père Gélin !

– La flèche avait atteint le pauvre Père mortellement ? demanda Martellier à son ami.

– Oui, hélas ! Il est mort entre nos bras... Mais je ne sais trop si, à son âge, il aurait résisté aux fatigues que nous avons dû subir... M^{lle} Elfrida n'en peut plus. Nous nous apprêtons précisément à faire halte...

– Nous aussi... Ah ! mon ami, quelle terrible émotion nous avons éprouvée en voyant choir ce bloc énorme qui vous séparait de nous, qui vous avait peut-être, pensions-nous, écrasés comme venait de l'être sous nos yeux le malheureux Ole !... Il nous restait cependant un espoir, car nous avons remarqué qu'à l'endroit où vous vous trouviez, débouchait un de ces étroits

sentiers ouverts dans le roc, si nombreux en cet endroit... Mais nous nous disions : « Peut-être celui-là, comme beaucoup d'entre eux, ne les conduira-t-il à rien ?... ou bien se heurteront-ils à d'infranchissables obstacles ?... Alors, ce serait la mort par la faim... Mieux vaudrait, en ce cas, que le bloc les eût écrasés ! »

– Ah ! c'était bien aussi ma terrible crainte !... Heureusement, elle ne s'est pas réalisée !... Mais nous avons dû surmonter bien des difficultés, bien des dangers... Oui, nous avons passé par d'effroyables moments, dont, pour ma part, je me souviendrai toujours !

D'une vigoureuse étreinte, Martellier serra les mains de son ami.

– Cher Raymond !... Quelle joie de te voir sain et sauf !... Mon chagrin, en te croyant perdu, s'augmentait encore à l'idée que c'était moi qui t'avais entraîné dans cette aventure...

– Oh ! mon bon André, j'y suis allé de mon plein gré, en prévoyant que de grands périls pouvaient nous attendre, en une expédition de cette sorte... Et je t'assure que je ne regrette pas

du tout de t'avoir suivi.

À ce moment, Raymond rencontra le regard de Valloux, attaché sur lui avec une expression singulière, mélange de colère, de méfiance, peut-être de haine.

« Eh bien ! que lui ai-je fait, à cet individu ? songea-t-il dédaigneusement »

Quelques instants plus tard, le campement des fugitifs était établi au lieu primitivement choisi par Raymond. Elfrida, un peu à l'écart, appuyait sa tête contre l'épaule de Katarina, qui contenait ses sanglots pour ne pas trop affliger sa chère maîtresse ; Bartel et Dôm préparaient le repas... Pendant ce temps, Martellier racontait à son ami comment, de leur côté, ses compagnons et lui avaient pu sortir du massif rocheux.

– Après vous avoir appelés à de nombreuses reprises, nous nous décidâmes enfin à partir, en laissant le corps sans vie du pauvre Ole... Nous n'avions plus à craindre les Ogeroks, qui s'étaient enfuis, terrifiés par la violente secousse sismique. Mais celle-ci avait bouleversé le massif, de telle sorte que Bartel ne retrouvait plus ses points de

repère. Nous dûmes aller au hasard, qui heureusement nous favorisa, car nous ne rencontrâmes pas d'obstacles trop sérieux. Mais nous perdions du temps en ces recherches de passages praticables, et nous nous en impatientions d'autant plus que nous conservions quelque espoir de vous retrouver, une fois dans la plaine, s'il vous avait été possible d'arriver jusque-là.

– C'est ce qui s'est précisément produit.

– Oui, tout à fait par hasard encore. Nous avions fait un fort crochet pour éviter une tribu que nos amis papous m'avaient naguère signalée comme dangereuse... Bien nous en prit, puisque nous avons eu le bonheur de vous rencontrer !

Puis, à mi-voix, en désignant la jeune fille, Martellier murmura :

– Elle paraît à bout de forces, la pauvre M^{lle} Elfrida !

– Oui... Mais elle a montré une énergie admirable. La réaction se produit maintenant, et il se pourrait qu'elle fût très forte !

Cette prévision de Raymond se réalisa, non pas le lendemain, où Elfrida fit encore courageusement la route, mais dès que les fugitifs eurent atteint le village de la côte d'où étaient partis Raymond et son ami, Elfrida dut se coucher et demeura plusieurs jours abattue par la fièvre, et le corps tellement courbatu, qu'elle ne pouvait faire un mouvement sans jeter un cri. Pendant ce temps, Valloux et les deux jeunes gens s'occupaient de préparer le départ, au plus tôt, car ils craignaient que les Ogeroks, une fois passée la panique produite par le tremblement de terre, ne songeassent à rechercher sur les territoires voisins leurs prisonniers évadés.

Par les Papous, ils apprirent qu'un petit navire anglais se trouvait depuis quelques jours à l'ancre dans une baie voisine. Martellier et Raymond s'y rendirent, narrèrent au capitaine leur odyssée, et obtinrent sans peine qu'il les transportât tous à Melbourne.

Six jours après leur arrivée au village papou, Elfrida pâle et faible encore, sa dévouée servante, l'ingénieur, les deux jeunes gens, Bartel et Dôm, s'embarquèrent sur la *Jenny*, à destination de Melbourne.

Au moment où le bateau levait l'ancre, Elfrida vint s'appuyer au bastingage et considéra longuement la chaîne de montagnes qui se détachait au loin, sur un ciel bleu pâle. Ses épaules frissonnèrent, ses mains se croisèrent d'un geste nerveux... Et Raymond, qui la regardait avec une discrète attention, songea, le cœur serré par une émotion profonde : « Elle pense à son père... à ce corps qu'elle a dû laisser là-bas, sans sépulture, livré à la colère des Ogeroks. »

En se détournant un instant plus tard, Elfrida rencontra le regard du jeune homme où demeurait

encore un reflet de cette émotion qui adoucissait les yeux superbes. Ses lèvres frémirent, ses paupières s'abaissèrent pendant quelques secondes... Mais quand elle les releva, Raymond, à l'ombre des cils bruns, revit ce regard de hautain défi qu'elle avait eu pour lui, plus d'une fois, au cours de leur périlleux voyage.

Son attitude, à l'égard de M. de Faligny, restait d'ailleurs la même : froide, presque hostile. Elle devait le demeurer pendant le reste du voyage, que les évadés du royaume de Kidji firent sur le même paquebot, car tous rentraient en France. Valloux, malgré son empressement autour d'elle, n'obtint d'ailleurs pas un meilleur résultat. Seul, Martellier paraissait lui inspirer quelque sympathie... Le jeune explorateur ne cachait pas à son ami qu'il était fort épris, à quoi Raymond répliqua, sur un ton de brève ironie :

– En ce cas, offre-lui ton cœur et ta main. C'est le moment : elle est orpheline, seule au monde...

– Oui, mais... voilà, je voudrais que cette affaire du crime fût éclaircie. Mes oncles en

feraient une tête, si je leur parlais d'épouser la fille d'un forçat ! Et, moi-même, je serais fort ennuyé...

– En ce cas, mon vieux, il ne te reste qu'à attendre... et ce peut être fort long. Il est même très possible que je n'arrive à aucun résultat, ou bien que, possédant des preuves morales, je ne puisse arriver à en découvrir d'autres qui soient susceptibles d'être acceptées par la justice.

Martellier soupira, en murmurant :

– Enfin, nous verrons !... Mais je crois que je vais en devenir de plus en plus amoureux... et que je commettrai peut-être la folie de l'épouser, malgré tout... Voilà une chose que tu n'approuverais pas, mon orgueilleux ami ?... et que, surtout, tu ne ferais jamais ?

– Non, certainement, dit Raymond, d'un ton net.

Mais son visage avait frémi.

– Ah ! c'est que tu ne sais pas ce que c'est que d'aimer véritablement !... d'aimer surtout une admirable créature telle que celle-là !... Tiens, je

m'étonne qu'en dépit de tout ce qui te sépare d'elle tu sois resté insensible devant tant de beauté !

Une lueur passa dans le regard de Raymond, dont la voix eut une intonation légèrement sarcastique en répliquant :

– Nous sommes destinés à nous détester jusqu'à la tombe, mon cher ami. M^{lle} Norsten est, en effet, la plus admirable créature que j'aie rencontrée ; mais je n'ai aucun désir de marcher sur tes brisées, sois-en assuré !

– Franchement, je dis : tant mieux. Car si tu avais voulu te donner le plaisir de tenter cette conquête, je ne doute pas que tu aies fort bien réussi à faire disparaître la rancune de cette belle personne à ton égard.

Raymond leva légèrement les épaules et laissa tomber la conversation... Le bon Martellier, peu perspicace, ne demandait qu'à croire son ami. Pas davantage, il ne se montra tout d'abord troublé quand, le lendemain, tandis qu'il fumait en se promenant sur le pont avec Valloux, celui-ci fit cette réflexion :

– Tout de même, monsieur Martellier, la voilà pas mal compromise, cette pauvre demoiselle Elfrida !

Le jeune homme regarda son interlocuteur d'un air stupéfait.

– Compromise ?... Pourquoi ?

– Comment, pourquoi !... Après avoir passé plusieurs jours seule avec M. de Faligny, dans une complète solitude !... Peste ! si vous ne trouvez pas que c'est suffisant !

Martellier protesta vivement :

– Voilà une idée qui ne me serait pas venue ! M^{lle} Elfrida et Raymond ne peuvent se souffrir... et leur attitude actuelle n'indique pas le moins du monde un changement à ce sujet !

Les lèvres de Valloux laissèrent échapper un petit sifflement d'ironie.

– Heu ! ce n'est pas une preuve absolue !... Et quelles raisons auraient-ils donc de se détester ainsi ?

Martellier, à ce moment, venait de se souvenir que Valloux ignorait tout des rapports de

Raymond avec les Norsten... Il répliqua, non sans embarras :

– Mais il n’y a pas de raison !... On se plaît ou l’on se déplaît, voilà tout...

Valloux eut un petit sourire sardonique.

– Heu !... heu !... Enfin, je veux bien l’admettre ! Mais il est à craindre que tout le monde ne soit pas aussi facile à convaincre... Songez que M^{lle} Elfrida est la plus merveilleuse beauté que l’on puisse imaginer, et que votre ami doit avoir partout la réputation d’un homme fort séduisant !

Martellier haussa violemment les épaules.

– Ah ! naturellement, les vipères qui courent le monde ne manqueraient pas d’introduire là leur venin, si elles savaient... Mais ce n’est pas moi qui irai leur conter cet épisode... et vous non plus, je l’espère ?

– N’en doutez pas ! J’ai une trop profonde estime pour M^{lle} Elfrida, et je serais désolé de lui nuire en la moindre chose.

Là-dessus, ils continuèrent de fumer, presque

en silence, car Martellier était devenu subitement taciturne... Peu après, le jeune homme quitta Valloux. Celui-ci, en le regardant s'éloigner, eut un mauvais sourire en disant entre ses dents :

« Les mots font leur chemin. »

Ils le faisaient, en effet, car ce jour-là et ceux qui suivirent Martellier, plus d'une fois, attachés sur son ami et sur Elfrida un regard inquisiteur, méfiant, inquiet. Mais ces deux physionomies impénétrables ne lui livrèrent aucun secret, et ce fut avec un cœur à la fois tourmenté par le doute et par le remords de ce doute, que le jeune explorateur vit se terminer le voyage.

Les ex-prisonniers des Ogeroks débarquèrent à Marseille. Là, Raymond prit congé de ses compagnons, car il regagnait, avec Dôm, le pavillon du roi René, où l'attendaient Mion et Piérousse, prévenus par dépêche... Martellier s'en allait passer quelques jours en Normandie, où habitaient ses oncles, et Valloux se dirigeait sur Orléans pour y retrouver sa mère et ses deux enfants. Quant à Elfrida, après deux ou trois jours de repos à Marseille, elle gagnerait directement

Paris, avec Katarina et César Bartel.

Les adieux d'Elfrida et de Raymond furent corrects et froids. La jeune fille tendit la main à son compagnon d'aventures en disant d'un ton calme, sans aucune apparence d'émotion :

– Je vous remercie, monsieur, de l'aide que vous m'avez donnée, dans les circonstances critiques par lesquelles nous avons dû passer.

– Je ne mérite pas ces remerciements, mademoiselle, car je n'ai fait que mon devoir.

Les doigts de Raymond serrèrent légèrement ceux qui lui étaient offerts, d'un geste contraint, nota Martellier avec satisfaction. Puis le jeune homme, ayant pris congé de ses compagnons, s'éloigna avec son fidèle Annamite.

Plus observateur que Martellier, Valloux, lui, avait remarqué une lueur plus ardente dans les yeux de Raymond, un instant attachés sur Elfrida... et il ne lui échappa point non plus que la jeune fille, au moment où M. de Faligny s'éloignait, l'avait suivi d'un regard profond,

douloureux – presque passionné, au jugement de
l'ingénieur.

À suivre... dans *Elfrida Norsten*.

Cet ouvrage est le 228^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.